Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE
Coll. spec.

PETIT RESERVOIR,

CONTENANT

UNE VARIETÉ DE FAITS HISTORIQUES ET CRITIQUES, DE LITTERATURE, DE MORALE ET DE POËSIES, &c.

Et quelques fois de Petites

AVANTURES ROMANESQUES ET GALANTES.

TOME TROISIEME. NUM. XLI.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M D C C L.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2
.P48
1750
v. 3

Coll. of Fr.

PETIT RESERVOIR.

PRESERVATIF

CONTRE

LE SUICIDE,

OU

HISTOIRE DE CAMILLE,

AVEC DES REFLEXIONS.

EN l'année 1648, année qui sera à jamais l'opprobre des Annales d'Angleterre, *Camille* se trouva reduit dans la plus déplorable situation, & accablé de misère. Quoiqu'il supportât son malheur, en apparence, avec beaucoup de courage, on soupçonna néanmoins, que son esprit en avoit un peu souffert. Son état n'empêcha pas néanmoins, assez peu de temps après, qu'une

Dame, à qui il plut, ne l'épousât, & ne lui procurât les moyens de vivre plus agréablement que jamais. Autant qu'il avoit été ſenſible à ſon infortune, autant ſa reconnoiſſance pour celle qui l'avoit terminée fut elle vive, & augmenta ſa paſſion pour elle: il la regarda comme une amie tendre, qui l'avoit tiré de l'indigence, & eut pour elle non ſeulement les ſentimens qu'il lui devoit en qualité d'époux, mais ceux de l'ami le plus reconnoiſſant. Le rétabliſſement de la fortune de *Camille* fut le ſignal du retour des faux amis, qui l'avoient abandonné dans ſon malheur: il les vit reparoître chez lui, mais pour le précipiter de nouveau dans la miſère. *Camille* étoit franc & plein de droiture, incapable d'aucune lâcheté, & par-là-même toûjours en danger d'être la dupe de gens d'un mauvais caractère. Puis-je le dire ſans frémir? L'artificieux & fourbe *Maskwell* abuſa à un tel point de la bonne foi de *Camille*, que celui-ci fut ſa Caution pour une ſomme qui excédoit le bien qu'il poſſédoit; & *Maskwell*, ayant fait ſa bourſe, s'éclipſa. Cette fatale nouvelle s'étant répanduë ne fut que trop-tôt confirmée au malheureux *Camille*; il apprit par une Lettre qu'il reçut, que *Maskwell* ayant diſparu, il ſeroit obligé de ſatisfaire pour lui, & qu'on ne tarderoit pas à l'attaquer. Quel coup pour le généreux *Camille*! Quelle triſte perſpective! quelles accablantes reflexions! Que dira-t-il à ſon Epouſe? Quelle Conſolation pourra-t-il lui donner? Comment ſe réſoudre à lui annoncer, qu'elle eſt reduite dans

dans le triſte état dont elle l'a tiré? Par quel moyen lui fera-t-il goûter un tel revers? En un mot, comment s'expliquer avec elle, plein de l'accablante idée, que ſon imprudence ſeule a creuſé l'abîme? J'ai oublié de dire qu'il avoit quatre enfans, dont le ſort le déchiroit cruellement, à proportion qu'ils avoient été pour lui des objets de joie & de plaiſir; deſtinés par leur naiſſance à jouïr d'une belle fortune, la penſée de les voir condamnés à lutter contre la pauvreté, le mettoit hors de lui. Que pouvoit-il faire pour eux, ſe voyant ſur le point d'être réduit à pourrir en priſon, à ſubſiſter de charités, & à n'avoir tout au plus qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim? Son imagination frappée de ces objets, en augmenta encore l'horreur par les plus noires images: la lacheté de ſon ami, les reproches de ceux qui le connoiſſoient, & la rapidité de la révolution, achevérent de le mettre dans le plus terrible état, que l'on puiſſe ſe repréſenter. Il ne balança plus ſur le parti qu'il devoit prendre, & réſolut de finir ſes malheurs avec ſa vie: mais n'étant pas encore décidé ſur l'inſtrument dont il ſe ſerviroit, il prépara une Corde & un Piſtolet: il monta enſuite dans ſa Chambre, & s'étant déterminé à employer la Corde, il écrivit une Lettre pour ſa femme, qu'il laiſſa ſur la table avec le Piſtolet. Après avoir fait ces arrangemens, il ſe met en devoir de deſcendre pour voir encore une fois ſes enfans, qui jouoient dans la Cour: le hazard voulut que, dans ce moment, il y en eut un

bui tomba, & se blessa ; l'infortuné *Camille* sentit en ce moment qu'il étoit pere, & oubliant tout, il courut précipitamment pour le secourir : le bruit qu'il fit en descendant, & les cris de l'enfant, allarmèrent sa femme, qui monta au plus vîte croyant trouver son mari dans sa Chambre, parce qu'il lui avoit dit, qu'il s'y retiroit pour reposer un peu : mais quel fut son trouble lorsqu'elle n'y apperçut que le Pistolet, la Corde & la Lettre ! Qui pourroit dire l'angoisse qu'elle ressentit, quand elle lut la Lettre, & y vit, qu'elle étoit sur le point de se voir Veuve, & Veuve sans appui, avec quatre enfans Orphelins ! L'étonnement & l'horreur dont elle étoit saisie l'auroient peut-être rendue immobile, & comme pétrifiée de douleur, si la venue de son Mari, qui entra pour exécuter son tragique dessein, ne l'avoit ranimée. Je n'entreprendrai pas de dépeindre le spectacle qu'ils formèrent ensemble : tandis que l'un rougissoit de voir son dessein découvert, l'autre fondoit en larmes ; la douleur & le trouble, qui agitoient cette malheureuse épouse dans la crainte de perdre son mari, ébranlèrent la résolation de celui-ci : il rougissoit & pâlissoit tour à tour : prenant enfin la parole, elle lui déclara, que quoiqu'ils fussent ruïnés, elles s'estimeroit heureuse, pourvu qu'il vécut, mais qu'elle ne lui survivroit point -- qu'il lui étoit impossible de servir en même temps de Pere & de Mere à ses enfans -- que la pensée de les voir privés de leur unique Protecteur, de leur Guide, de leur Pere, lui étoit insupportable.

Ce

Ce discours fit couler les larmes des yeux de *Camille*: la tendresse d'Epoux, l'affection d'Ami, l'amour paternel s'exprimèrent par un silence éloquent, & il parut pénétré de douleur: il envisagea son dessein comme le plus grand excès de cruauté & d'ingratitude, comme une indigne lâchété, d'avoir voulu se dispenser de partager les malheurs, où il avoit lui-même plongé sa famille, il conçut qu'il y avoit de la bassesse d'ame de refuser de travailler à contribuer à rendre à cette famille désolée son sort plus supportable, par des secours qu'il pourroit peut-être lui procurer.

Il suffira de dire, qu'il résolut de se mettre dans le Commerce, pour trouver les moyens d'acquitter la Caution dont il s'étoit chargé, & d'entretenir sa famille. L'événement répondit à ses espérances & les surpassa même. Son beau-pere le soutint de son crédit & de son bien; *Camille* se donna tout entier au Commerce; & au bout d'un petit nombre d'années, il parvint par sa probité & par sa grande application à ses affaires à les rétablir, il se vit en état de s'acquitter envers son beaupere, & de donner une assez jolie fortune à ses enfans: car il disoit souvent que ses malheurs lui avoient appris à se contenter de ce qui pouvoit mettre ses enfans à couvert de la tentation du mal par pauvreté, & des excès où la trop grande abondance fait tomber quelquefois. J'ajouterai seulement, qu'il reconnoissoit, qu'il avoit goûté une satisfaction si vive & si solide, depuis son malheur, qu'il auroit

été réellement malheureux s'il n'eût été trahi. La Vie fut en effet dans la suite celle des Justes, & sa fin fut semblable à la leur. En mourant il donna à ses Enfans ce Laconique Avis-ESPERÉS.

REFLEXIONS.

COMME *l'Histoire de* Camille *fait l'éloge de ce Courage mâle, qui fait supporter les disgraces de la vie, par opposition à la conduite, si ordinaire aujourd'hui, de beaucoup de personnes, qui entreprennent de s'y soustraire lâchement, par le* Suicide: *il est naturel de rechercher d'où vient que cet usage est devenu si commun, surtout l'Autorité Législative ayant établi une Loi si propre à en arrêter le cours. Il est certain, que la Loi ne peut s'exécuter elle même, & qu'elle peut être éludée ou affoiblie par des gens, ou artificieux & corrompus, ou foibles & ignorans: c'est je croi ce qui a rendu le* Suicide *si ordinaire aujourd'hui, quoique la débauche qui regne dans notre siécle n'y contribue pas peu aussi, parce qu'elle amollit l'ame, la rend incapable de soûtenir l'adversité, & que souvent elle précipite les hommes dans le malheur. Les Anglois sont d'un caractère doux & tendre, ainsi ils sont portés à éviter, s'il est possible, tout ce qui leur paroît dur & cruel: de là vient que la Loi, qui confisque à la Couronne les biens de ceux qui attentent à leur propre vie, qui ordonne que leur Corps ait une note d'infamie, & défend de lire pour eux l'Office des Morts, paroît aux Anglois en général une Loi dure & cruelle, par-*

ce

ce qu'il leur semble que c'est poursuivre les Morts jusques dans le tombeau, & que c'est punir les innocens pour les coupables, en réduisant dans la misère une veuve & des enfans, déja assez malheureux par la perte d'un Epoux & d'un Pere: on aime donc mieux tâcher d'éluder la Loi, quoiqu'il n'y ait eu aucune marque de folie; & qu'au contraire on ait apperçu dans toutes les démarches de celui qui s'est privé de la vie, les caractères d'un homme qui raisonne de sang froid; plûtôt que de faire violence au penchant naturel qu'on a à la compassion, on attribue son action à un dérangement d'esprit, & on le met tranquillement en terre. Quelque aimable que soit le principe, je crains que les conséquences n'en soient très-fâcheuses. Doit-on regarder comme une Loi dure & cruelle, celle qui contribue au bien général de toute la Societé, parce que quelques particuliers en souffrent? Mais telle est l'imperfection de la sagesse humaine, qu'il n'est guere de Loi, contre laquelle on ne puisse faire la même objection. Qualifiera-t-on de Loi dure, celle qui est destinée à prévenir le Crime? Osera-t-on soutenir, qu'elle n'auroit pas eu cet effet, si elle eut été duement exécutée? Souvent il ne faut qu'une bagatelle pour nous faire agir, ou pour nous retenir, lorsque les plus importans motifs sont inefficaces. L'ancienne Lucrece *ne craignit-elle pas davantage la honte d'être traînée par les rues, & exposée toute nue aux yeux de tout le peuple Romain, que le Poison? Ceux qui sont sourds aux cris de leurs Peres, que ni l'amour de la vie, ni la tendresse de leurs parens & de leurs amis ne peuvent ar-*

rêter, seroient retenus par une Loi qui défendroit de leur rendre les derniers honneurs. Les hommes sont les mêmes dans tous les siécles; pourquoi l'idée de l'infamie à laquelle leur corps seroit exposé ne pourroit-elle pas frapper les uns, tandis que la misere de leur famille feroit impression sur d'autres?

D'AILLEURS *pense-t-on pouvoir se justifier au Tribunal de sa Conscience, en attestant le dérangement d'un homme, tandis qu'on n'a d'autre preuve à en donner que l'action même? Puisque l'on ne peut ignorer que pour attester juridiquement & en conscience un fait par serment, il faut avoir des preuves, & ne pas se fonder sur une simple opinion. La Loi est absurde, s'il n'y a jamais aucun homme qui se tue volontairement & de propos déliberé; elle suppose évidemment le contraire. Il faut donc que l'examen du fait se fasse sur des preuves, différentes de l'action même, qui sont les circonstances qui l'accompagnent & la précédent. Car je voudrois bien savoir si, dans le cours ordinaire, nous taxons un homme de folie proprement dite, lorsqu'il commet des actions imprudentes & mauvaises? Dans ce cas-là il faudra enfermer les Débauchés & les Joueurs de profession, & leur donner des Tuteurs. En un mot, si des actions, contraires à la raison & à la vertu, suffisent pour mettre ceux qui les commettent au rang des fous, on pourra faire l'apologie des Voleurs, des Calomniateurs, des Rebelles & des Meurtriers. Cependant j'oserois assurer qu'en un grand nombre d'occasions, l'on n'a cherché ni produit d'autre preuve, que l'action même. Le très-petit nombre de*

de déclarations d'une autre nature prouve suffisamment ma thèse, & dans ce petit nombre je ne crois pas qu'il y ait un seul exemple, où l'on ait chargé un homme riche.

DEMANDERA-*t-on en quoi consiste donc le Crime, dont on se plaint si fort, & quel tort il fait à la Société? Je réponds, que le* Suicide *est un Crime atroce, puisque celui qui le commet se soustrait aux devoirs que lui imposent les qualitez de Patriote, d'Ami, de Frere, de Mari, de Pere: c'est encore un grand crime de soustraire à ce qu'il doit en qualité de Sujet au Gouvernement, qui le protege en sa personne & en ses biens; ce qui aggrave le Crime, c'est qu'il peut même encourager au meurtre en general. Dès qu'un homme en vient au point de se persuader qu'il est le maitre de sa propre vie, & qu'il peut en disposer à son gré, il sera assez difficile qu'il ne pense être en droit d'exercer le même pouvoir sur celle de son prochain, si celui-ci a eu le malheur de l'offenser; ou qu'il s'imagine, qu'il est un obstacle à son bonheur. Le Gouvernement ne doit-il donc pas reprimer ceux qui favorisent un Crime, dont les Conséquences sont si dangereuses? Je suis persuadé, que des Loix sevéres retiendroient ceux qui ont quelque sagesse, tandis que la douceur ne sera pas capable de produire cet effet. Plus d'une fois le Bien général a demandé des sacrifices beaucoup plus difficiles, que dans le cas dont il s'agit, & des particuliers ont été traités plus rigoureusement pour le bonheur général de la Société, sans qu'on ait trouvé qu'il y eût en cela de la cruauté. N'a-t-on pas rasé de superbes*

bes édifices, confisqué les biens, banni les enfans & les amis de certains Criminels, & même ceux qui portoient leur nom, pour qu'il ne restât ni trace ni vestige de leur Crime? Trouvera-t-on après cela qu'il y ait de la Cruauté à exécuter nos Loix contre un Crime, qui en a peu d'égaux, & qu'aucun ne surpasse en atrocité?

L'ILLUSION DES PLAISIRS.

ODE.

QUE ton destin est déplorable!
Mortel, où tendent tes souhaits?
Avide d'un bonheur durable,
Ne le trouveras-tu jamais?
Trahi par tout ce qu'il désire,
Ton cœur languit, ton cœur soupire,
N'est-il pour toi de vrais plaisirs?
Créé par un Etre Suprême,
Dois-tu ne trouver en toi-même
Que d'insatiables désirs?

Du vif éclat qui m'environne
Je vois tous les Humains jaloux;
Le rang, les titres qu'on me donne,
Ont pour moi des attraits bien doux;
Respects, Grandeur imaginaire,

Vous

Vous ſeduiſez, ſans ſatisfaire;
Eſclave d'un fatal devoir,
Mes jours coulent dans la crainte;
On me fuit, j'inſpire la crainte,
Que ſuis-je avec tout mon pouvoir?

En vain du penchant qui me guide,
Je ſuis la douce activité;
Où trouverai-je un bien ſolide
Source de ma félicité?
Epris d'une Beauté charmante,
J'éprouve une ardeur qui m'enchante,
Je brule, je plais à mon tour,
Quels plaiſirs! mais quelles allarmes!
Des ſoupçons, de honteuſes larmes,
Empoiſonnent ce tendre Amour.

Le Printemps nous rend la verdure;
Je parcours de rians Jardins,
Les Prés, les fleurs, une onde pure,
Semblent endormir mes chagrins;
Que dis-je? cette ſolitude
Redouble mon inquiétude;
Foible reſſource pour un cœur;
Les Habitans de ces Bocages,
Par leurs concerts, par leurs ramages,
Ne font que nourrir ma langueur.

Quel autre objet s'offre à ma vûë!
Thalie, eſt-ce toi que je vois?
Je ſens déja mon ame émuë,
S'attendrir au ſon des Hautbois;
Mille jeux regnent dans ton Temple,
Tandis que mon œil les contemple,
L'ennui m'a-t-il abandonné?
Un nouveau trouble m'inquiette,
Chere Philis, je te regrette
Dans un ſéjour ſi fortuné.

Le jeu pourra me ſatisfaire,
Profitons du moment heureux;
Lieu funeſte! Alecton l'éclaire;
Quels cris! quels ſifflements affreux!...
Je m'abuſe, Plutus l'habite,
Le Métal ſéducteur m'excite,
J'éprouve un ſort plein de douceurs.
Dieu cruel, quel revers m'accable!
C'eſt pour me rendre miſérable
Que tu m'as comblé de faveurs.

Fuyons. A ma ſombre triſteſſe
Il faut des ſecours plus puiſſans;
Bacchus, par une prompte yvreſſe,
Mets le déſordre dans mes ſens;
Ton Nectar bannit mes allarmes,
C'eſt à toi que je rends les armes

Heu-

Heureux de perdre la raiſon:
Elle s'éveille, la cruelle,
Sa voix ſévere me rapelle,
Suis-je plus tranquille? Hélas! non.

J'entre dans le ſacré délire;
Venez agréables tranſports,
Guidé par le Dieu qui m'inſpire,
Tout va céder à mes accords;
Déja mon triomphe s'aprête;
La Guirlande ceindra ma tête,
Tremblez, tremblez, rivaux altiers.
Que vois-je, ô comble de diſgrace!
Un vainqueur occupe ma place,
Je n'ai que l'ombre des Lauriers.

Sous l'étendart de l'Hymenée
Goutons de plus charmans attraits;
Doux momens, heureuſe journée,
Puiſſiez-vous ne finir jamais!
Epouſe cherie & fidelle,
Que vôtre amour ſoit éternelle,
Regnez, digne objet de mes vœux;
Mais je ſens ma flamme décroître;
Le feu, qui ne fait que de naître,
S'éteint dès que je ſuis heureux.

Un Ami ſincere me gêne,
A quoi pourrai-je recourir?
Quel vuide, qu'elle affreuſe peine!
Eſt-ce vivre que de languir?
Félicité que je déſire,
Me fuis-tu, tant que je reſpire,
En me livrant d'affreux combats?
Ah! dans l'état le plus funeſte,
Le ſoulagement qui me reſte,
Je ne l'attends que du trépas.

Quelle Divinité puiſſante
Calmera mes cruels tourmens!
J'obéis à ſa voix touchante,
C'eſt la Vérité que j'entends;
A ſon aſpect fuit le menſonge;
Tu cours, dit-elle, après un ſonge,
Inſenſé, connois ton erreur;
Si tu veux un bonheur durable,
Il n'en eſt qu'un ſeul véritable:
Pour le trouver, crains le Seigneur.

PETIT RESERVOIR.

REFLEXIONS SUR LE COMIQUE-LARMOYANT,

Par Mr. M. D. C.

Trésorier de France & Conseiller au Présidial, de l'Academie de la Rochelle,

Adressées à

M. M. ARCERE & THYLORIER,

De la même Academie.

DISCOURS
PRELIMINAIRE.

SEroit-il *encore permis d'écrire sur la Comédie, & pourroit-il manquer en ce genre de Littérature quelque chose à nos besoins ou à notre curiosité? Les personnes mêmes les moins versées dans l'étude des langues, n'ont plus la liberté d'ignorer l'antiquité théatrale: des Ecrivains célèbres ont pris soin de nous en découvrir les beautés; & nous avons parmi les Modernes des Auteurs admirables pour les préceptes & les exemples.*

Il ne nous reste donc plus de desirs à former pour notre instruction, & nos vœux pour la gloire du Théatre François doivent être remplis par la réputation éclatante qu'il s'est acquise chez toutes les Nations de l'Europe. Mais pouvons-nous nous flater de la conserver encore long-tems? & n'avons-nous point à craindre qu'elle ne diminue, & peut-être même qu'elle ne s'évanouïsse entre les mains des Comiques de nos jours? Un nouveau genre, fameux à la vérité dès sa naissance, s'est glissé depuis quelques années sur notre Scène: mais si d'un côté il obtient un grand nombre de suffrages, il trouve de l'autre des adversaires, qui lui contestent à la fois, & son nom & ses attributs.

LEs *nouveaux Dramatiques sont-ils donc de ces esprits ordinaires, qui ne pouvant s'élever jusqu'à la grande maniére, en ont imaginé une autre, qui les distinguât au moins par l'éclat piquant de la nouveauté? sont-ce de ces génies créa-*

créateurs, pour qui les sources du vrai ne sont point encore épuisées, & dont la vue perçante va au de-là des limites des regards vulgaires?

CETTE *question delicate n'entre point dans le plan de ce Discours. Quelle témérité de vouloir apprécier les esprits! & quelle source féconde de Critique ne se prépare-t-on pas, pour peu qu'on blesse l'amour propre d'Auteurs accoûtumés à recevoir des applaudissemens publics! Aussi n'est-ce qu'en tremblant que je vais vous rappeller ici ces questions mêmes générales, qui ont fait si souvent l'objet de nos disputes sur la nouvelle manière de traiter le Comique. Cette manière est-elle autorisée par l'exemple des Anciens? A-t-on la liberté indéfinie de la changer sans cesse? Nous apporte-t-elle plus d'utilité ou de plaisir que celle du Siécle de Molière? Est-elle enfin destinée à passer à la Postérité, comme une nouvelle branche de Dramatique propre à orner la Scène? Tels sont les sujets sur lesquels j'ai pensé qu'on pouvoit disputer sans crime, en respectant toujours les lauriers que les nouveaux Auteurs ont si justement mérités.*

ET *comme il n'est point de voye plus sûre pour saisir le vrai que de comparer ensemble les productions de la même espèce, je vais parcourir d'abord, au moins légérement, les différentes méthodes qui ont été suivies sur les plus fameux Théatres de l'Empire Dramatique, je veux dire ceux d'Athenes, de Rome, & de Paris. De la ressemblance, de la varieté même de ces différens goûts, il sortira peutêtre des principes assez lumineux pour pouvoir éclaircir nos doutes.*

REFLEXIONS
SUR LE
COMIQUE-LARMOYANT.

LE *Théatre des Grecs*, ouvrage immortel du P. Brumoy, nous apprend qu'après que la Comédie eut laiſſé ſes tréteaux, elle tourna ſes vûes du côté de l'inſtruction de ſes Citoyens, rélativement aux affaires politiques du Gouvernement. Dans ce premier âge de la Scene, on attaqua plûtôt les perſonnes que les vices, & l'on ſe ſervit plus volontiers des armes de la Satyre, que des traits du ridicule. Alors le Philoſophe, l'Orateur, le Magiſtrat, le Général d'Armée, les Dieux mêmes, furent expoſés aux railleries les plus ſanglantes; & tout, ſans diſtinction, devint la victime d'une liberté qui n'avoit point de bornes.

UNE premiére Loi corrigea en partie cette licence effrénée des Poëtes. Ils n'oſérent plus nommer perſonne; mais ils trouvérent bientôt le ſecret de ſe dédommager de cette contrainte. Sous des noms empruntés, *Ariſtophanes* & ſes contemporains tracérent des Caractères parfaitement reconnoiſſables; enſorte qu'ils eurent le plaiſir de ſatisfaire plus finement & leur amour propre, & la malignité des Spectateurs.

LE troiſième âge du Théatre Athénien fut infiniment moins hardi. *Ménandre*, qui lui ſervit de modèle, tranſporta la Scene dans

dans un lieu imaginé, & qui n'eut plus rien de commun avec celui de la repréſentation. Les perſonnages furent également inventés, & les avantures ſuppoſées. Des Loix plus ſévéres encore que les premiéres, ne permirent pas à cette nouvelle eſpèce de Comédie de retenir rien du ton qu'elle avoit pris ſur les premiers Poëtes.

LE Théatre Latin ne fit aucun changement dans la manière de Ménandre, & ſe borna à l'imiter, plus ou moins ſervilement, ſuivant le caractère du génie de ſes Auteurs (*). *Plaute*, qui avoit un talent admirable pour plaiſanter, tourna principalement ſes portraits du côté du ridicule, & eut été plus volontiers l'émule d'Ariſtophanes que de Ménandre, s'il eut ôſé. *Térence*, plus froid, plus décent, & plus régulier, fit des peintures plus vraies, mais moins animées. Les Romains, dit le P. Rapin, penſoient être en converſation, quand ils aſſiſtoient aux Comédies de ce Poëte; & ſes plaiſanteries, ſuivant Madame Dacier, ſont d'une legéreté & d'une politeſſe qui doit ſervir de modèle aux Comiques de tous les Siécles.

LA Satyre perſonnelle, & le ridicule des mœurs,

(*) Les Comédies de Terence ſont toutes Grecques, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a rien des mœurs ni des manières des Romains. Dans Plaute, il y a des Piéces qui, quoique Grecques, ne le ſont pourtant pas entiérement. Cecilius traduiſoit auſſi les piéces de Ménandre. *Préface de la Traduction de Terence, par Mad. Dacier.*

mœurs, formérent donc ſucceſſivement le caractère des Poëmes de ces différens Comiques; & ce fut uniquement ſous ces traits qu'ils prétendirent corriger & divertir leurs Concitoyens. Mais cette manière, qui pouvoit s'étendre à toutes les conditions, ne fut pas pouſſée auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Nous n'avons en effet aucunes piéces, ni Greques, ni Latines, qui ayent immédiatement les femmes pour objet. Si Ariſtophanes les introduit aſſez ſouvent ſur la Scene, ce n'eſt jamais que comme des perſonnages acceſſoires, qui n'ont point de part au ridicule; & lors même qu'il leur donne les premiers rolles, comme dans les Haranguеuſes, la Critique retombe toujours ſur les Hommes qui conſtituent le véritable ſujet de ſon Poëme.

PLAUTE & Térence ne nous ont repréſenté que la vie honteuſe & mercenaire des Courtiſanes d'Athenes (*). Ces peintures odieuſes ne peuvent nous donner une juſte idée de la conduite domeſtique des Dames Romaines; & notre curioſité reclamera toujours

(*) Voyez l'*Epidicus* de Plaute, Act. 2. Sc. 2. On ne vit jamais, dit il, un ſi grand nombre de cette eſpèce libertine: leur faſte inſolent étale les plus ſuperbes parures. . . Trop impatientes pour attendre qu'un Amant vienne apporter à leurs pieds l'hommage de ſon cœur, elles courent au devant de lui pour exiger ce tribut. Quels reſſorts ne ſont pas mis en œuvre pour les retenir dans leurs fers? Elles déployent les charmes de la nature & les graces empruntées de l'art &c.

jours un champ de critique auſſi vaſte & auſſi fécond. Les Modernes plus heureux, (dirai-je plus téméraires?) ont tiré meilleur parti des mœurs du Sexe, & nous leur avons obligation de l'avoir réduit à ne pouvoir plus rire qu'à fraix communs.

LE Siécle d'Auguſte, qui alla preſque dans tous les genres à la perfection, laiſſa à celui de Louis XIV. la gloire d'y porter l'art Comique. Mais comme les progrès du gout ne ſont que ſucceſſifs, il nous a fallu épuiſer mille erreurs avant d'arriver à ce point fixe où l'art doit naturellement aboutir (*). Imitateurs indiſcrets du génie Eſpagnol, nos peres chercherent dans la Réligion la matière de leurs téméraires divertiſſemens; leur piété inconſidérée oſa joüer les miſtères les plus reſpectables, & ne craignit point d'expoſer ſur les Théatres publics un aſſemblage monſtrueux de dévotion, de libertinage & de bouffonnerie.

DANS la ſuite, par un biſarre contraſte, le goût des avantures amoureuſes s'empara de la Scene. On ne vit plus que des Romans, compoſés de beaucoup d'intrigues, ſe brouiller & ſe dénoüer avec ſurpriſe. (†) Tout le fabuleux, tout l'incroyable de la Chevalerie, les duels & les enlevemens paſſérent dans nos Comédies; & le cœur fut auſſi dangereuſement attaqué, que la piété avoit été juſtement allarmée.

CORNEILLE, deſtiné à illuſtrer l'une & l'autre

(*) *Rouſſeau Ep. à Thalie.*
(†) *Brumoi.*

l'autre Scene, parut enfin. *Mélite* produiſit une nouvelle eſpèce de Comédie ; & cette piéce, qui nous paroit ſi foible & ſi défectueuſe aujourd'hui, préſenta à nos yeux étonnés des béautés que l'on ne connoiſſoit point encore.

CEPENDANT c'eſt au *Menteur* que l'on doit fixer l'époque de la bonne Comédie. Le grand *Corneille*, en tirant ſon ſujet d'un Poëte Eſpagnol, rendit au Théatre François le ſervice le plus important. Il ouvrit à ſes Succeſſeurs la route de plaire par des intrigues ſimples, & leur apprit encore la façon ingénieuſe de les accommoder à nos mœurs.

DU *Menteur*, il faut paſſer ſans interval-le, juſqu'à *Molière*, pour trouver la Scene Françoiſe dans ſon point de perfection. C'eſt à cet Auteur admirable que nous devons ces traits victorieux qui ont porté notre Comique ſur tous les Théatres de l'Europe, & qui nous donnent un avantage ſi marqué ſur celui des Grecs & des Romains.

ON vit alors toutes les beautés de l'art & du genie réunies dans nos Poëmes : une œconomie judicieuſe dans la diſtribution de la Fable, & dans la marche de l'Action ; des incidens finement ménagés, pour enflammer la curioſité du Spectateur ; des caractères ſoutenus, & ingénieuſement contraſtés avec des perſonnages acceſſoires, pour donner plus de ſaillant aux originaux. Les vices du cœur dévinrent l'objet de ce haut Comique, inconnu à l'Antiquité, & avant *Molière*, à toutes les Nations de l'Europe ; genre

genre ſublime, dont le charme ſe fait ſentir à proportion de l'étendue & de la délicateſſe des eſprits. Enfin on vit dans l'eſpèce imitée des Anciens une Critique rélative aux mœurs & aux actions de la vie bourgeoiſe & ordinaire, la plaiſanterie & le badinage pris du fond des choſes, ſe déclarer naturellement moins par les paroles que par les ſituations vraiement comiques des Acteurs.

A la vue de ce noble eſſor, il étoit naturel de penſer que la Comedie reſteroit dans le degré de gloire où elle étoit enfin parvenue, ou du moins qu'on feroit tous ſes efforts pour ne pas dégénérer. Mais eſt-il des loix, des coûtumes, des conventions qui puiſſent réſiſter aux caprices de la nouveauté, & fixer le goût de cette impérieuſe Déeſſe? L'autorité de *Molière*, & plus encore le ſentiment du vrai, obligérent en quelque ſorte pluſieurs de ſes Succeſſeurs à marcher ſur ſes traces, & lui font encore aujourd'hui trouver d'illuſtres diſciples. Mais la plus grande partie de nos Auteurs, ceux même à qui la nature a donné le plus de talens, croyent pouvoir abandonner un modèle auſſi utile, & s'efforcent à l'envi de ſe faire un nom qui ne doive rien à l'imitation, ni des Anciens ni des Modernes.

Dans le nombre des nouveautés qu'ils ont introduites ſur notre Scène, je ne dirai rien de ces Comedies ſingulieres, où l'on ſubſtitue des êtres perſonnifiés à la place des perſonnages réels; c'eſt un gout de féerie que l'Opera ſeul a droit de revendiquer: ni de celles où la vivacité piquante du Dialogue tient lieu d'in-

trigue & d'action; on ne peut les regarder que comme de subtiles analyses des sentimens du cœur, que comme un composé de saillies & d'éclairs d'imagination, plus propres à brillanter un Roman, qu'à parer de ses vrais ornemens un Poëme Dramatique. Je me borne à vous parler de ce nouveau genre de Comique que l'Abbé Des Fontaines qualifioit de *Larmoyant*, & auquel en effet il est difficile de trouver un nom plus décent & plus convenable (*).

MAIS afin que vous ne m'accusiez pas de combattre des chimères, je dois vous transcrire ici les Maximes d'un Apologiste de *Melanide* (†), cette Comedie si justement célèbre, & dont j'aurai si souvent occasion de vous parler dans la suite. „ Pourquoi, dit-„ il, voudroit-on défendre à son Auteur de „ réunir dans le même Ouvrage, ce que le „ Comique a de plus fin, & tout ce que le „ Tragique peut offrir de plus touchant? „ Blâme ce mélange qui voudra; pour moi „ je m'en accommode très-bien; aimer le „ chan-

(*) Rien n'est plus ridicule, j'en conviens, que de disputer sur les noms: il ne l'est guere moins de vouloir donner un nom connu & déterminé à une chose à laquelle il ne convient nullement. Le nom de Comedie ne convient pas davantage au Comique-Larmoyant, que celui de Poëme Epique aux Avantures de Dom Quixotte. . . Comment donc caracteriser ce nouveau genre? Une Déclamation pathetique mise en dialogue, & soutenue dans le cours d'une intrigue de Roman, &c. *Principes pour lire les Poëtes*, *Tom.* 2.

(†) Lettres sur Mélanide. Paris, chez Merigot 1741.

„ changement jusques dans les plaisirs, c'est „ le goût de la Nature... On passe d'un plai- „ sir à l'autre ; on rit & l'on pleure tour à „ tour. Ce genre de Spectacle est nouveau „ si l'on veut ; mais il a pour lui le suffrage „ de la Raison & de la Nature, l'autorité du „ Beau-Sexe, & les applaudissemens du Pu- „ blic.

TELLES sont, Messieurs, les Maximes dangereuses contre lesquelles j'ose m'élever ; car remarquez, je vous prie, que pénétré de la plus sincère admiration pour le genie des Auteurs, je n'attaque jamais que le goût de leurs Ouvrages, ou plûtôt celui du Comique plaintif pris en général. Je me suis toujours reservé la liberté de donner avec vous mille louanges aux Poëtes charmans, qui par des beautés de détail très-réelles, par la découverte de plusieurs portraits & de plusieurs caractères vrais & saillans, & par la nouveauté imposante de leur coloris, ont sçû nous dérober quelquefois ce que le fond de leurs fables pouvoit avoir de frivole ou de défectueux. Le genie d'un Auteur perce toujours, & peut lui attirer de justes éloges malgré les défauts de son ouvrage : mais les défauts de l'ouvrage percent aussi, & peuvent être légitimement repris, malgré tous les prestiges du génie de l'ouvrier.

AINSI, après avoir rendu justice aux talents estimables des artisans du nouveau genre, ne craignons point d'examiner le goût de leurs Piéces, & voyons d'abord si l'Antiquité leur a fourni des autorités qu'ils soient en droit de nous opposer pour justifier leur choix.

PAR

PAR la legère eſquiſſe que nous venons de voir, il eſt conſtant que le Théatre Grec n'a pû leur donner aucune idée analogue au Comique-Larmoyant. Les Piéces d'*Ariſtophane* ne ſont proprement que des Dialogues Satyriques; & il paroit par les fragmens de *Menandre*, que ce Poëte n'a employé que les couleurs du Ridicule, ou de cette Critique générale, qui réjouït plus l'eſprit qu'elle n'affecte l'ame.

LA manière du Théatre Latin ne leur eſt pas plus favorable (*). Ce n'eſt point l'attendriſſement du cœur qui fait l'objet des Comedies de *Plaute*: aucunes de ſes fables, aucuns de ſes incidens, aucuns de ſes caractères, ne ſont deſtinés à nous faire verſer des pleurs. Il eſt vrai qu'on trouve dans *Terence* quelques Scènes touchantes; par exemple celles où Pamphile expoſe ſes tendres inquiétudes pour Glycerion, qu'il a ſéduite (†): mais la poſition d'un jeune homme amoureux, également agité par l'honneur & par la paſſion, n'a aucun trait de reſſemblance avec celle de nos originaux modernes. Terence trouve ſous ſa main des ſituations attendriſſantes, telles que l'Amour en

(*) On ne parle ici du Théatre Latin, que rélativement aux deux Auteurs qui nous reſtent. Perſonne n'ignore que les Romains avoient deux eſpèces de Comedies: la Grecque *Palliata* & la Romaine *Togata*; & que celle-ci ſe ſubdiviſoit encore en quatre claſſes, nommées *Prætextata*, *Tabernaria*, *Attelana*, & *Planipes*. Du Bos Refl. Critiq. tom. I. ch. 21.

(†) Voyez l'Andrienne. Act. 1. Sc. 6.

en produit toujours; & il les exprime avec ce feu & cette naïveté qui peignent ſi bien la nature & qui la fixent. Eſt-ce bien là le goût des nouveaux Dramatiques? Ils choiſiſſent de deſſein prémédité une action triſte; & par une ſuite néceſſaire, ils ſont obligés de donner un ton lugubre à leurs principaux Acteurs, & de réſerver le comique pour les ſubalternes. Les incidens ne naiſſent que pour faire couler de nouvelles larmes; & l'on ſort enfin d'un Spectacle Comique le cœur auſſi ſerré de douleur, que ſi l'on venoit de voir repréſenter Medée ou Thieſte.

Ce n'eſt donc pas chez les Anciens que les Auteurs du nouveau genre ont puiſé la manière plaintive; & la victoire ne ſeroit pas long-tems incertaine, ſi elle dépendoit de leurs exemples, ou même de ceux des Poëtes François qui ont brillé ſur notre Théatre juſqu'au commencement de ce Siécle. Le concours de tant d'autorités pourroit ſans doute former une démonſtration victorieuſe; cependant je veux bien pour un moment renoncer à cet avantage, & rechercher avec vous ſi les nouveaux accens mêlés de traits comiques & plaintifs ſont exactement puiſés dans la Nature. Je conſens que l'uſage contraire, ſuivi pendant vingt ſiécles, ne puiſſe préſcrire contre la raiſon, & que l'erreur qu'il auroit conſacrée n'en ſoit pas moins une erreur. Je vous mets, comme vous voyez, extrêmement à votre aiſe; & vous ne pouvez, ſans injuſtice, exiger de moi plus de complaiſance & de déſintéreſſement.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

ANEC-

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

De Londres.

THE *Natural Hiſtory of* Barbadoes. *In ten Books. By the Rev. Mr.* Griffith Hughes, *Rector of* St. Lucy's *Pariſh in the ſaid Iſland, and* F. R. S. *Printed by Subſcription. Price One Guinea.* C'eſt-à-dire, *Hiſtoire Naturelle de Barbadoes : en dix Livres. Par Mr. Griffith Hughes, Recteur de la Paroiſſe de Ste. Lucie dans cette Iſle, & Membre de la Societé Royale. Imprimée par Souſcription. Prix une Guinée.*

Cet Ouvrage eſt un in *folio* de 314 pages d'un aſſez gros caractère, outre la Dédicace, la Preface, une Liſte des Souſcripteurs, une Table des Chapitres, & un Catalogue des Auteurs qui ſont cités dans l'Ouvrage ; on y a encore joint une explication de certains termes, trois pages d'additions & un Index à la fin. Il eſt auſſi orné de 24 Planches & d'une Carte de l'Iſle.

L'Auteur diviſe ſon Ouvrage en dix Livres, comme il eſt exprimé dans le titre. Dans le premier il traite de l'air, du terroir, & du climat du Païs ; de ſon étenduë, de ſa ſituation, & de ſes anciens habitans ; de l'origine de ſon nom, du tems que la découverte en a été faite, & que les Anglois s'y ſont établis. Il fait quelques rémarques ſur

les

les ouragans, & en particulier sur un des plus terribles qu'on ait eu dans cet endroit, qu'il compare à plusieurs grandes tempêtes décrites par les Anciens; & par le changement soudain des vents dans ces occasions, il justifie cette expression singulière de l'Auteur du livre de *Job*, où il est dit, *que les quatre coins de la maison furent ébranlés à la fois par une tempête.*

DANS le second Livre, il traite des causes, de la nature & de la guérison des maladies ordinaires dans cette Isle & les Isles voisines; de la qualité des Eaux; des Cavernes; de la force inégale du Déluge universel près de l'Equateur; de la nature des Fossiles tant bitumineux qu'autres; & il prend occasion de prouver que la destruction de Sodome & de Gomorrhe s'est faite par des moyens surnaturels.

IL n'est pas difficile de reconnoitre dans la première partie de ce Livre, que l'Auteur n'a point fait une étude particuliere de la Médecine. Au reste, si ses raisonnemens n'égalent pas toujours son sujet, la droiture incontestable de ses intentions dans la conclusion, satisfera le Lecteur.

DANS le troisième Livre il fait l'énumeration & la description des objets de la création visible, dans cette partie du monde dont il traite. Ce Livre contient l'Histoire des animaux terrestres de Barbadoes, des quadrupedes, des volatiles, des reptiles, & des insectes.

DANS le quatrième Livre, il fait l'Histoire des Végétaux du Païs. Il nous donne d'abord

bord quelques obſervations générales ſur les végétaux ; & vient enſuite à l'Hiſtoire particulière des Arbres de l'eſpèce nucifere.

DANS les quatre Livres ſuivans, il traite des Arbres, des Arbriſſeaux, & des Plantes de toutes les eſpèces.

DANS le neuvième Livre, cet Auteur parle des côtes de l'Iſle qu'il décrit, & des coquillages qui s'y trouvent, & en particulier du *Murex*, & d'une claſſe d'êtres nouvellement découverts, ſous le nom de *Fleurs Animales*.

LE dixième & dernier Livre, traite de la Mer & de ſes habitans, par où il entend les poiſſons. Il conclut ce Livre & ſon Ouvrage par une Hiſtoire dont on trouvera difficilement un exemple dans les Auteurs anciens ou modernes: Il raconte qu'un *Goulu de Mer* (ſorte de gros poiſſon) ayant déchiré & mangé la moitié du corps d'un Matelot; un autre Matelot, ſon ami, ſe jetta dans la Mer, combatit le poiſſon dans ſon propre élément, alla au fond avec lui, le ramena ſur la ſurface, & l'aïant enfin tué, le traina ſur le rivage où il lui ouvrit le ventre, en tira cette partie du corps de ſon ami & l'enterra avec le reſte.

AVERTISSEMENT.

CETTE *feuille ſe débite régulierement toutes les ſemaines à* Berlin *chez* Jean Neaulme, *Libraire Privilegié du Roy, & à la* Haye *chez lui, & chez les Principaux Libraires en* Hollande.

PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant.

C'EST sans doute un sentiment naturel de rire ou de pleurer, suivant les diverses affections du cœur ; mais il n'est point dans la nature de rire & de pleurer dans le même instant, & poursuivre notre espèce de rire dans une Scène, & de pleurer dans l'autre. Ce passage trop rapide de la joye à la douleur, & de la douleur à la joye, gêne l'ame, & lui cause des mouvemens désagréables & même violens (*).

POUR

(*) Ce n'est point le Corps qui rit ou qui pleure au Spectacle ; c'est l'Ame, frappée des impressions que l'on fait sur elle. Si elle est attendrie par le pathetique & réjouïe par le comique, elle est donc en même tems en proye à deux mou-

POUR vous faire ſentir cette Verité dans toute ſa force, permettez-moi de vous citer un exemple odieux: mais il faut vous convaincre, ſi je ne puis vous perſuader. Dans la monſtrueuſe Comedie de Samſon, ce Heros, rempli d'un zèle courageux, & après avoir invoqué l'Etre Suprême, enfonce les portes de la priſon, & les emporte ſur ſes épaules. Arlequin paroit dans l'inſtant chargé d'un Dindon, & ſe répand en bouffonneries auſſi platement comiques, que les ſentimens du Héros avoient paru nobles & généreux. Que dites-vous, je vous prie, d'un contraſte qui amene ſi bruſquement deux ſituations, deux mouvemens auſſi contraires? Doutez-vous que la nature, la raiſon, & la bienſéance ne lui ſoient pas également oppoſées? & pouvez-vous vous empêcher de concevoir une eſpèce d'indignation contre ce concours de frivoles Spectateurs, qui vont réguliérement admirer des abſurdités auſſi révoltantes.

VOUS paſſez ſans doute condamnation ſur ce bizarre mélange: mais il en eſt de moins marqué, & d'un tour plus noble que vous favoriſez; & pour l'étayer, vous rémontez juſqu'aux principes.

CELUI, dites-vous, qui le premier étala le

vemens contraires... Quel étonnement pour l'eſprit humain, de paſſer auſſi rapidement, & ſans préparation, du tragique au comique, d'une reconnoiſſance tendre & paſſionnée, au badinage d'une ſoubrette & d'un petit Maître &c. *Principes; ibid.*

le Spectacle de la Comédie, ne put travailler d'après un modèle; il dreſſa un plan ſelon ſes vûes; & ce fut par conſéquent du fond de ſes idées que le nouvel ouvrage tira ſa nature & ſes attributs; ceux qui vinrent enſuite, ſe crurent auſſi en droit d'inventer. Sous leurs mains la Comédie réçut une nouvelle forme, qui eſſuya elle même des viciſſitudes. Ces changemens ne furent pas traités d'innovations; on n'imaginoit pas encore qu'il ne fut pas permis de changer, de modifier une production écloſe du cerveau d'un Auteur, & dont la nature ne peut être, ſi on l'oſe dire, que *verſatille* & un peu arbitraire. Car enfin, ajoutez-vous, l'eſſence de la Comédie quelle qu'elle ſoit, ne ſera jamais auſſi invariablement fixée que l'eſſence des Vérités Géometriques: d'où vous concluez qu'il doit être permis à nos Modernes de changer l'ancienne conſtitution du Poëme Comique. L'exemple de leurs prédeceſſeurs les enhardit, & la nature de la choſe le permet.

QUELQUE impoſant que paroiſſe ce raiſonnement, il ſuffit, pour le renverſer, de vous accorder vos principes & d'en nier la conſéquence. Il eſt vrai que toutes les productions de génie ont, pour ainſi dire, leurs tatonnemens, juſqu'à ce qu'elles ſoient arrivées à leur perfection; mais il eſt également certain que pluſieurs y ſont parvenues, tels que le Poëme Epique, l'Ode, l'Eloquence & l'Hiſtoire. Homere, Pindare, Démoſthenes, & Thucydides, ont été les maitres de Virgile, d'Horace, de Ciceron & de Tite-

Live. L'autorité réunie de ces grands Hommes a fait loi ; & cette loi a été depuis adoptée par toutes les Nations Savantes, qui n'ont crû devoir attacher la perfection qu'à l'imitation exacte de ces anciens modèles. Or, s'il eſt vrai que l'eſſence de ces diverſes productions eſt auſſi invariablement fixée qu'elle peut l'être par les autorités les plus reſpectables, par quelle raiſon particulière ſeroit-il plus libre de changer celle de la Comédie, également conſacrée par l'approbation univerſelle?

ET ne croyez pas que cet aveu unanime ſoit difficile à prouver. Prenez Ariſtophanes, Plaute & Terence ; parcourez le Théatre Anglois & les bonnes Piéces du Théatre Italien ; rappellez-vous enſuite Moliere & Renard ; conciliez ces preuves de fait avec les déciſions des Légiſlateurs de la Scène, avec Ariſtote, Horace, Deſpréaux, le P. Rapin ; & vous trouverez les uns & les autres également oppoſés au Syſtême du Comique-plaintif. Vous ſentirez bien des différences néceſſaires dans les mœurs & dans le génie des Poëtes de chaque Nation. Vous trouverez bien, ſuivant la nature des ſujets, un air néceſſairement grave dans les Piéces qui attaquent les vices du cœur ; un mélange de badinage & de ſérieux dans celles qui frondent les travers de l'eſprit ; enfin un ton purement comique dans celles qui ne ſont deſtinées qu'à peindre le ridicule : *Leves ubi licet ; graves ubi decet* (*). Vous verrez encore

(*) Le P. Porée.

core que l'art n'eſt point obligé de nous faire rire, & qu'il lui ſuffit ſouvent d'aller juſqu'à ce ſentiment intérieur qui dilate l'ame, ſans paſſer à ces mouvemens immoderés qui font éclater: mais vous n'y verrez point ce ton triſte & dolent, & ce romanesque lugubre, devenu ſous mes yeux l'idole des femmes & des jeunes gens: en un mot, cet examen vous convaincra qu'il eſt contre la nature du genre comique de nous faire pleurer ſur nos défauts, même dans la peinture des vices les plus odieux; que le maſque de Thalie ne ſouffre, pour ainſi dire, que des larmes de joye ou d'amour; & que ceux qui affectent de lui en faire verſer de quaſi-tragiques, peuvent chercher une autre Divinité pour lui adreſſer leurs hommages.

AINSI, l'objection priſe de la nature arbitraire de la Comédie, me paroit ſolidement refutée; puiſque tout ce qui anéantit l'effet principal qu'un ouvrage doit produire, eſt un défaut eſſenciel. Cependant vous croyez pouvoir réſiſter encore, parce que l'art comique eſt naturellement plus aſſervi que les autres productions de génie au goût du ſiécle où l'on écrit, & que c'eſt ce goût qu'il faut ſuivre, ſi l'on veut réuſſir. J'adopte volontiers ces maximes: mais de quelle reſſource peuvent-elles ſervir à la gloire du Comique-Larmoyant? Loin que le goût général décide en ſa faveur, les autorités ſont au moins partagées. Il eſt une portion choiſie de Spectateurs dépoſitaires, pour ainſi dire, du feu ſacré de la Verité, & dont le goût ſûr & invariable n'a jamais fléchi ſous

la tyrannie de la mode, ni adoré la divinité du jour.

C'EST à cette partie éclairée du Public qu'on eſt rédevable, dans tous les genres, de la conſervation de ce ſentiment exquis de la nature, de ce goût parfait, qui, réclamant ſans ceſſe contre le preſtige des nouveautés dangereuſes, ſait en même tems donner le prix aux inventions réellement utiles: comme la Verité même, il eſt indiviſible, ou ſi nous aimons mieux ſuivre le ſyſtême du Lyrique François, (*) nous en pourrons compter deux, dont il eſt à propos de crayonner quelques traits, afin de mieux ſentir la différence de leurs caractères.

LE prémier embraſſe les vices qui rendent mépriſables, & les travers qui rendent ridicules: il anime ſes portraits de traits riants & ſatiriques; il veut que chacun puiſſe ſe reconnoître dans ſes peintures, & rire auſſi

(*) Rouſſeau, dans ſon Epitre à Thalie, s'exprime ainſi:

Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être auſſi conſéquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts:
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un foible problême;
Et quoiqu'on diſe, on n'en ſauroit jamais
Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais.

auſſi malignement de ſa propre image, que ſi c'étoit aux dépens de ſon voiſin. Le ſecond, au contraire, n'attaque que certains défauts, ou pour mieux dire, il n'en attaque aucuns: il récherche laborieuſement des ſituations triſtes & extraordinaires; & il les peint avec les plus ſombres couleurs. L'un réjouït le cœur & amuſe l'eſprit par un jeu vif & ſaillant, qui diſſipe les chagrins: l'autre vous y réplonge par un ton lugubre, & fait tous ſes efforts pour affliger votre ame par des narrations multipliées de malheurs & d'infortunes. Oſez décider à préſent ſur la préference, ou niez la verité des caractères.

IL faut choiſir, Meſſieurs, dans vos autres objections; car, quoique ce ſoit approfondir la matière que d'y répondre ſucceſſivement, je dois néanmoins, pour éviter la longueur, me borner à celles qui paroiſſent les plus frappantes.

LA Comédie eſt l'image des actions les plus communes de la vie, où ſi l'on veut, des Vices & des Vertus ordinaires qui en compoſent le cercle. La peinture des bonnes, comme des mauvaiſes qualités, forme donc ſa conſtitution eſſencielle. Déſſiner avec correction le portrait des hommes, rendre avec exactitude leurs caractères & leurs ſentimens, faire ſervir ces peintures aux progrès des mœurs; c'eſt embraſſer à la fois les grands objets de l'art & de l'artiſte.

QUOIQUE ces principes ſoient vrais en général, ils n'ont cependant qu'une appli-

cation indirecte au genre comique. Peindre les hommes, & rendre leurs caractères avec exactitude, eſt un but commun aux La-Rochefoucaults & aux La-Bruyeres, qui n'ont jamais prétendu nous donner que des tableaux des vices & des vertus en général, & non des Poëmes Dramatiques. La peinture des bonnes & des mauvaiſes qualités ne forme donc pas par elle même l'eſſence de la Comédie; c'eſt de l'aſſortiment des couleurs, de l'attitude & de l'expreſſion des perſonnages qu'elle réçoit principalement ſon nom, ſa forme & ſon être.

AINSI il faut diſtinguer entre l'objet de l'Art & le devoir de l'Artiſte. Le prémier eſt ſuffiſamment rempli par la cenſure du vice & l'éloge de la vertu. Il eſt néceſſaire, pour ſatisfaire à l'autre, que le Poëte peigne avec les couleurs qui leur ſont propres, & les vices généraux, comme les paſſions qui ont leur principe dans le cœur, & le ridicule particulier, comme la bizarrerie des modes, qui prend ſa ſource dans l'eſprit. Il faut encore qu'il choiſiſſe une action convenable, qu'il la diſpoſe d'une manière propre à produire les effets les plus agréables, & qu'il y ſeme ſa morale par la main des Acteurs, que la raiſon & l'expérience ſemblent, comme de concert, avoir deſtinés à cet uſage.

(*La Suite dans le Num. ſuivant.*)
page 49.

QUA-

QUATRAIN

Par Mr. de FONTENELLE *à un jeune Auteur.*

Dans la lice où tu vas courir
Songe un peu combien tu hazardes:
Il faut avec courage également offrir
Et ton front aux lauriers, & ton nez aux Nazardes.

Autre par Mr. de la Motte.

On meure deux fois en ce bas monde;
La première en perdant les faveurs de Venus,
Peu m'importe de la seconde,
C'eſt un bien quand on n'aime plus.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

MR. TOCQUE, *excellent Peintre de Portrait, vient de peindre M. le Comte de St. Florentin Sécrétaire d'Etat. C'eſt un Portrait en grand, & il eſt actuellement expoſé dans le Salon du vieux Louvre, où tout le monde l'admire. Le ſus-dit Portrait va être gra-*

vé, & on mettra au bas les Vers ſuivans qui ſont de Mr. PIRON.

Noble & digne Heritier du rang de ſes Ayeux,
Intégre, vigilant, affable, officieux,
L'Homme d'Etat en lui s'eſt fait ſi bien connoître,
A ſi bien allié l'Agrément aux Vertus
Qu'on ne ſait qui l'aime le plus,
Du Peuple, des Grands, ou du Maitre.

CAILLAU, *Libraire, vient imprimer* 2 *volumes in* 12 *ſous ce titre:* Le moyen d'être heureux. *Cet agreable Livre contient trois Ouvrages de different caractère, & de trois Auteurs differens.*

LE 1er. *qui eſt aſſez ingenieux, mais qui manque d'interêt, eſt intitulé* Le Voyage de Cythère. *Voici un des morceaux qui m'en ont paru les plus piquans.*

LES *Bergers alloient à la chaſſe; leurs Maîtreſſes ſçavoient le moment de leur retour; elles alloient au devant d'eux: c'étoit entr'elles à qui donneroit le plus tendre baiſer à l'objet qu'on attendoit.*

MON *Berger, diſoit l'une, eſt attentif à me plaire; il dit que je ſuis belle, mais je ne le ſuis point aſſez pour me croire digne de lui; il m'a juré que je faiſois ſon bonheur, mais il n'eſt point heureux au gré de mes déſirs: quand il m'a quitté, il voudroit auſſi-tôt me revoir: quand il me revoit, il m'aſſure que je lui parois avoir plus de charmes; le plaiſir que j'ai de le voir me donne ſans doute un nouvel éclat.*

JE *le trouve toujours plus tendre, & cependant*

dant je crois l'être encore plus que lui; il dit jouïr, dans mes bras, de la ſuprême félicité. Puiſſante Venus! c'eſt tout ce que je te demandois. Ah! Philemon, que tes yeux ſoient toujours abuſés: que je te paroiſſe toujours la plus belle Bergere de ces lieux. Si tu connoiſſois ton erreur, je ne te ſerois plus ſi chere. Cruël! je me percerois le cœur & je mourrerois à tes yeux.

COMMENT *n'aimerai-je point Almanzor, diſoit l'autre, eſt-il dans l'Iſle un Berger plus tendre? quand il chante, ſa voix me pénétre juſqu'au fonds du cœur; quand il me regarde, ſes yeux ont tant de tendreſſe & de langueur que je ſoupire; quand il danſe, les Graces reglent ſes mouvemens, & de l'aveu de tous, il danſe mieux avec moi qu'avec les autres.*

JE *le rencontrai dans un Bocage, étendu ſur un lit de verdure: il jouiſſoit d'un doux ſommeil: il prononça mon nom, il me fit des ſermens; je ſuis toujours préſente à ſon ame. Un ſonge flateur lui retraçoit mes traits; il croyoit me voir: quand il ne me voit pas, n'eſt-il pas occupé ſans ceſſe à me chercher? je cueillis des fleurs; j'en répandis ſur lui. Heureux Almanzor! lui dis-je, tu poſſédes tous les vœux de la Bergere. Je m'approchai, & quoique je craigniſſe qu'il ne s'éveillât, j'oſai lui donner un baiſer, la honte me fit fuir de ce lieu charmant; mais je n'en ſortis point ſans tourner la tête: il ignore cette faveur, je voudrois qu'il la ſçut, & je ne voudrois pas lui dire.*

JE *me baignois, diſoit l'autre, dans cette charmante Fontaine entourée d'arbriſſeaux toujours*

jours verds ; je croyois être seule, & je ne songeai point à me cacher.

ALCIDON *s'étoit glissé dans ce lieu ; il voyoit tout ce que je faisois, il entendoit tout ce que je pouvois dire. Hélas ! Alcidon, quel seroit ton ravissement, si tu me voyois dans l'état où je suis ! tu aspires depuis long-tems à ces beautés que je te cache avec tant de soin. Je te les ai refusées ; mais Alcidon, c'est pour avoir le plaisir de me les entendre demander encore.*

JE *sens bien cependant que je ne te refuserai pas long tems ; je ne te vois point gemir qu'au fonds du cœur je ne gémisse ; tu ne te plains jamais de mes rigueurs, que je ne condamne ces rigueurs ; je ne me refuse pas plutôt à tes vœux, que je les voudrois satisfaire.*

TANDIS *que je parlois ainsi, j'apperçus Alcidon au travers d'un épais feuillage ; ses regards étoient pleins de feu ; je baissois les yeux ; interdite, immobile, je n'osai faire aucun mouvement ; la rougeur me couvrit le visage, la confusion regna dans mon ame.*

IL *suivit ses transports, courut vers moi ; la frayeur me fit sortir du bain. Dieux ! en quel état parus-je devant lui ! il me poursuivit, je n'allai pas loin ; le trouble m'ôta l'usage des sens ; je me laissai tomber sur l'émail des fleurs. Que fais-tu, m'écriai-je, Alcidon, que fais-tu ? l'Amour à l'instant sortit d'un Bosquet ; Bergere, me dit-il, il n'est plus tems de te défendre ; j'ai marqué ce moment pour la félicité d'Alcidon.*

LE 2. *Ouvrage de ce Recueil est intitulé*

Rien

Rien de trop ou Avantures de Chanſi. *C'eſt une mauvaiſe imitation du* Zadig de Mr. de Voltaire: *Il y a aſſés de naturel, mais point de ſel, nul agrément. On en jugera par le morceau le plus piquant du Livre.*

CHANSI, *après s'être livré ſucceſſivement à diverſes occupations, montra à danſer. Un jour qu'il étoit chez un de ſes écoliers, il y trouva un Etranger qui parla avec aſſez peu de ménagement du Roi de Thibet. Un homme, qui lui étoit attaché, prit ſa défenſe avec chaleur, & alla rapporter au Miniſtre les diſcours imprudens de l'Etranger.*

ON *le fit mettre en priſon; & comme Chanſi étoit préſent & n'avoit rien dit, on le fit arrêter auſſi. Heureuſement pour lui il montroit à danſer à une jeune Beauté, qui obtint ſa liberté.*

EH *quoi donc! dit-il, dans ce pays-ci on met en priſon non ſeulement les perſonnes qui parlent mal du Roi, mais encore celles qui n'en diſent rien. Oh parbleu, une autre fois je n'y ſerai plus attrapé; malheur à ceux qui parleront devant moi.*

QUELQUES *jours après cette Avanture, qu'il n'avoit pas encore oubliée, il rencontra dans la même maiſon où elle étoit arrivée, une perſonne qui diſoit que le Roi avoit une indiſpoſition qu'il avoit gagnée pour s'être trop échauffé; que depuis quelques jours il n'avoit pas été à la Garderobe; & que s'il continuoit avec la même ardeur des exercices auſſi violens que ceux qu'il faiſoit, il ſe ruineroit infailliblement la ſanté, & s'expoſeroit à avoir des maladies dangereuſes. Oui, dit-il, un tel*

publie

public que le Roi ne va pas à la Garderobe! Eh bien, tout à l'heure ſon Miniſtre le ſçaura.

SUR *le champ il va le trouver & lui raconte ce qu'il a entendu. Le Miniſtre le renvoye une ſeconde fois en priſon, pour lui apprendre à ſe moquer d'un homme comme lui.*

COMMENT *donc faire? dit Chanſi; je n'y conçois rien; ſi je ne dis mot, on me met en priſon, ſi je parle, on m'y met encore; je crois en vérité que tout cela me fera devenir fou ſi le grand Lama n'y met ordre.*

L'OUVRAGE *qui termine le Recueil eſt intitulé* Ranné & Maſcaves. *C'eſt un libertinage d'eſprit qui n'a point de but; mais où il ſe trouve des choſes ſouvent plaiſantes & quelquefois ingenieuſes. On y a fait entrer, je ne ſçai comment, les Portraits de Mr. de Voltaire & de Fontenelle tels qu'on va les lire.*

SEMBLABLE *à l'aigle, qui au milieu des foibles oiſeaux s'élance dans les champs de l'air, un génie tel que ſa nation n'en avoit point encore vû, s'étoit élevé en commençant ſa carriére à ce que l'eſprit humain a conçû de plus grand dans la Poëſie: il tenta enſuite tous les triomphes Littéraires; il les mérita tous excepté ceux que peut dédaigner un génie véritablement ſublime. Dans ſes Vers divins, dans ſa proſe au deſſus peut-être de ſes Vers, on trouvoit le bon citoyen, le grand homme, & l'ame la plus élevée; il devoit entrer dans le plan d'une bonne éducation, de ſçavoir ſes ouvrages par cœur; ils apprenoient à être bon, humain, heureux de la joie des autres, & ſenſible à leurs malheurs. Ils contenoient une inſtruc-*

inſtruction générale pour tous les âges, pour tous les tems, pour toutes les circonſtances de la vie. Ce Grand homme, dont les ouvrages apprenoient à penſer aux autres hommes, leur donnoit dans la vie privée des exemples de politeſſe, & de généroſité; il joignoit les bienſéances de la ſociété à celles de l'Ecrivain illuſtre; ſa politeſſe n'étoit point une parure acquiſe, mais les dehors naturels d'une ame tendre, toujours prompte à effectuer ce que ſes dehors promettoient. Ainſi en penſoient ceux qui avoient vécû avec lui.

IL *vit longtems les cœurs Zélindiens être pour lui des hôtels, où l'admiration & la reconnoiſſance brûloient le plus juſte encens. Mais* il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. *Des ennemis que la jalouſie lui avoit ſuſcités, hâtérent les tems de l'inconſtance, naturelle à ſes compatriotes: les Satyres, les calomnies l'attaquerent; les honnêtes gens, des amis vertueux, des Rois dignes de l'être l'en vengerent par leur eſtime; à ſon égard, imitant ces vainqueurs couronnés, par des mains reſpectables, mais inſultés ſur leur char de triomphe par les chanſons des eſclaves, ne voyent dans les lauriers que des motifs d'en mériter de nouveaux, & dans les chanſons, que des avertiſſemens de ne ſe pas abandonner à l'orgueil; rien ne ſçut le diſtraire de ſes grands deſſeins d'éclairer ſa Nation. Cependant, aux chagrins que l'envie voulut lui donner, ſe joignit encore la ſanté la plus foible; mais il*

prou-

prouva qu'une ame forte eſt maitreſſe du corps qu'elle anime : il rendit les Muſes aimables, il les fit aimer de la jeune Zélindienne ; elle lui dut en partie une politeſſe qui juſqu'alors lui avoit été inconnue, & tournant ſon goût vers des plaiſirs honnêtes, & par qui l'eſprit ſe cultive, il lui ſauva bien des déſordres, où d'autres tems l'avoient vû plongée. Nul homme ne connut mieux que lui le génie de ſa Nation, ne fut plus admiré des autres, & ne fit plus d'honneur à la ſienne.

IL *avoit partagé cette gloire avec un homme, qui ayant été un des ornemens du ſiécle précédent, conſola enſuite ſa patrie des pertes qu'elle avoit faites ſous ce Regne. Cet homme, qui ſubjugua les eſprits, & gagna tous les cœurs, avoit chanté avec tous les différens Poëtes, & diſputé aux Orateurs le prix de l'Eloquence ; ſubtile avec les Philoſophes, il avoit été le premier dans l'art de rendre la Philoſophie aimable : Géométre profond, ſublime Aſtronome, Chimiſte ſage & curieux, Anatomiſte clair-voyant, tout avec tous, il avoit été auſſi liant, auſſi agréable dans le monde que s'il en eût fait ſon étude unique, & auſſi habile dans chaque Science, que s'il n'en eût approfondi qu'une ſeule.*

PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant.

OR ce n'eſt point un problême de ſavoir ſi elle doit partir du Héros de la Piéce, ou ſi au contraire il doit être l'objet de tous les traits de Critique & de Plaiſanterie. Le nouveau genre paroit avoir adopté la premiére methode: mais les principes & les autorités y ſont également oppoſés. Dans les principes, la Comédie eſt deſtinée à nous préſenter plus de vices & de ridicules à éviter (*), que de vertus à ſuivre; & ſuivant les autorités, c'eſt aux perſonnages acceſſoires à dé-

(*) L'art n'eſt point fait pour tracer des modeles,
Mais pour fournir des exemples fideles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proye à ſes travers.
Rouſſeau, Epit. à Thalie.

à débiter les maximes de ſageſſe. Ainſi Moliere a donné à l'ami du Miſantrope, au beau-frère d'Orgon, au frère de Sganarelle, &c. le ſoin de nous étaler les principes de vertus dont il vouloit faire l'objet de notre imitation; tandis qu'il a chargé ſes originaux de tous les traits de Satyre, de Critique ou de Ridicule, dont il a cru que la peinture pourroit nous amuſer ou nous inſtruire.

DE ce que je viens de dire, il ſuit évidemment que l'original d'une vraie Comédie ne peut être un perſonnage entierement vertueux, comme le ſont ceux du nouveau genre, & que c'eſt un vice radical, ſur lequel toutes les beautés de détail ne peuvent jamais nous faire une entiere illuſion. En vain dira-t-on que les traits piquans & ſatyriques lancés ſur les originaux, ne portent plus aucun coup; que notre amour propre ſait les détourner ſur les objets qui nous environnent (*). En vain eſſayera-t-on de perſuader que les nouveaux Comiques ſont d'autant plus louables d'avoir ſubſtitué à des caractères vicieux des perſonnages remplis de ſentimens d'honneur, que nous allons plus naturellement au devant des maximes vertueuſes, & que nous les goûtons même avec délices pour peu qu'on ſache nous intereſſer. Toutes ces raiſons ſont plus captieuſes que vraies, plus éblouïſſantes que ſolides: Jugeons-en par les effets; ils ſont plus ſûrs que le raiſonnement.

QUEL profit les mœurs ont-elles retiré de

(*) *Lettre ſur Mélanide.*

de l'étalage facile & ambitieux des beaux, des grands ſentimens? & ces brillantes moralités, ſi fort à la mode, qu'ont-elles operé ſur nos cœurs & ſur nos eſprits? Une admiration ſterile, un éblouïſſement momentané, une émotion paſſagere, & incapable de produire aucuns rétours ſur nous mêmes. Tant de maximes ſi finement préparées, tant de préceptes ſi élegamment étalés, tombent en pure perte pour les Spectateurs. On admire Mélanide, & on la plaint: mais ſon ton continuellement douloureux, & le récit de ſes déſaſtres romaneſques ne nous font pas d'impreſſion utile, parce qu'ils n'en font aucune rélative à la poſition où nous ſommes. Le ſort de la Gouvernante nous attendrit & nous touche; mais ſa ſituation toute ſinguliere (*), n'a rien de commun avec la nôtre. Nous ne trouvons en nous-même aucuns modèles de comparaiſons avec des avantures, qui n'étant placées que dans l'ordre des choſes poſſibles, ne ſemblent pas faites pour nous: on eſt ſaiſi, pénétré, ému, s'il faut l'a-

(*) Le ſujet de la Comédie doit être pris entre les événemens ordinaires; & ſes perſonnages doivent reſſembler par toutes ſortes d'endroits au peuple, pour qui on la compoſe. Elle n'a pas beſoin d'élever ces perſonnages ſur des piedeſtaux; puiſque ſon but principal, n'eſt pas de les faire admirer pour les faire plaindre plus facilement; elle veut tout au plus nous donner pour eux quelque inquiétude, cauſée par les contretems fâcheux qui leur arrivent &c. *Du Bos, Reſl. Crit. tom. 1. p. 155.*

l'avouër, à la vuë des tableaux ſi ingénieux: mais on ne reſſent ni remors, ni honte, ni crainte pour ſoi même dans le tiſſu d'événemens que le cours ordinaire des révolutions humaines ne doit jamais amener juſqu'à nous.

IL n'en eſt pas de même des portraits que le Poëte crayonne d'après les vices & le ridicule; nous en ſommes tous ſuſceptibles, & l'homme le plus parfait porte toujours dans ſon eſprit, & dans ſon cœur le germe de certains travers, de certains défauts que les occaſions ſavent bien développer. Nous devons donc nous rétrouver dans la peinture de ces foibleſſes attachées à l'humanité, & y voir ce que nous ſommes, ou ce que nous pouvons être. Cette image, qui devient la nôtre, eſt un objet des plus intéreſſants, & qui porte dans l'ame des coups de lumière d'autant plus ſalutaires, qu'ils ſont produits par la cauſe la plus capable de nous déterminer, la crainte du déshonneur & du ridicule. Ainſi la nation ſuperbe & implacable des hypocrites fut abatue par la peinture des vices de l'Impoſteur: mille coupables furent allarmés & ſe plaignirent avec d'autant plus d'aigreur, qu'ils avoient été plus vivement frappés. Dans les repréſentations de George Dandin, les maris les plus aguerris laiſſent rémarquer ſur leurs viſages l'émotion qu'ils reſſentent quand leur ſituation approche trop de celle de l'original; & ces rapports-là ne ſont pas rares. Le défaut de figure ou de génie, le goût du changement, le caprice les multiplient, comme l'inégalité de la naiſſance. Les tableaux ſans ceſſe rénaiſſants

naiſſants des Diafoirus n'ont peut-être pas peu contribué à faire abandonner aux Medecins leur entêtement aveugle pour l'ancienne méthode, ſans les provoquer néanmoins à ces eſſais hazardeux dont on ſuppoſe malignement que nous ſommes quelque-fois les victimes. Enfin, vous n'ignorez pas que les traits enjoués & mordans des Femmes ſavantes, & des Précieuſes ridicules, corrigerent rapidement ces deux manies du Sexe.

J'AVOUE que d'autres caractères également bien frappés n'ont pas produit des fruits auſſi ſenſibles. Le Malade-imaginaire n'a pas gueri les vapeurs de tous les Orgons; tous les Miſantropes n'en ſont pas devenus plus ſociables, ni les Comtes de Tuſiere plus modeſtes. Mais quelle en eſt la raiſon? C'eſt que les défauts de cette eſpèce n'attaquent pas la probité, & qu'on trouve même dans le monde des perſonnes qui s'en font honneur. Les tempéramens délicats ſont tout près des eſprits délicats. Un caractère ſévere & chagrin eſt ordinairement rempli de probité. Le Duc de Montauſier ne dédaigna pas celui du Miſantrope. Enfin un certain orgueil ſuppoſe un ſentiment quelque-fois raiſonnable de ſa propre ſuperiorité. Le préjugé, dans ces occaſions, lute avec ſuccès contre les traits de la Critique: mais il ne tiendra point contre la peinture comique d'un vice de cœur, ou d'un ridicule de ſocieté, ou d'un travers d'eſprit: on ne veut point, à quelque prix que ce ſoit, être l'objet des regards humilians des Spectateurs; & ſi l'on ne ſe corrige pas

en effet, on eſt du moins forcé à la diſſimulation, dans la crainte de paſſer publiquement pour ridicules ou pour mépriſables.

Nous voici rendus, Meſſieurs, à ce moyen victorieux de toutes les autorités & de tous les raiſonnemens. Le nouveau genre de Comique plait (*); c'en eſt aſſez, & les régles n'y font rien.

N'ÉVOQUEZ point ici pour juſtifier une maxime trop générale, & par là même dangereuſe, le bon mot de M. Le Prince ſur la Tragédie réguliere & ennuyeuſe de l'Abbé d'Aubignac. Ce ne fut pas l'emploi des régles qui cauſa la chûte de ſa Piéce, mais la foibleſſe du coloris de ſon pinceau; & comme j'ai réſolu de ne vous oppoſer que des raiſons dont je ſois moi-même perſuadé, je commence par vous accorder que le Comique-plaintif produit de grands mouvemens, & même quelque-fois des ſentimens agréables (†). Mais réduiſant pour un moment toute la queſtion à l'intérêt du plus grand plaiſir, je ſoutiens qu'il ne peut en procurer d'auſſi variés, d'auſſi naturels, que celui du ſiécle de Moliere.

ET d'abord le nouveau Comique a tout le vuide des impreſſions produites par la lecture des Romans. Comme eux, rempli d'intrigues

(*) Prologue d'Amour pour Amour.

(†) On ne conteſte pas aux Auteurs du Comique-Larmoyant, que le pathetique ne donne du plaiſir: mais cela ne prouve pas que cette ſorte de plaiſir ſoit celle qui convienne à la veritable Comédie, &c. *Principes, idem.*

trigues forcées, & de ſituations extraordinaires, de caractères outrés, & ſouvent plus vrais que vraiſemblables, s'il cauſe à l'ame ce trouble involontaire qui la charme dans le moment, c'eſt que nous ſommes néceſſairement émûs à la vuë des objets les plus faux, quand la peinture eſt faite avec art. Mais prenez garde que ces émotions n'ont point ce degré d'intérêt, cette durée & ce caractère de verité que produit l'imitation fidèle d'une ſituation puiſée dans le ſein de la nature.

(*La Suite dans le Num. ſuivant.*)
page 65.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine
Et malgré moi ſentir des feux naiſſans,
Voir ma Raiſon toujours plus incertaine,
Fermer les yeux ſur le trouble des ſens;
Unir ſouvent les ris & la triſteſſe,
Mourir cent fois & revivre en un jour;
Par les plaiſirs connoître enfin l'Amour,
Et n'y trouver que la délicateſſe;
Ranger alors Iſmene au rang des Dieux,
Croire à ſes pieds être aſſis ſur le Trône,
Voir tous mes biens & mes maux dans ſes yeux,
Etre jaloux de l'air qui l'environne;
Pouvoir l'aimer juſqu'à l'emportement,
Croire en mourir, & c'eſt peu de le croire,
Mais comme Ami ſauver toujours la gloire

De la beauté qu'a désarmé l'Amant,
La demander à la Nuit, à l'Aurore,
La voir par tout, & la chercher toujours,
L'aimer sans cesse, & l'aimer plus encore,
Quand la fortune obscurcit ses beaux jours;
Si c'est aimer, Iſmene, je vous aime,
Et c'est à vous que j'en dois le secrèt,
Lorſque l'Amour lança son premier trait:
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.

VERS À UNE JEUNE DAME.

Que vous montrez d'appas depuis vos deux fontanges,
Jusqu'a votre collier!
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges
Jusqu'à votre soulier!

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

ON *vient d'imprimer un Ouvrage intitulé* Les Canevas de Paris ou Mémoires pour servir à l'Hiſtoire de l'Hôtel du Roulle. *Ce ſont deux volumes dans leſquels on a raſſemblé ſans goût, ſans fineſſe, & ſans pudeur, les Avantures des Filles qui forment la Maiſon Publique*

blique établie à Paris depuis environ un an. Cet ennuyeux & mauſſade Livre a occaſioné l'Epigramme ſuivante.

EPIGRAMME.

L'Anagramme eſt ſouvent la voix
Par où la Verité s'explique ;
Et cet art celebre autrefois
Se rit encor de la Critique.
Auſteres Cenſeurs taiſez vous,
Maman Paris a ſon école,
Doit ſeule vous confondre tous,
Dans le *Roulle* on trouve *Verole.*

Le Plaidoyer de Mr. Freydier, Avocat de Niſmes, contre l'introduction des Cadenats, ou Ceintures de Chaſteté, *à Montpelier* 1750. *vient d'être reimprimé ici, & fait beaucoup de bruit. Il a un certain agrément. Nous ne raporterons ni les invectives, ni les raiſonnemens de l'Avocat; nous nous bornerons à l'hiſtorique du Procès qui nous paroît propre à piquer la curioſité du plus grand nombre de nos Lecteurs.*

LES *Annales amoureuſes de la France ne fourniſſent point d'exemple pareil à celui de ce Procès. On a pû voir juſqu'ici des Amans fourbes & entreprenans, abuſer de la ſimplicité des jeunes filles, & ajouter enſuite le parjure à la ſéduction, l'ingratitude à l'outrage; qui, après avoir ſacrifié leur honneur aux flateuſes eſpérances d'un mariage ſortable, ſe voyent trahies & réduites enfin à couler le reſte de leurs jours dans l'opprobre & dans la*

misère; mais je puis dire, que vous trouverez dans cette cause des traits de singularité qui la rélevent, & qui la tirent hors des regles ordinaires.

D'UN *côté, c'est une jeune fille sans expérience, séduite par les artifices d'un ravisseur perfide, & par l'espoir d'un établissement prochain, enlevée du sein de sa parenté, conduite par son Amant en différents endroits; déguisée en homme par celui-là même dont elle est devenue l'esclave.*

D'AUTRE *part, c'est un homme parvenu à cette âge où les passions agissent avec empire, qui, après avoir employé la séduction la plus soutenue pour triompher de la vertu de cette jeune personne, non content de s'être emparé de son esprit & de son cœur, a eu encore la cruauté de mettre son corps dans l'esclavage, & de lui appliquer un* Cadenat, *où* Ceinture de Chasteté, *dans le dessein, sans doute, d'introduire peu à peu chez les François un usage barbare, qu'une jalousie outrée n'avoit inspiré jusqu'ici qu'aux Italiens & aux Espagnols.*

TELS *sont les différens traits qui caractérisent le crime du Sieur Berlhe: en fut-il jamais de plus punissable en cette matière?*

JE *vais vous faire l'histoire abrégée & naïve des malheurs de la Demoiselle Lajon, & bienqu'elle ne parle ici que par mon ministère, un tel récit ne laisse pas de couter beaucoup à sa pudeur & à son cœur: il est triste à une jeune fille de se voir obligée d'avouer ses foiblesses, & de mener en jugement celui qui fut autre fois l'objet de son inclination; il est affligeant pour elle d'être dans la dure nécessité de l'acca-*

l'accabler de réproches quoique légitimes, & de lui donner les noms odieux qu'il mérite.

MAIS, *que n'a point fait la Demoiſelle que je défens pour ramener cet ingrat à ſes engagemens? Long-tems au milieu des larmes & des ſanglots, elle a tâché de lui rappeller ſes ſermens; long-tems elle lui à répété ſes promeſſes: mais tout a été inutile auprès d'un cœur livré à l'inconſtance & à la légereté; elle ſe voit donc forcée de couvrir le perfide de confuſion, & de ſoliciter contre lui les peines qu'il mérite, puiſque c'eſt le ſeul moyen de le ramener, que d'intéreſſer contre lui toute votre ſéverité.*

LA *Demoiſelle Lajon eſt de la Ville de Toulouſe: elle fut, il y a quelque tems, à Montpellier voir ſes Parens du côté maternel; de là elle vint à Avignon demeurer avec ſon frère qui y eſt établi, & qui logeoit pour lors dans la maiſon du Sieur Berlhe.*

CELUI-CI *eut occaſion de voir cette jeune fille, qui eſt aſſez liberalement ornée des graces de la nature; il eut d'abord un certain penchant pour elle, qu'il ſçut couvrir des politeſſes que la bienſéance ſembloit autoriſer.*

LA *Demoiſelle Lajon, alors peu ſuſceptible d'impreſſion, vit ſans trouble les civilités apparentes du Sieur Berlhe; ſon cœur dans une heureuſe tranquillité, attendoit les ordres de ſes Parens, mais ce jeune homme profitant peu-à-peu des occaſions que lui offroit l'habitation ſous un même toît, donna inſenſiblement à la Demoiſelle Lajon ſes ſoins les plus empreſſés, & il en devint éperduement amoureux; il ſçut pour-*

pourtant se contrefaire de crainte que le Sieur Lajon, plus clairvoyant que sa Sœur, ne découvrît le but de ses assiduités.

CETTE *espèce de géne ne fit qu'irriter les désirs du Sieur Berlhe ; il n'étoit point d'occasion favorable où il ne flatât la Demoiselle Lajon sur ses charmes, tantôt il relevoit ses graces, tantôt il lui faisoit valoir les empressemens & ses soupirs.*

UNE *jeune fille, telle que la Demoiselle Lajon, se laisse aisément persuader ; incapable de tromper personne, elle suppose par-tout le même caractère, parce que la bonne foi est attachée à cette première innocence.*

IL *en étoit bien autrement du Sieur Berlhe ; fécond en ressources & en moyens les plus propres à faire illusion, il déclara finement sa passion à la Demoiselle Lajon, il prit Dieu à témoin de ses sentimens, enfin il n'oublia rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux dans la funeste science d'aimer, de plus recherché dans l'art de séduire.*

CE *langage étoit nouveau pour la Demoiselle Lajon, sa modestie en fut allarmée ; mais peu à peu le Sieur Berlhe la mena au point de ne pas se défier d'un homme qui, en apparence, ne donnoit à ses récherches qu'un objet légitime. Fatale crédulité ! Appas funeste où les jeunes filles se laissent presque toujours prendre ! C'étoit là précisément le piége tendu par le Sieur Berlhe, & par l'amour.*

CEPENDANT *la Demoiselle Lajon écoutoit ces sollicitations avec une espèce de sécurité, & ne leur donnoit qu'un motif purement honéte,*

nête, parce que ſa première innocence la ſoutenoit encore; mais la facilité que le Sieur Berlhe avoit de la voir, preſque tous les momens du jour, lui applaniſſoit, pour ainſi dire, toutes les voyes de la ſéduction; il feignoit tant d'ingénuité & de candeur, que cette jeune fille n'en eut aucune défiance.

LES *Filles ſont foibles, & ne connoiſſant point le péril, elles expoſent inſenſiblement leur vertu: les Amans ſont ruſés & il eſt des momens critiques où, avec la hardieſſe de tout entreprendre, ils n'ont que trop l'aſſurance de tout obtenir.*

LE *Sieur Berlhe attentif à réitérer ſes ſermens, fit valoir la force de ſes promeſſes à la Demoiſelle Lajon, un jour ſur tout, fatale époque qui fut la ſource de toutes les infortunes de cette jeune fille; elle ne peut ſe la rappeller ſans verſer un torrent de larmes. Un jour le Sieur Berlhe lui dit qu'*elle ne devoit pas douter qu'il ne l'aimât juſqu'à l'adoration, il lui jura que ſa bouche étoit le fidel interpréte de ſes ſentimens, il l'aſſura qu'il n'auroit jamais d'autre Epouſe qu'elle, ſi elle vouloit le payer de retour, qu'elle ſeule étoit l'unique objet de ſes déſirs, & qu'il ſeroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit enfin poſſéder ſon cœur.

A-T-ON *jamais marqué ſa paſſion par des phraſes plus animées, plus vives & plus expreſſives? tant d'aſſurances ébranlerent enfin la vertu de la Demoiſelle Lajon; tant de proteſtations réunies, ſans art en apparence, mais réellement fauſſes & artificieuſes, firent enfin*

l'effet

l'effet que le Sieur Berlhe en attendoit : il reconnut dans les yeux de la Demoiſelle Lajon la fatale impreſſion ; que les ſiens y avoient faite ; elle ſentit à ſon tour divers mouvemens qui lui avoient été juſqu'alors inconnus : un mariage mille fois promis & mille fois juré, acheva de la perſuader ; cruel moment ! un certain tremblement la ſaiſit, dans le trouble elle entrevit ſa défaite, elle ſe défendit encore, ou du moins elle entreprit de ſe défendre, mais ſa fermeté l'abandonna, & elle fut vaincue.

C'EST *ainſi, que le Sieur Berlhe profita de la foibleſſe & triompha de la vertu de la Demoiſelle* Lajon, *& qu'après avoir paré ſa victime, il la ſacrifia enfin à ſes déſirs enflammés ; mais, tandis qu'elle étoit dans un état à mériter quelque indulgence, les ſermens les plus forts de la part du ſéducteur, devinrent de nouveaux garans de ſa tendreſſe & de ſa fidélité.*

LA *Demoiſelle Lajon revenue à elle même, annonça ſa douleur par ſes larmes, elle gémit, mais ſa bleſſure étoit trop profonde pour être ſoulagée ; elle eſt ſurpriſe que ſa fermeté l'ait abandonnée ; elle cherche ſon cœur & ne le trouve plus. Inutiles regrets ! C'eſt tout riſquer que d'écouter un Amant ; en l'écoutant une fille tombe inſenſiblement dans le précipice qu'il a creuſé ſous ſes pas ; les fleurs artiſtement placées par le ſéducteur, couvrent l'entrée de l'abîme, elle ne connoit les dangers que lorſqu'elle à oublié ſa ſageſſe & perdu ſa virginité.*

C'EST *ainſi, que dans un inſtant l'amour*

détruit

détruit une vertu qui eſt l'ouvrage de pluſieurs années, il enleve un tréſor gardé juſqu'à ce moment avec tout le ſoin poſſible, & dont la perte eſt irréparable.

UN *ſi noir attentat une fois exécuté par le Sieur Berlhe, rien ne fut capable d'arrêter ſon audace; il vit fréquemment la Demoiſelle Lajon, & prit effrontement avec elle toutes les libertés d'un Epoux; combien de fois n'a-t-il pas uſé des droits de ſa première victoire!*

MAIS, *comme il n'avoit pas à Avignon toute la liberté qu'il déſiroit, parce que le Sieur Lajon pouvoit à la fin pénétrer ſes deſſeins & éclairer ſes démarches, il ſeduiſit cette jeune fille juſqu'au point de lui perſuader de quitter la maiſon de ſon frere, & de le ſuivre à Beaucaire & dans pluſieurs autres Villes de la Province.*

DÈS QU'UNE *fille eſt une fois ſéduite, elle eſt entierement livrée au pouvoir du ſéducteur, lui ſeul diſpoſe de ſon ſort, elle n'eſt plus maîtreſſe, ni de ſes ſentimens, ni de ſes actions; car, comme dans ſon idée, elle ne peut plus rien attendre que de la fidélité de ſon Raviſſeur, la volonté de celui-ci eſt ſa loi ſouveraine, de ſorte qu'on doit le conſidérer comme l'Auteur de toutes les foibleſſes de la fille ravie.*

LE *Sieur Berlhe déguiſa d'abord en jeune homme la Demoiſelle Lajon, & ne lui fit enſuite quitter cette métamorphoſe, que pour l'enfermer pendant l'eſpace de deux mois & demi dans une chambre à Beaucaire; là, plongé dans cette eſpèce d'ivreſſe où le poiſon du plaiſir a coutume de jetter les eſprits, il jouiſſoit tranquillement de ſes crimes & de ſon Amante.*

EN-

ENSUITE *il la conduiſit, ſous le même déguiſement, à Montpellier, à Saint-Gilles, dans pluſieurs autres Villes, & enfin à Niſmes.*

CE *fut là que la Demoiſelle Lajon ſe reconnut enceinte: elle en inſtruiſit ſon Amant, elle le preſſa de ne pas éloigner plus long-tems leur établiſſement; mais celui-ci chercha différents prétextes pour éluder l'accompliſſement de ſes promeſſes; tantôt ſes affaires l'obligeoient de différer, tantôt c'étoit un voyage; il en fit effectivement un, & la veille de ſon départ il obligéa ſa Maîtreſſe à ſe laiſſer mettre une* Ceinture *avec un* Cadenat, *dont on fera ci-après la deſcription.*

QU'OPPOSOIT *la Demoiſelle Lajon à tous ces délais? le Sieur Berlhe le ſait bien; ce n'étoit que des larmes & le régret de s'être livrée à un homme cruel & parjure.*

IL *vient quelque tems après la chercher, & la reconduiſit à Beaucaire, où il la renferma encore dans la même chambre qui avoit déjà ſervi à ſes plaiſirs, enfin il la ramena à Niſmes où elle accoucha d'une fille, & auſſi-tôt le Sieur Berlhe lui remit de nouveau la même* Ceinture *qu'elle porte encore.*

LE *Sieur Berlhe fut préſent aux couches de ſon Amante, les témoins dépoſent* l'avoir trouvé pour lors à côté de ſon lit; *mais peu à peu il ſe dégoûta de ſon inclination, & ne vit plus les charmes de ſa Maîtreſſe que d'un œil indifférent. Effet funeſte d'une paſſion ſatisfaite!*

PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant.

EN effet, si les fictions dramatiques nous affectent d'autant plus vivement qu'elles approchent de la réalité, celles du nouveau genre nous doivent causer des impressions d'autant plus foibles qu'elles sont plus opposées à la vraisemblance. Il a fallu un miracle de l'art pour nous intéresser aux avantures d'une femme, qui, après dix sept ans d'un mariage clandestin & d'une prison imaginaire, sort tout-à-coup du fond de sa Province, prend le parti de venir jusqu'à Paris poursuivre un mari infidéle, & qui à portée de le voir tous les jours, ne le rencontre néanmoins qu'au dénouement. Tel est le fond romanesque sur lequel la machine du Comique-Larmoyant est communement, ou plûtôt nécessairement établie, & auquel il

faut que le Spectateur se prête pour avoir du plaisir. L'Opera fait jouër moins de ressorts pour nous éblouïr par le brillant de ses décorations, que le Comique-plaintif n'employe d'illusions pour nous tirer un sentiment douloureusement agréable.

LES impressions de plaisir que produit le vrai comique, ont un caractere bien différent: c'est avec un agrément toujours nouveau que nous voyons représenter & que nous relisons sans cesse ces portraits avoués de la nature, tel que le Misantrope, l'Avare, le Muet, le Joueur, le Grondeur, le Glorieux, &c. & pour entrer en quelque détail, nous ne nous lassons jamais de voir les Scenes vraiement comiques d'Harpagon avec Frosine, Valere & Maître Jacques, du Bourgeois-Gentilhomme avec sa servante & ses différens maîtres, la querelle pedantesque de Trissotin & de Vadius; & dans un genre plus élevé, le dialogue fin & délicat de Mercure avec la Nuit, la conversation médisante de Célimene avec le Marquis, & sa manière ingénieuse de rendre à la prude Arsinoé ses traits satyriques, &c. Les plus brillantes moralités poussées jusqu'aux larmes, les reconnoissances même multipliées, nous apporteront-elles jamais des plaisirs, aussi vifs, aussi vrais, aussi durables?

MAIS ce n'est pas, si je l'ose dire, la diminution & l'affoiblissement de nos plaisirs ou l'inutilité d'une Morale grave & tristement sententieuse, qu'on peut le plus légitimement reprocher au nouveau comique; son

ſon défaut principal eſt d'ôter les bornes qui ont toujours ſéparé le Cothurne du Brodequin (*), & de nous rappeller ainſi à l'eſpèce monſtrueuſe du Tragi-Comique, ſi juſtement proſcrite après pluſieurs années d'un triomphe impoſteur. Je ſai bien que le nouveau genre n'a point de traits auſſi bizarres; que la diſproportion des perſonnages n'eſt point auſſi revoltante, & que les Valets n'y jouent point avec les Princes : mais le fond en eſt également défectueux, quoique ce ſoit par des vices différens. En effet, ſi le premier dégradoit des perſonnages heroïques, en ne leur donnant que des paſſions ſubalternes, & s'il ne nous préſentoit que des tableaux de ces vertus communes, qui ne ſont point aſſez élevées pour l'Héroïſme de la Tragédie; le ſecond éleve des perſonnages communs à ce genre de ſentimens qui produit l'admiration, & les peint ſous les traits de cette pitié charmante qui fait l'appa-

(*) Il ſemble qu'en France, depuis 60. ans, on ait oublié le ſecret de la bonne Comédie. On a perdu juſqu'à la trace de Moliere. On ne ſait plus établir & garder les différences qui ſéparent la Comédie du genre tragique. Les deux ſtiles ſont maintenant confondus ſur notre Théatre. Melpomene abandonne à Thalie ſa nobleſſe & ſa dignité. Donnez aux Acteurs des noms plus relevés, & de la plûpart de nos Comédies vous ferez de vraies Tragédies, ou ce ſeront, ſi l'on veut, des Tragédies Bourgeoiſes, &c. *Mémoires de Trevoux, Juillet* 1748.

l'appanage distinctif du Tragique. Ainsi le génie de l'une & de l'autre Scene paroissant également opposé à l'essence convenue du Poëme comique, elles meritent une égale censure, & peut-être une égale proscription.

ON crut sans doute, à la naissance du Tragi-Comique, avoir étendu les limites de l'Empire de Thalie; & on applaudit d'abord à cette téméraire invention. Flatés de la même idée, les partisans du nouveau genre triomphent à leur tour: ils veulent se persuader que la voye du sentiment est aussi une de ces découvertes heureuses, qui a donné à la Scene Françoise le dernier degré d'embellissement: ils ne veulent pas voir que le sentiment si essenciel à certains Poëmes, comme à l'Elegie, à la Bergerie, ne peut jamais s'allier avec ce fond comique dont le Théatre a necessairement besoin pour donner à ses originaux le ton qui corrige en divertissant. Qu'on ne s'y trompe point: nous avions deux genres bien distincts, utiles & agréables: loin que le Comique-Larmoyant en forme un troisième, il réduit, au contraire, nos deux genres à un seul, & nous apauvrit, en paroissant nous enrichir.

SI les fables propres au Brodequin étoient entierement épuisées, on pourroit pardonner plus volontiers à l'invention des caractères larmoyans, qui mêlés de vrai & de faux, ont au moins le merite de nous toucher dans le moment, s'ils nous revoltent à la réflexion: mais il en est une foule

le (*) qui ſont encore tout neufs, & dont on ſouhaite en vain depuis long-tems d'avoir la peinture ſur la Scene. Nous n'avons peut-être pas un ſeul portrait fidèle de certaines mœurs, de certains ridicules de notre tems, de l'affabilité imperieuſe de nos Courtiſans, & de leur ſoif inſatiable des plaiſirs & de la faveur; de la vanité étourdie & de l'enflure importante de nos jeunes Magiſtrats; de l'avarice réelle & de la prodigalité orgueilleuſe de nos Financiers; de cette jalouſie délicate & quelque fois emportée qui regne parmi les femmes de la Cour, ſur les avantages du rang, & plus encore ſur ceux de la beauté; de ces Bourgeoiſes opulentes que la fortune enivre, & qui inſultent, par leur éclat impudent, aux loix, aux bienſéances, & à la raiſon, &c.

C'EST ainſi que mille nouveautés utiles & brillantes s'offriroient au pinceau de nos Poëtes, s'ils n'étoient ſéduits par l'amour des ſingularités. Pourroient-ils être rétenus par la difficulté de nuancer des caractères auſſi délicats, & qui n'admettroient que les touches les plus légeres? Mais ne pourroient-ils pas, à l'exemple de Moliere, prendre ſur les perſonnages acceſſoires ce qui leur manqueroit

(*) Je réponds, dit M. Dubos, que Moliere & ſes imitateurs n'ont pas mis ſur la Scene la quatrième partie des caractères propres à faire le ſujet d'une Comédie. Il en eſt du caractère & de l'eſprit des Hommes à peu près comme de leurs viſages, quoique toujours compoſés des mêmes parties, cependant ils ne ſe reſſemblent point, &c.

queroit pour ſoutenir le caractère principal? & leur faut-il moins d'art pour nous faire admirer des Romans habillés en Comédie, ou de génie pour ſe ſoutenir dans le cercle étroit où ils ſe ſont renfermés? Bornés à ne rendre qu'un ſeul ſentiment, la pitié, craignons plûtôt qu'ils ne nous ennuïent par l'uniformité de leur ton, & de leurs originaux. En effet, comme les reconnoiſſances ſont toujours préparées, amenées & fondues avec les mêmes couleurs; auſſi rien ne reſſemble davantage au tableau d'une mere qui pleure ſes malheurs & ceux de ſa fille, que le portrait d'une femme qui verſe des larmes ſur le ſort de ſon fils & le ſien: de-là le dégoût inſéparable des répetitions.

QUELLE ſuperiorité n'a pas le vrai Comique ſur un genre auſſi ſterile! Non ſeulement tous les caractères & toutes les conditions, les vices & les ridicules ſont expoſés à ſes traits; il a encore la liberté de varier les couleurs dont les mêmes originaux, les mêmes travers peuvent être peints; & cette carriere-là n'a point de bornes: car quoique les hommes ſoient ſujets aux mêmes défauts dans tous les tems, il les montrent néanmoins différemment dans les différens ſiécles. Les Anciens à cet égard ne reſſemblent point aux Modernes. Nous ne reſſemblons pas mêmes aujourd'hui à nos Peres.

DU tems de Moliere & des Corneilles, & ſur tout au commencement de leur ſiécle, on pouvoit repréſenter les Savans & les Beaux-Eſprits de profeſſion, hériſſés de citations

Grecques & Latines; appesantis sur les Auteurs les plus barbares; durs & grossiers dans leurs façons; sales & négligés dans leur extérieur. Les mêmes traits ne conviennent plus depuis long-tems. L'air pédant a disparu avec cette érudition profonde, puisée dans la lecture des Originaux. Satisfaits, si je l'ose dire, du simple vernis de litterature, un débit aisé & brillant tient lieu à la plûpart de nos Modernes de ce fond réel d'érudition qu'avoient leurs dévanciers. Leurs connoissances sont, dit-on, plus variées, mais par-là mêmes plus superficielles. Ils ont, si l'on veut, plus d'esprit; mais peut-être moins de veritable génie. Enfin, plusieurs d'entre eux semblent n'avoir retenu de leurs prédécesseurs que l'acharnement déplorable de décrier mutuellement leurs personnes & leurs ouvrages, & le talent funeste de s'avilir ainsi eux-mêmes aux yeux de leurs contemporains & de la posterité.

C'EST donc moins l'épuisement des caractères & des ridicules, le désir d'être plus utile, ou l'idée d'un plaisir plus parfait, qui ont produit le genre du Comique-Larmoyant, que la difficulté de se monter sur le ton de Moliere (*), ou plûtôt l'envie de surprendre

(*) Le P. Brumoi, comparant le Tragique avec le Comique, s'exprime ainsi:

L'un veut toucher, l'autre réjouïr, & lequel des deux est le plus aisé? A bien pénétrer ces deux fins; toucher, c'est frapper les ressorts du cœur qui sont les plus naturels, la crainte & la

dre notre admiration par les charmes brillans de la nouveauté: cette maladie, ſi perſonnelle au génie François, enfante les modes littéraires, & porte ſans ceſſe ſes bizarreries dans tous les genres d'écrire, comme dans toutes les conditions. Notre curioſité veut tout parcourir: notre vanité veut tout tenter; & lors même que nous cedons à la raiſon, nous paroiſſons moins en ſuivre l'attrait, que notre humeur & notre caprice.

SI ces réflexions ſont vraies, il eſt aiſé de préſager les deſtinées du Comique-plaintif. Légitimé par la mode, il paſſera avec elle, & ſera relegué au Pays du Tragi-Comique d'où il eſt ſorti. Il brille à la lueur des éclairs de la nouveauté, il s'éteindra rapidement comme eux. Le Beau-Sexe, protecteur né de toutes les tendres nouveautés, ne peut pas vouloir toujours ſentir, ſions-nous en à ſon inconſtance.

L'ON peut mettre encore au nombre des raiſons qui feront déprendre du goût larmoyant, la difficulté extrême de réuſſir dans ce genre: la carriere n'eſt pas vaſte, & il faut, pour la remplir avec ſuccès, un génie auſſi brillant que celui de l'Auteur de Mélanide. M. de Fontenelle a un ton qui lui eſt propre, & qui lui ſied admirablement bien, mais qu'il eſt impoſſible ou dangereux d'imiter. M. de la Chauſſée a le ſien qu'il a créé, & qui trouvera encore moins d'imitateurs par

pitié; réjouïr, c'eſt porter à rire, choſe très-naturelle, à la verité, mais plus délicate. . . . . On admire plus volontiers que l'on ne rit, &c.

par l'espèce d'impossibilité qu'il y a de ne pas copier ses fables, que par la difficulté de les rendre avec autant d'art, & avec des couleurs aussi brillantes que celles qu'il a employées.

MAIS tout l'art est inutile quand le genre est vicieux par lui même, c'est-à-dire, lorsqu'il n'est pas fondé sur ce vraisensible & universel qui parle en tous les tems comme à tous les esprits. C'est par-là principalement que s'évanouïra le prestige du nouveau Comique: on sera bientôt généralement choqué de voir l'étalage de la vertu faufilé à des avantures bourgeoises; des originaux Romanesques prêcher l'austere sagesse sur le ton apprêté de Séneque; ou quereller ingénieusement les vertus humaines à l'imitation du célebre Auteur des Maximes.

CONCLUONS donc qu'il ne doit jamais être permis d'inventer que pour embellir; que le genre du Comique-Larmoyant est une découverte dangereuse, & capable de porter le coup mortel au vrai Comique. Lorsqu'un art est arrivé à sa perfection, vouloir en changer l'essence, est moins une liberté permise à l'Empire des Lettres, qu'une licence intolerable (*). Les Grecs & les Romains

(*) Comme les Arts se touchent, écoutons les plaintes de M. Blondel, dans son Discours sur l'Architecture imprimé en 1747. Il est à craindre, dit il, que les nouveautés ingénieuses, qu'on introduit de nos jours, même avec succès, ne soient imitées par des Artisans, qui n'ayant ni le merite ni la capacité des Inventeurs, imagineroient

mains, nos Maitres & nos modèles dans toutes les productions de goût, ont principalement deſtiné la Comédie à nous amuſer & à nous inſtruire par la voye de la Critique & de l'enjouément. Toutes les Nations de l'Europe ont depuis ſuivi cette manière plus ou moins exactement, ſuivant qu'elle s'accordoit avec leur génie particulier: nous l'avons nous mêmes adoptée dans les jours de notre gloire dans ce ſiécle ſi ſouvent mis en parallele avec celui d'Auguſte ; pourquoi forcer Thalie d'emprunter aujourd'hui la ſombre attitude de Melpomene, & de répandre un air ſérieux ſur un Théatre dont les jeux & les ris ont toujours fait le principal ornement, & feront toujours le caractère diſtinctif?

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.
Hor. Ars Poët.

dans la ſuite une infinité de formes bizarres, qui corromproient inſenſiblement le goût, & feroient décorer du beau nom d'invention, des ſingularités extravagantes. Quand une fois ce poiſon des Arts a ſéduit, les Anciens paroiſſent ſteriles, les Grands Hommes froids & les préceptes trop reſſerrés, &c.

FIN.

La Soumission aux Decrets de l'Être Supreme.

O D E.

D'une folle ſageſſe adoptant le ſyſtême,
Rarement des reſpects dûs à l'Etre Suprême
Jadis je me ſuis acquité;
Mais je ſens aujourd'hui qu'il eſt temps de me rendre:
Un mouvement ſecret me force de reprendre
Le chemin que j'avois quitté.

J'ai vû, pour reprimer les crimes de nôtre âge,
Jupiter en courroux fendre un ſombre nuage
Par mille étincelans éclairs:
Dans un Ciel ſerein même, armé de ſon Tonnerre,
Il en a fait trembler le globe de la Terre,
Les Fleuves, les Monts, les Enfers.

Tout à ſa volonté change ici bas de face;
Il abaiſſe les Grands, il éleve à leur place
L'objet du mépris des Humains.
Le ſort avec éclat confondant l'arrogance,
Sçait des mains du ſuperbe arracher l'opulence,
Pour la tranſmettre en d'autres mains.

EPITRE

De Mr. FRERON, *à Mr.* MORAND *celèbre Chirurgien de Paris.*

FAVORI du Dieu d'Epidaure,
Morand, par vos doctes travaux
Vous faites rentrer tous les maux
Dans la Boëtte de Pandore;
Mais ce qu'en vous mon cœur adore,
C'eſt l'Eſprit de Société.
Du riche heureux que la Santé
De ſes rayons brillans colore,
Je vous vois auſſi ſouhaité,
Que du malade qui déplore
Les ſuites de la volupté:
Et tous les mains conſulté
Comme un Docteur grave & capable;
Le ſoir vous êtes invité
A ſouper, comme un homme aimable.
Alors, après avoir dicté
Un arrêt cruel qui condamne
Cent malheureux à la tiſanne,
Votre gozier eſt humecté
D'un vin frais qui dans la fougére
Sourit avec malignité,
Comme s'il avoit medité
Par ſa mouſſe vive & légére
D'étourdir votre gravité.

Le

Le grand St. Coſme & le beau monde
N'emportent pas tous vos momens,
Et votre courſe vagabonde
Se termine de temps en temps
A cet agréable hermitage,
Ce petit jardin, votre ouvrage,
Lieu charmant, réduit mitoyen:
Ni campagnard, ni citoyen,
Vous fuyés dans ce domicile
Et le tumulte de la Ville,
Et la ſolitude des champs.
C'eſt-là, c'eſt dans ce doux azile
Qu'environné d'amuſemens,
Vous goutez le bonheur ſuprême
De vous être créé vous même,
De devoir tout à vos talens.
Pour ce modéle des vrais Sages,
Soleil, ne lui point à demi;
Sur la tête de mon ami
Leve-toi toujours ſans nuages.
Puiſſai-je, au gré de mes déſirs,
Charmer quelquefois ſes loiſirs
Dans cette retraite fleurie,
Où loin des bruyans diſcoureurs,
Nous épanchons en paix nos cœurs
Au ſein de l'amitié chérie.
Eſt-il des entretiens plus doux,
Des plaiſirs plus vrais que les nôtres?
Morand, je parle avec les autres:
Je ne puis cauſer qu'avec vous.

A Paris le 16. *Aouſt* 1750.

VERS

VERS

A Madame du BOCCAGE, *par M. de la* MOTHE, *Doyen de la Cour des Aides de Montauban, & Académicien de l'Academie de la même Ville, âgé de quatre-vingt-ſix ans.*

A Votre Sexe, illuſtre du Boccage,
A ſes appas trop raviſſans,
Mes chanſons, mes tendres accens
Ont rendu mille fois un éclatant hommage.
Je deplairois à la raiſon,
Si je les chantois d'avantage.
De notre derniere ſaiſon
L'indifférence, hélas! doit être le partage.
Mais en voyant votre portrait,
En entendant votre langage,
Je crois qu'Amour me garde un trait
Qui reſpectera peu mon âge.
Quand je vous lis, quand je vous vois,
Certain trouble agite mon ame,
Et je me ſouviens qu'autrefois
Ce trouble m'annonçoit une naiſſante flamme.
Des rivages du Tarn, loin de votre ſéjour,
Et mes ans entre nous mettant trop de diſtance,
Sans que la vertu s'en offenſe,
Ne puis-je vous parler d'un innocent amour?
Mais de cet aveu ſans myſtére
Les malins enfans de Cythére

Riront,

Riront, comme vous, à leur tour.
Dans mon hyver tout me rappelle
Nuit & jour, à tous les inſtans,
Que l'amoureuſe Philoméle
Jamais ne chante qu'au printems;
Et dans mes vieux jours je ſoupire,
Charmé de mille traits brillans
D'un génie, inſpiré par le plus beau délire.
Comme de vos appas, épris de vos talens,
En dépit de mes ans, je vis ſous votre empire,
Et ſurpris j'adore & j'admire
Vos chants divins, vos ſons harmonieux,
Quand vous nous faites la peinture
De ce jardin délicieux,
Où pour Adam, l'Auteur de la nature
Répandit ſes bienfaits ſans nombre & ſans meſure.
. . . . . .
Vous vantez le bonheur, vous pleurez la foibleſſe
Du coupable chef des humains,
Avec la ſublime nobleſſe
Et la tendre délicateſſe,
Non de nos fameux Ecrivains,
Mais d'un Sexe, qui ne nous laiſſe
Que le ſoin heureux & l'adreſſe
De récueillir les fleurs qui tombent de ſes mains:
Et vous réuniſſez, mais avec quelle gloire!
Et les talens & la beauté.
Joüiſſez à jamais au Temple de Mémoire
D'une double immortalité,
Et d'un admirateur ſincére,

Qui

Qui vous place au milieu de Virgile & d'Homére,
Recevez un hommage en tout lieu reſpecté.
Quand l'Amour m'a perſécuté,
L'eſprit ſans les attraits n'étoit point mon affaire,
Les attraits ſans l'eſprit n'auroient pas ſçu me plaire,
Mais ſi de voir le jour je m'étois moins hâté,
Jugez ce que j'aurois pû faire
Et de mon cœur, & de ma liberté.

EPITAPHE *du feu Abbé* DES FONTAINES *qui eſt très-peu connu.*

Sous ce tombeau git un Autheur
Dont en deux mots voici l'hiſtoire:
Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un Auditoire.

EPIGRAMME.

Milord Craff l'autre jour chez un Marquis François
Diſputoit, avec vehemence,
Sur la grandeur & la puiſſance
Qui caracteriſent les Rois.
Brunsvick doit ſur le vôtre avoir la préférence,
Dit l'Anglois au François, car il tient la Balance:
J'y conſens, repond le François;
Mais convenez auſſi que Louïs met le poids.

PETIT RESERVOIR.

REFLEXIONS SUR L'EDUCATION DES FILLES.

IL n'eſt point de ſociété qui n'ait ſes tirans: c'eſt-à-dire, quelques unes de ces perſonnes qui ſemblent nées pour le tourment des autres; accoutumées à juger en dernier reſſort & de ce qu'elles comprennent & de ce qu'elles ne comprennent pas, la moindre contradiction les ſuffoque; & quand elles n'ont rien de bon à alleguer à ceux qui prennent la liberté d'ap-

peller de leurs arrêts, elles ſubſtituent les groſſieretés aux raiſons; elles n'apprécient le mérite des autres, qu'à proportion du reſpect, & de la déference qu'on a pour le leur, & leur plus grande attention eſt de s'attacher à rélever les bévuës de ceux qu'elles regardent comme leurs ennemis, parce qu'ils ne ſont pas leurs eſclaves. Les demi-Sçavants, les Vieillards ſont ſur tout propres à jouer cet odieux perſonnage: mais quand une étude médiocre ſe trouve joint à l'expérience d'un Vieillard dont l'eſprit a toujours été borné, malheur à la ſociété à laquelle il entreprend de prouver ſa ſupériorité & ſon excellence; à moins qu'il ne s'y trouve quelque perſonne aſſez courageuſe pour rompre en viſiere au demi-Sçavant, toutes les fois qu'il veut prendre le ton déciſif, & lui prouver par ſes contradictions reïtérées, qu'il s'en faut de beaucoup qu'on ne le regarde comme infaillible. Une jeune Dame vint à bout, il y a quelques jours, de mettre hors de meſure un Original de cette eſpèce. Cet homme qu'on appelle Montalban, eſt un Officier âgé de cinquante ans, & qui a paſſé ſes premières années à étudier pour ſe mettre en état de poſſeder un Bénéfice qui lui a manqué. Cet homme réunit dans ſon caractère, les qualités les plus eſtimables & les plus odieuſes; il joint à la probité la plus ſévere, au cœur le plus compatiſſant, à l'attachement le plus ſincere pour ſes amis, l'entêtement d'un Pédant, la fatuité d'un petit maitre d'Egliſe, & l'humeur altiere d'un E-

leve

leve de Mars. Déteſté de tous ceux qui ne le connoiſſent que ſuperficiellement, il arrache l'eſtime de ceux même qu'il excede, & l'on fait grace à ſon impertinence, en faveur de ſa droiture. Ses amis n'ont rien épargné pour le corriger de ſes entêtemens ou du moins le forcer à garder le ſilence, mais ils y ont échoué, & la ſeule Dame en queſtion a tenté cette Cure avec aſſez de ſuccès; comme elle ne pourroit ſe multiplier aſſez, pour ſe trouver dans tous les lieux où l'on auroit beſoin de ſa récepte, je l'expoſerai ici d'autant plus volontiers, qu'elle eſt fort ſimple. Elle a pris à tâche de contredire l'honnête homme dont j'ai parlé, toutes les fois qu'il ouvre la bouche. D'abord il s'eſt défendu avec ce courage qu'inſpire toujours la perſuaſion de ſa ſupériorité ſur ſon adverſaire, mais comme il s'apperçoit que les rieurs ne ſont pas de ſon côté, il commence à prendre le parti du ſilence, & c'eſt tout ce que l'on demande. Comme ſes petites diſputes d'ailleurs, ont donné lieu à des converſations fort amuſantes, j'en rapporterai quelques unes.

Mr. Montalban a deux filles qui doivent un jour avoir beaucoup de bien, & tenir par conſéquent leur place dans le monde. Elles ſont jolies, & ne manquent pas d'eſprit; mais le Père n'épargne rien de ce qu'il croit propre à le rétrécir. Depuis la mort de ſon Epouſe, ces pauvres enfans n'ont bougé de la campagne, où ſous les yeux d'une gouvernante, dont on auroit

peine à trouver la pareille entre mille, elles apprennent à coudre, à filer, à cuire le pain, à veiller sur un blanchissage, & à bien élever des poulets. Leur Père craint tant pour elles le désir de devenir sçavantes, qu'il ne souffriroit pas chez lui un domestique qui sçut épeller. A quoi sert la lecture & l'écriture, s'écrie-t-il quelquefois, & pourquoi l'enseigner aux personnes du Sexe? pour leur donner le moyen de recevoir & d'écrire des billets doux? Vive la méthode dont se servoient nos ayeux: leurs enfans, excepté ceux qu'on destinoit à être Docteurs, ne sçavoient que signer leur nom, & n'auroient pas sçu le lire. L'occasion étoit trop belle, pour que la Dame antagoniste de Mr. Montalban la laissât passer sans en profiter, elle essaya de lui prouver combien la thése qu'il soutenoit étoit absurde, & le reste de la compagnie encouragé par son exemple, s'étant joint à elle pour contredire notre Officier, il entra dans une espèce de fureur, & après avoir épuisé sa poitrine, pour l'emporter du moins en criant le plus haut, sans pouvoir se faire entendre au milieu d'un cercle où chacun s'efforçoit de crier plus haut que lui, il sortit brusquement, & laissa à la compagnie la liberté de rire tout à son aise de la Comédie qu'il venoit de leur donner. Lorsque les éclats furent un peu appaisés, un jeune Avocat demanda, si l'opinion de Montalban étoit aussi ridicule que l'on se le persuadoit, & pria la compagnie de décider, à laquelle de ces deux éducations elle donneroit la préference

ference s'il falloit néceſſairement choiſir : ou de celle qui bornant les perſonnes du Sexe aux occupations du ménage, leur interdiroit abſolument toutes ſortes d'études : ou de celle qui les appliquant abſolument à l'étude, leur interdiroit toutes les occupations du ménage. Eh! Monſieur, dit un jeune homme qui vouloit égayer la converſation, peut-on mettre une pareille matière en délibération? La nature en formant le corps de la femme, ne lui a-t-elle pas déſigné ſes occupations d'une maniere ſi claire, qu'elle ne peut s'y tromper? L'expérience nous montre que les perſonnes du Sexe, manquent de capacité pour l'étude, il eſt donc clair qu'elles doivent s'appliquer à bien conduire leur ménage; & s'il faut parler franchement, je ne ſerois pas faché que ma femme fût hors d'état d'apprendre en recevant un Billet doux les ſentimens qu'il inſpire. Filés Meſdames, c'eſt l'occupation de la femme forte, comme nous l'apprend l'Ecriture; filés, puiſque auſſi bien cette occupation & celles qui lui ſont équivalentes, ſont les ſeules qui vous conviennent. Les Dames ſe récrierent toutes enſemble, qu'il ne falloit faire aucune grace à l'Auteur de ce beau raiſonnement, & qu'il devoit ſubir le ſort d'Orphée. Arrêtés, dit la bonne amie de Mr. Montalban, il faut faire expliquer Monſieur, & eſſayer de le réfuter, de le faire dédire. Un arrêt donné avec tant de précipitation, pourroit donner lieu de ſoupçonner la bonté de notre cauſe: je me charge de la défendre, Meſ-

dames, c'eſt annoncer que je la crois ſi juſte, que je n'eſtime pas qu'il ſoit néceſſaire de recourir au charme de l'éloquence, pour remporter une victoire uniquement duë à notre bon droit. On applaudit au deſſein de cette Dame : les (*) déſeſpoirs furent déplacés, & ſervirent à lier le criminel, qu'on plaça ſur un petit eſcabeau au milieu de la chambre; les Dames s'attendoient à une retractation, mais il ne parut pas diſpoſé à faire amende honorable; au contraire, il annonça que puiſque ſes Juges étoient ſes parties, il s'attendoit à périr; mais qu'au moins, il ne tiendroit point la vérité captive dans ſes derniers momens. Alors on lui demanda ce qu'il avoit prétendu prouver en diſant méchamment & ſcandaleuſement, *Que la nature en bornant les talents des Dames à la faculté d'élever leurs enfans, & de veiller ſur leur domeſtique, ſembloit les avertir qu'elles ne pouvoient prétendre à des occupations plus relevées ſans s'expoſer aux plus grands dangers.*

LE criminel, après s'être recueilli un moment, répondit:

QUI n'a plus qu'un moment à vivre.

N'A plus rien à diſſimuler.

JE m'en tiens donc, Meſdames, au ſens naturel de mes paroles. 1. *C'eſt avec ſageſſe qu'on interdit l'étude aux Dames, parce que la nature qui ne les y a pas deſtinées, leur a refuſé la force & la ſolidité de l'eſprit; leur imagi-*

(*) *Ruban qu'on met ſur la tête, & qui nouë par deſſous le menton.*

imagination vive conçoit aiſément, j'en conviens: mais c'eſt toujours d'une manière ſuperficielle; d'où il arrive de deux choſes l'une, ou qu'elles ſe contentent de ce qu'elles apperçoivent au premier coup d'œil, ou qu'elles veulent approfondir les vérités qu'elles ont entrevues; dans le premier cas elles ſe gâtent l'eſprit, dans le ſecond elles le perdent & deviennent folles. 2. La nature a refuſé avec ſageſſe aux Dames, des organes bien diſpoſez pour l'étude, parce que la ſcience eſt abſolument inutile aux fins auxquelles elle les deſtine. Voilà ma concluſion, Meſdames prononcés; mais ſans vous laiſſer prévenir par ce que mon diſcours paroît avoir de choquant pour vous, examinez bien ſérieuſement s'il ne prouve pas plus en votre faveur, qu'à votre déſavantage. Vous m'avez cru criminel, & comme tel je me vois chargé de chaines; que ces mains qui m'ont enchainé s'apprêtent à me couronner de fleurs; je ne demande qu'un quart d'heure, pour vous faire convenir de mon innocence.

Les Dames ſe firent beaucoup prier pour accorder le moment qu'on leur demandoit. On mit les montres ſur la table, & le jeune homme s'étant fait donner une plume & de l'encre, écrivit ce que vous lirez, ſi vous voulez vous en donner la peine.

La nature ſage & intelligente, a créé toutes les créatures pour une fin, & leur a donné préciſément ce qu'il faut pour parvenir à cette fin. Les habitans des airs ont des aîles; les poiſſons ſont fournis de nageoires, qu'elle n'a point accordé aux premiers, par-

ce qu'elles leur seroient inutiles, & que tout ce qui est inutile est incommode. Examinons maintenant pour quelle fin elle a créé les Dames, & voyons si elles ont sujet de se plaindre de leur destination, & des moyens qui leur ont été accordés pour y arriver.

Vous le sçavez, Mesdames, & peut-être quelques unes de vous ne le sçavent-elles que trop; vous êtes faites pour charmer & pour plaire. La nature, cette bonne mere, compatissant à cette foule de maux, qui assiégent l'homme de toutes parts, leur a présenté dans votre individu, un charme puissant, capable de les leur faire oublier. Nous nous consolons à vos pieds de nos pertes, de quelque nature qu'elles soient; vous effacez de notre esprit le souvenir de nos malheurs passés; vous suspendez le sentiment des présents; & vous ne nous laissez pas le moment de réflechir sur ceux qui sont inévitables pour l'avenir. Nous vous devons la vie & nous vous devons encore tout l'agrément de la vie que vous nous procurez. Sans vous l'homme grossier & stupide n'eut jamais cherché à gouter le charme de la société, & plus farouche que les habitans des forêts, avec lesquels il eut fait sa demeure, il eut ignoré les beaux arts, & les plaisirs; ce seroit peu de chose, si nous ne vous devions que cela, mais ce qui met le comble à votre gloire, nous vous devons nos vertus. La nature pouvoit-elle vous créer pour une fin plus noble, & pourriez-vous sans perdre infiniment changer de destination? non sans doute. Mais la nature en vous

vous faisant naître pour captiver le cœur des hommes, & pour leur faire trouver leur bonheur dans cette captivité, vous a-t-elle donné tout ce qui vous est nécessaire pour parvenir à cette fin? c'est ce qu'il faut considérer. Examinons la structure du corps de la femme, nous y découvrirons les fins que la nature a eu en la créant. L'homme se glorifie quelquefois d'avoir la force en partage, & voudroit se persuader que cet avantage prouve sa supériorité sur le Sexe. Insensé qui tire vanité de ce qui devroit l'humilier le plus; la nature, je l'ai déja dit, ne fait rien d'inutile; elle n'a procuré le triste avantage de se faire craindre, qu'à ceux qui ne peuvent se faire aimer; & si elle a négligé de donner au corps de la femme la force & la vigueur nécessaire pour attaquer & se défendre, elle leur a fourni de plus puissantes armes. Omphale fit trembler Hercule vainqueur de l'Hydre; que dis-je, trembler! elle fit d'avantage, elle fit filer ce héros; & toute la force de Samson ne put le défendre contre Dalila. Deux beaux yeux terrassent Poliphême, & la beauté d'Armide fait quitter les armes au fameux Renaud. On peut donc dire avec vérité, que votre foiblesse fait votre force. La délicatesse de votre tempérament vous empêche de vous livrer aux travaux pénibles, qui eussent bientôt effacé la vivacité de votre teint, & fait succéder à cet embonpoint proportionné une maigreur toujours dégoutante, quand elle est occasionnée par le travail. Si la proportion de vos traits enchante nos régards, la

douceur de votre voix charme nos oreilles; en un mot, ſous quelque point de vuë qu'on vous enviſage par rapport au corps, on ſent que vous êtes faites pour plaire. Mais l'intention de la nature ſe manifeſte d'une manière plus ſenſible, ſi l'on vous éxamine par rapport à l'eſprit & au cœur: La douceur ſemble être le caractère diſtinctif des perſonnes du Sexe, auſſi bien que la modeſtie & la pudeur; les organes de votre corps ſont tellement diſpoſés, que vous avez préciſément ce qu'il faut d'eſprit pour plaire; votre cerveau plus mol que celui des hommes, ne peut à la vérité retenir fortement les objets qui s'y impriment, mais c'eſt juſtement ce qui produit l'un des plus grands agrémens qu'on goûte dans votre ſociété; c'eſt à cet heureux défaut que nous devons la vivacité, l'agrément, la variété de vos converſations: & que deviendroient les hommes, ſi dans les momens où ils viennent chercher auprès d'une jolie femme le délaſſement de leurs travaux, ils la trouvoient enſevelie dans la méditation d'un problême géométrique? Repréſentez vous une jolie figure de vingt ans, aſſiſe ſans branler, ou ſe promenant avec une agitation étonnante, les yeux mornes, ou agars, ou fixés ſur un objet qu'elle ne voit pas, ſe mordant les ongles, frappant du pied, fronçant les ſourcils; le joli ſpectacle. Interrogez cette figure, parlez lui de la ſituation de votre cœur, elle vous répondra qu'il n'eſt pas poſſible qu'un corps ait neuf faces égales & ſemblables; en un mot, il faudra parta-

ger ſa manie, ou eſſuyer ſa mauvaiſe humeur. Les perſonnes du Sexe doivent donc regarder comme un avantage, l'heureuſe incapacité dans laquelle elles naiſſent à l'égard des ſciences, puiſqu'elles poſſédent naturellement celle de plaire, qu'elles ne peuvent conſerver qu'en ſacrifiant généreuſement le déſir de ſe diſtinguer par les autres; & loin de ſe plaindre des loix qui leur interdiſent l'étude, elles doivent les conſidérer comme ſages & fondées dans la nature, qui dans la diſtribution de ſes dons les a diſtinguées avantageuſement des hommes.

A peine le jeune homme eut il ceſſé de lire, que toutes les Dames frapperent des mains. On voulut le délier, mais il prétendit qu'on lui devoit quelque ſatisfaction; & s'en étant rapporté au jugement des autres Meſſieurs, il fut décidé à la pluralité des voix, que toutes celles qui avoient aidé à l'attacher, lui donneroient un baiſer en le détachant. J'y conſens de bon cœur, dit la Dame qui s'étoit chargée de défendre la cauſe du Sexe, & qui ſe nomme *de Beaulieu*, mais il faut après avoir badiné qu'il réponde ſérieuſement aux deux premières queſtions qui ont été faites ſur l'éducation. Le Cavalier le promit de fort bonne grace.

(*La Suite dans le Num. ſuivant.*)

page 95.

RE-

RETRAITE INVOLONTAIRE DU PARNASSE.

Par M. VERRIERES *de l'Académie des Belles Lettres de Caën.*

JE ne l'ai plus ce talent de rimer
Que j'eus jadis; le Dieu qui fait aimer
Me l'enſeigna; j'étois dans le bel âge
Lorſque ſous lui j'en fis l'apprentiſſage.
Les ris alors folâtres & legers
Pour moi du Pinde étoient les meſſagers;
Au moindre ſigne ils voloient ſur ſa cime,
Et revenoient les mains pleines de fleurs,
Dont avec art inſtruits par les neuf Sœurs,
D'un air galant ils parſémoient ma rime,
Ornoient mes vers & m'en dictoient le tour.
Ce tems fut beau, je m'en ſouviens encore:
Soit que ſorti de ſon affreux ſéjour,
Le triſte hyver dans nos champs de retour
Leur enlevât le verd qui les décore
Dans nos jardins, ſoit que l'aimable Flore
Vint des Zéphirs favoriſer l'Amour,
Tous les matins la renaiſſante Aurore,
En ſe levant m'annonçoit un beau jour.
Sur ſes Autels, plein de reconnoiſſance,
L'encens fumoit de ma main préſenté;
Je béniſſois l'inſtant que ſa préſence

Chaſ-

Chaſſant la nuit ramenoit la clarté,
Lorſqu'aux mortels elle rend la lumiere.
Je ſouhaitois qu'au bout de ſa carriere
Elle trouvât un Céphale nouveau,
Qui d'un air doux, empreſſé, vif & tendre,
Séchât les pleurs que ſon fils au tombeau
Tous les matins lui fait encor répandre.
Vain ſouvenir! Fidéle à ſon emploi,
L'Aurore ſort chaque matin de l'onde,
Pour annoncer l'aſtre du jour au monde.
Elle n'eſt plus ce qu'elle fut pour moi;
De mon encens le parfum l'importune;
Soumis au tems, j'en ai ſubi la loi,
A tout mortel également commune.
Ces jours ſi beaux, filés par les amours
Et par les ris, ont pris un autre cours:
Vers & chanſons n'ornent plus mon pupitre.
Laſſes de voir mon nom ſur leurs regiſtres,
Les doctes Sœurs l'ont d'un trait effacé,
Je me tais donc, & mon regne eſt paſſé.

VERS

A. M. RAMEAU, *ſur ſon Ballet de Pigmalion.*

UN connoiſſeur, amateur du vrai beau,
Enchanté des beautés de ton Ballet nouveau,
L'eſprit étonné, l'ame émue,
S'écrioit, en voyant s'animer la ſtatue,
„ Tu te trompes, Pigmalion;

„ Ce

„ Ce n'eſt point de Venus la puiſſance ſuprême,
„ Qui vient de donner l'ame à ce que ton cœur aime.
„ Rends graces aux accords d'un nouvel Amphion,
„ A ſon Art enchanteur tu dois tout ton hommage;
„ Lui ſeul anime ton ouvrage.
Sçavant Rameau, telle eſt l'illuſion
Que fait ſur nous ta divine harmonie;
Elle charme nos ſens, & ſéduit nos eſprits,
Au point de n'être pas ſurpris
Qu'au marbre elle ait donné la vie.

C. G. B.

VERS

De M. de VOLTAIRE, *à M. de* B. R.

VOS yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle,
Vous êtes ſimple & naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tout.
Si vous euſſiez vêcu du tems de Gabrielle,
Je ne ſçais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

VERS

VERS

Du même, à Madame la Comteſſe de la NEUVILLE, *en lui envoyant l'Epitre ſur la Calomnie.*

PARCOUREZ donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces Vers contre la calomnie.
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe, quand il peut médire;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

MR. DESMAHIS, *jeune homme, qui a un jargon qui paroit de l'eſprit, & qui fait des Vers aſſez harmonieux, mais ſecs & entortilles, a donné à la Comédie Françoiſe une piéce en un Acte intitulée* l'Impertinent. *C'eſt une Satire ſans pudeur, ſans rétenue, & ſans ſuite,*

suite, contre les femmes. On fait plus que soupçonner M. l'Abbé de Voiſenon, homme de beaucoup d'eſprit & d'un commerce délicieux, d'avoir mis la main à cet ouvrage, & d'en avoir fourni les traits les plus plaiſans & les plus agréables. Voici l'e droit de cette indecente Satire qui a été le plus applaudi.

DAMIS, le héros de la piéce, dit à la jeune ROSALIE:

Vous allez débuter ſur la Scene du monde,
Chaque role y demande une étude profonde,
Mais le votre ſur-tout un jeu particulier.
Apprenez vos devoirs: du froid jargon des mines,
De mots à double ſens, & d'alluſions fines
Se faire un ſtile ſingulier;
Avoir l'art de concilier
Une foule d'Amans, qui, trompez l'un par l'autre,
Vous engagent leur cœur, ſans engager le votre;
Ne ſoufrir qu'aucun d'eux vous quitte le premier;
D'un air libre & riant, tout dire & tout entendre;
Où l'on promet d'aller, toujours ſe faire attendre;
Arriver en peſtant contre quelqu'importun;
Faire ſur ſa parure une legere excuſe;
Commencer vingt propos & non finir aucun:
Où l'on perit d'ennui, jurer que l'on s'amuſe;
Refuſer de l'eſprit à toutes les beautés;
Uſer tout, épuiſer trente ſocietés:
En un mot, être folle & ſe croire jolie,
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.

PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions sur l'Education des Filles.

ON demande à laquelle de ces deux éducations il faudroit donner la préférence, ou à celle qui, bornant les personnes du Sexe aux soins du ménage, leur interdiroit toute étude; ou à celle qui, les occupant de choses plus relevées, leur laisseroit ignorer absolument la connoissance des affaires domestiques, en supposant qu'on ne fût pas maître de choisir un juste milieu entre ces deux extrémités.

POUR pouvoir décider à laquelle des deux éducations proposées, on doit donner la préférence, il ne s'agit ce me semble que d'examiner, laquelle de ces deux éducations conduit plus surement les personnes du Sexe à la fin pour laquelle la nature les a créées; cette fin n'est point équivoque: la femme peu propre aux affaires du dehors, doit na-

turellement chercher à ſoulager ſon époux, en ſe chargeant des affaires domeſtiques. Auſſi dans tous les tems & chez tous les peuples, les femmes ſe ſont elles conſtamment occupées du ménage, & des ſoins qu'exigent les enfans; or on peut avancer comme une choſe ſûre, qu'un uſage introduit chez toutes les nations, & qui s'y eſt conſtamment ſoutenu, eſt fondé dans la nature; ceux qui doivent leur origine au caprice, ſont d'ordinaire abrogés par un autre caprice. La nature & la raiſon exigent donc que les perſonnes du ſexe, ſe rendent capables de régler leur maiſon, & qu'elles éloignent ſoigneuſement toute étude capable de les dégouter de cette ſcience faite pour elles. Il faut ici, Meſdames, vous dévoiler un miſtère, qu'il importeroit peut-être de cacher à chacune de vous, l'interêt de la cauſe que je défends l'éxige. Ces ſoins domeſtiques auxquels la nature, la raiſon & l'uſage vous ont devouées, renferment des détails minutieux, qui n'ont rien que de dégoutant; & l'on ne peut trop tôt s'appliquer à vous les adoucir par l'habitude, ſeule capable de vous les déguiſer: l'on ne peut trop vous éloigner des choſes capables de vous ouvrir les yeux, ſur ce que ces emplois ont de pénible; vous ne tarderiez pas à les négliger, à les mépriſer même, ſi vous pouviez en partageant les nôtres, faire comparaiſon. Graces aux ſoins de la Providence, nous n'avons juſqu'à ce jour rien à craindre ſur cet article; les Dames fidéles à l'eſprit de leur état le poſſédent tout entier, & elles font par goût,

goût, ce qu'elles seroient réduites à faire par devoir, si elles succomboient à la tentation de cultiver leur esprit par l'étude des Sciences. Et à quoi leur serviroit cette étude ? La femme, comme je le disois il y a quelques jours, est faite pour délasser son époux des fatigues qu'éxigent les soins de la vie, & les Sciences, comme je l'ai fait voir, les rendroient moins propres à remplir cette fin: il suffit qu'un époux qui se retire le soir à son logis, trouve une maison nette & rangée; une épouse qui, sçavante dans l'art de relever ses charmes naturels par une parure sans affectation, présente à ses yeux un objet capable de nourrir la tendresse conjugale, trop facile à se consumer par ses propres flammes; il suffit que cette épouse lui aide à dépenser noblement son bien, & qu'en maître d'hôtel vigilant, elle sache ordonner, apprêter même un repas bien entendu, quand son époux lui fait la faveur de l'associer à ses plaisirs, en traitant ses amis chez lui. Dans ces occasions, une femme sçavante seroit-elle en état de veiller à tout, & Monsieur ne seroit-il pas contraint, de donner les ordres, pendant que Madame ne penseroit qu'à faire étalage d'érudition ? Ainsi la Science ne seroit propre qu'à dégouter les personnes du Sexe de leurs occupations naturelles, & leur procureroit un mal réel, pour un avantage imaginaire. Que les partisans de l'étude ne me disent pas qu'une étude modérée, met les personnes du Sexe en état de passer agréablement la plus grande partie de leur vie; l'ennui se fait rare-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

ment ſentir aux femmes occupées des ſoins du ménage; l'habitude leur cache ce qu'ils ont de pénible; leur eſprit, accoutumé aux vetilles, s'occupe ſérieuſement des heures entieres du ſoin de placer une Taſſe ſur la Sous-coupe, & l'arrangement d'un Buffet eſt l'ouvrage de pluſieurs mois. Toute entiere à leur état, dix femmes aſſemblées parleront un jour entier de leur Servantes; des gentilleſſes de leurs enfans; la Nourrice, la Blanchiſſeuſe fourniront chacune à leur tour matière à la converſation; faites retrouver ces mêmes femmes un an entier, vous ſerez ſurpris de leur fécondité; la converſation languira auſſi peu le dernier jour que le premier; & par un prodige heureux qu'on a peine à concevoir, une femme d'eſprit s'amuſe de ces détails, qui excédent l'homme le plus borné. Un autre avantage de l'éducation que je ſoutiens, c'eſt qu'elle met à couvert l'honneur des époux, qui craignant la fragilité du Sexe, ont pris la ſage précaution de choiſir une femme aſſez laide pour être le reméde des tentations: cette précaution devient inutile, ſi cette femme compenſe du côté de l'eſprit, ce qui lui manque du côté de la figure: une converſation amuſante fait oublier la tournure du viſage de celle qui parle; on s'accoutume à ſa laideur, & bientôt elle ceſſe d'être choquante. Mais quelle reſſource reſte-t-il à celles qui diſgraciées de la nature, ſont renfermées dans le cercle étroit des détails domeſtiques? Toute converſation qui les tire de ce cercle, leur eſt étrangére; & quel homme pourroit

à la fois fermer les yeux & ſe boucher les oreilles? Il en eſt peu ſans doute; les femmes de cette eſpèce ſont reduites à briller avec leur ſemblables, par les endroits même qui éloignent d'elles toutes ſortes de dangers.

JE conclus donc, Meſdames, qu'il n'y a point à balancer entre les deux éducations propoſées, & qu'il vaudroit mieux qu'une jeune fille ne ſçut pas même lire, que d'être en danger de perdre en prenant le goût des Sciences, celui des occupations naturelles de ſon état.

ODE A LA PROBITÉ.

Par M. S. du C.

HATE-TOI, quitte l'Empirée;
Deſcends, digne fille des Cieux,
Probité! Du ſiécle de Rhée
Ramene les jours précieux.
Viens faire regner la Droiture;
Par elle confonds l'Impoſture,
Replonge-la dans les Enfers;
Reprends un pouvoir légitime,
Long-tems uſurpé par le crime,
Qui nous forgea d'indignes fers.

Des maux, causés par ton absence,
Voi l'affreux & fatal progrès.
Partout la timide Innocence
Se consume en de vains regrets.
L'Ambition, la Tyrannie,
Du Monde altérant l'harmonie,
Font par de criminels desseins
Tour à tour triompher les vices,
Réglant, au gré de leurs caprices,
Le sort des aveugles humains.

L'Hypocrite sans nuls obstacles,
A l'abri d'un dehors menteur,
Jusqu'au pied des saints Tabernacles
Porte son masque séducteur.
Insensé! quelle est ton yvresse!
Crains la colere vengeresse
D'un Dieu justement irrité;
Ta malice allume la foudre
Dont il va te réduire en poudre
Pour prix de ton iniquité.

Thémis! ton glaive redoutable
Menace en vain ces forcenés,
Dont l'avarice insatiable
Conduit les désirs effrénés:
La chicane prend leur défense;
Elle fait pancher ta balance,

Dégui-

Déguiſant le crime en vertu,
Et par ce preſtige funeſte,
Offuſquant ta clarté céleſte,
Le bon Droit languit abbatu.

Je vois la déteſtable Envie
Répandre à grands flots ſon poiſon,
Et par l'erreur toujours ſuivie,
Troubler la fragile raiſon.
L'Envieux frémit & s'irrite,
En voyant briller le mérite,
Dont l'éclat ſe fait reſpecter,
Et bien loin de lui rendre hommage,
Il céde à la jalouſe rage,
Qui le preſſe de l'inſulter.

Amitié, ſentiment de l'ame,
Lien de la Société,
Quel mortel connoît de ta flâme
L'ineſtimable pureté?
Tel du titre d'ami ſe pare,
Dont le cœur, ingrat & barbare,
N'a jamais entendu ta voix,
Et qui par de vaines careſſes,
La flaterie & les ſoupleſſes,
Du ſeul intérêt ſuit les loix.

Quelle Hydre, de venin nourrie,
Fait entendre ſes ſifflemens!
La plus implacable furie
Conduit ſes affreux mouvemens.
Jamais des profondes bleſſures
De ſes incurables morſures
Nous ne pouvons nous garantir.
Calomniateurs vils, indignes,
Reconnoiſſez-vous à ces ſignes
Que vous ne pouvez démentir.

Par ces trop fideles images
Du déreglement des mortels,
Probité! connois les outrages
Qui deshonorent tes Autels.
Vole, il eſt tems, viens à notre aide,
Qu'à tes divins attraits tout céde.
Fais briller ton ſacré flambeau,
Qu'il diſſipe les triſtes ombres
Des nuages affreux & ſombres,
Qui nous cachent un jour ſi beau.

Qui peut te retenir encore?
Quoi! n'entends-tu pas nos clameurs?
Eſt-ce vainement qu'on t'implore?
N'as-tu point pitié de nos pleurs,
Ou crains-tu de manquer de guides,
Pour te garantir des perfides,

Dont

Dont l'Univers ſemble inondé?
Ne crains plus, viens en aſſûrance,
Et par les Héros de la France
Ton effort ſera ſecondé.

Il eſt en ces lieux un azile
Qu'habite un Mortel vertueux,
Soumis aux loix de l'Evangile,
A Dieu ſeul adreſſant ſes vœux.
Né dans un rang ſublime, auguſte,
Mais affable, modeſte, juſte,
Et des infortunés l'appui,
Il t'offre une main ſecourable.
Sous cet auſpice favorable
Cours te ranger auprès de lui.

C'eſt dans cette retraite ſainte,
Qu'à l'abri de tous les revers,
Sans inquiétude & ſans crainte,
Tu veilleras ſur l'Univers.
Les mœurs, dès long-tems exilées,
Par ton organe rappellées,
Reprenant un juſte pouvoir,
Vont faire chérir ton empire,
Soumettant tout ce qui reſpire
A la ſage loi du devoir.

EPITAPHE

Du fameux EUSEBE RENAUDOT.

APRÈS le docte Arnaud, par des Ecrits célébres
Il soutint & vengea la Foi;
De l'Histoire il perça les profondes ténebres.
Aussi favorisé de l'appui de son Roi,
Il fut l'Auteur fameux de l'utile Gazette.
Renommée, à ton tour prens pour lui la trompette.

MADRIGAL.

PHILIS, te souviens-tu de ce jour agréable
Où te livrant aux jeux, aux chansons, aux plaisirs,
Tu folâtrois avec un air aimable,
Et plus vive que les Zéphirs
Tu voltigeois en habit de bergere,
Entre les fleurs & la fougere?
Pour moi je m'en souviens. Que ce jour fut charmant!
Je te vis, tu me plus, je devins ton amant;
Ce jour là même étoit ma fête.
Pouvois-je avoir un destin plus heureux
Que d'être ta conquête,

Et

Et t'offrir pour toujours mon encens & mes vœux?
Si du Soleil j'observe la vîteſſe,
Depuis cinq ans tu connois mon amour,
Mais ſi j'en crois mes feux & ma tendreſſe,
Je t'aime de ce jour. *W.*

VERS

Envoyés de Paris à un ami, qui avoit engagé l'Auteur à revenir en Province.

VAINEMENT par ta voix l'amitié me rappelle
Dans des lieux où l'Amour ſe plaît à m'outrager,
Pour oublier mon infidelle,
Des charmes de Paris j'oſe tout eſperer;
Hélas! en me rapprochant d'elle
J'animerois des feux que je veux étouffer.

Par le même.

VERS

A Madame de F..... *niéce de M. de* VOLTAIRE, *jouant le rôle de Céliante dans le Philoſophe marié.*

QUAND l'aimable raiſon ſe déguiſe en caprice,
Elle s'efforce envain de faire illuſion,
Le Spectateur charmé qui ſent tout l'artifice,
Pour Céliante a les yeux de Damon.

Par le même.

DUO

DUO A BOIRE.

ENTRE l'Amour & le Vin
Je ne vois point de difference;
Tous deux charment notre deſtin;
Nul ne mérite préférence,
Diſoit Lucas quelque matin.
Tu te trompes, répond Grégoire;
Le Vin, mieux que l'Amour, ſçut toujours me charmer,
Et la raiſon que je vais t'en donner,
C'eſt qu'en aimant j'ai ſoif & voudrois boire,
Mais quand je bois, je me paſſe d'aimer.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

BRUNET *vient d'imprimer le* Panegyrique de St. Louïs, par l'Abbé de Boiſemont *qui avoit fait tant de bruit lorſqu'il fut prononcé devant l'Academie Françoiſe le 25 Aouſt. Tous nos Academiciens ſont honteux des éloges pleins d'admiration qu'ils ont prodigués à cet Ouvrage. On y trouve des expreſſions impropres & recherchées, des tours puérils, des antitheſes perpetuelles, des grandes periodes qui ne diſent rien; on y cherche inutilement de la Logique,*

Logique, de l'enſemble, & des rapports. On ne peut pourtant nier qu'il n'y ait dans ce Diſcours beaucoup d'eſprit & de très-belles choſes. Voici celles qui plaiſent d'avantage.

QU'IMPORTE *à St. Louïs qu'on le pénétre? ſon ame n'eſt point livrée aux malignes agitations de cette manie qui ébranle les Empires, elle eſt le ſanctuaire de la paix & de l'équité, & ne doit craindre que de n'être pas aſſez connue; c'eſt cet eſprit de paix & d'équité qui l'inſpire; animé par tous deux, il ſait tempérer l'un par l'autre; indulgent par goût, ferme par devoir, déſintéreſſé par juſtice, il n'ouvre point ſon cœur à l'ambition, mais il ne le ferme pas à la ſolide gloire; il ne veut point effrayer, mais il ne ſait pas craindre; il ne veut point dominer, mais il ne voit au deſſus de lui que Dieu & la Loi. Voilà ſes Maîtres & ſes Guides. Quels Guides & quels Maîtres?*

GUIDES *judicieux & infaillibles, ils lui apprennent à diſtinguer les droits de la Religion & ceux de la ſaine Politique, à reſpecter enſemble ſon Trône & ſa Foi, à être Chrétien avec des Evêques ſoumis, Roi contre des Miniſtres entreprenans; Chrétien pour honorer dans eux ce que leur caractère à de ſacré, Roi pour réprimer ce que leur ambition a d'humain; Chrétien pour favoriſer l'uſage d'un Pouvoir légitime, Roi pour en corriger l'abus, ou en prévenir l'excès.*

GUIDES *auſtères & inflexibles, ils lui apprennent à venger par de grands exemples l'honneur des Loix & les pleurs des Malheureux; que toute la France tremble de voir fletri*

trir un sang qui coule dans ses plus nobles veines; que toute la Cour s'unisse pour protéger un illustre coupable; resté seul pour le juger, imitant l'auguste intrépedité des loix qui ne savent ni patir ni plier, Louïs ne voit que le crime, Louïs n'entend que la voix de la Justice, s'il en tempére la rigeur, il en soutient toujours la majesté, & montre en pardonnant qu'il accorde tout à la clémence, & rien aux égards, tout au repentir, & rien à la dignité.

GUIDES *généreux & désintéressés, ils lui apprennent à réfuser des Sceptres qu'il pourroit obtenir sans obstacle, mais qu'il ne pourroit recevoir sans injustice. En vain la foudre, lancée contre un Empereur, lui marque le chemin d'un nouveau Trône, & l'invite à s'y placer; dans St. Louïs l'ambition ne ratifie pas ce que le zèle décede à Rome; il soupire sur le Schisme, sans vouloir recueiller le fruit du Schisme même, & il repousse sagement une gloire qui ajouteroit aux malheurs d'un Prince Chrétien & Roi comme lui.*

GUIDES *constans & invariables, ils lui apprennent à ne se permettre jamais ce que l'exacte probité défend toujours; à déteſter ces attentats politiques travestis en Raison d'Etat; à n'avoir qu'une foi & une justice toujours égale, toujours indépendante; à ne consulter que les Traités, & jamais les circonstances; à ne voir que ce qu'il doit souffrir, & jamais ce qu'il peut oser; & à respecter avec de perfides Emirs la religion d'un serment qu'eux mêmes ne respectoient pas.*

ELOGE *singulier, Messieurs, le Trône semble justifier tout ce qu'on peut entreprendre;*

les

les loix partent de ce centre d'autorité, mais ne le bornent pas ; leur impreſſion réprimante ne ſe communique point juſques-là ; elle l'environne pour le protéger, non pour l'aſſervir. Qu'il eſt donc difficile d'y acquérir & d'y conſerver cette rectitude de ſentiment, cette vigueur & cette conſtance de mœurs, qui tiennent lieu de loix, qui fixe des régles où tout eſt arbitraire, qui marque des limites où tout eſt ſans meſure ! Qu'il eſt beau de la trouver dans un Roi, cette force & cette ſupériorité de principes, qui ne ſe dement jamais ! L'Europe étonnée l'admira dans St. Louïs, & vint déposer à ſes pieds ſes droits, ſes intérêts & ſes querelles. Monarque univerſel, il ſembloit tenir dans ſes mains les deſtinées de toutes les Nations..... Peuple jaloux & rival de vos Rois, ſoyez-en l'éternel témoin ; que vos Faſtes tranſmettent à nos derniers neveux, & l'orgueil de vos diſcordes, & la gloire de vôtre Arbitre ; qu'ils peignent vôtre Trône incertain, ébranlé par vos propres coups, & affermi par ſes mains équitables ; que l'Europe entiére atteſte les bienfaits de cette même ſageſſe tant de fois invoquée ; la Juſtice & la Paix ſembloient voler par tout où Louïs portoit ſes régards ; Rome & l'Empire agités les implorerent ; & s'il ſe contenta de gémir ſur ce grand différend, il fut du moins jugé digne de prononcer.

VOUS *le ſavez, Meſſieurs, la vigueur des Loix eſt la ſanté des Corps Politiques ; elles réglent, ſi j'oſe ainſi parler, le tempérament d'un Etat ; elles mettent en équilibre toutes ſes parties qui le compoſent ; elles corrigent le poiſon*

ſecret

ſecret de l'eſprit particulier; elles diſtribuent par tout le mouvement & la vie; leur depravation, leur langueur, ſont le Symptôme de ces contagions furtives qui corrompent les peuples, & énervent les Empires. Louïs ſent l'importance de ce premier mobile; & pour lui rendre toute ſa force & ſon reſſort, il unit la vigilance qui pénétre tout, à la fermeté que rien ne déconcerte.

L'IVRESSE *des Armes, foibleſſe des Grands hommes, ne verſe point dans ſon ame ces ardeurs brulantes, qui rendent légitime tout ce qui paroît honorable; préſenté de ſes plus tendres années à la victoire; il ne ſe laiſſe point éblouir de l'éclat qui la ſuit; comme il n'eſt Roi que pour ſon peuple, il ne veut être Héros que pour lui, ou pour ſon Dieu; il ſait que les Sujets payent de leurs larmes & de leur ſang les plus juſtes triomphes des Rois; il ſait qu'on regne ſur des malheureux, même en regnant ſur les vainqueurs.*

L'ALLEMAGNE *& l'Italie déchirées s'efforcent en vain de l'aſſocier à leurs diſcordes; la faveur des circonſtances, l'attrait d'une conquête facile, l'eſpoir d'humilier un voiſin inquiet & ambitieux, rien ne l'agite où le ſéduit; il ne ſe méprend point aux mouvemens du véritable Héroïſme; qu'aux dépens de l'humanité les farouches Conquérans s'inſtruiſent dans l'art de vaincre; à l'école de la Sageſſe il n'apprend que celui de regner, ſon empire devient l'aſile de la paix fugitive; il ſacrifie tout pour la fixer; ou s'il combat, elle ne gemit point ſur ſa gloire; il ne triomphe que pour la rendre éternelle en la rendant plus reſpectable.*

PETIT RESERVOIR.

ODE A L'HOMME.

SUPERBE Roi de la nature,
Toi que l'orgueil a détrôné,
Reconnois, humble creature,
La main qui t'avoit couronné:
Ce Dieu, dont tu portes l'image,
Borna ta grandeur à l'hommage
Qu'il exigea de ton devoir;
L'effor qui t'éleve, le bleſſe,
Et tu retombes par foibleſſe
Dans l'abîme de ſon pouvoir.

APPRENS que cet orgueil extrême
Qui dégrada l'humanité
Rend ton cœur, tyran de lui-même,
Le jouët de ta vanité;
Que toujours la raiſon complice,
Pour multiplier ton ſupplice,
Se prête à ta coupable ardeur;
Qu'au vent des paſſions en bute
Tu n'embraſſes depuis ta chute
Qu'un vain fantôme de grandeur.

LA barriere s'ouvre; tu voles
Sous le titre de Conquerant,
En t'immolant aux noms frivoles
Tu cours après celui de Grand:
Entretenant ta douce ivreſſe
La Fortune qui te careſſe
De ta gloire nous éblouït;
Mais toujours la grandeur échappe,
Et malgré l'éclat qui nous frappe
Juſqu'en tes bras s'évanouït.

REMONTE à la divine ſource
D'où coule le ſolide honneur;
C'eſt-là ton unique reſſource
Et le chemin du vrai bonheur:
Abhorre la fauſſe Maxime
Qui pour déïfier le Crime

Oſe

Oſe l'ériger en Vertu ;
Par un auguſte caractere,
De la grandeur que rien n'altere
Le Chrétien ſeul eſt revêtu.

Roi; c'eſt un ſoleil de juſtice,
Rayon de la Divinité,
Et le nuage épais du vice
N'en offuſque point la clarté :
Des loix ſaintes dépoſitaire,
La Raiſon, flambeau ſalutaire,
Ne brille que pour l'éclairer;
En toi volage & complaiſante
C'eſt une vapeur ſéduiſante
Qui s'allume pour t'égarer.

Aux pieds du Tribunal ſévère
Où préſide la Verité,
Paroiſſez, Manes, que révère
L'idolâtre Poſterité :
Tremblez à ſa voix immortelle. . . .
C'eſt le Menſonge, vous dit-elle,
Qui conſacra votre ſplendeur;
Dans vos Faſtes brillans que j'ouvre
Quelle foibleſſe je découvre
Sous l'apparence de grandeur!

QUOI! dans ces triomphes rapides
Où Bellone guidoit vos pas,
Vous portez des cœurs intrepides
Parmi les horreurs du trépas?
Non; dans le cours de vos conquêtes
Les lauriers ombrageant vos têtes
Cachent le peril à vos yeux;
L'opinion qui vous seconde,
En vous faisant Maitres du monde,
Soutient vos cœurs audacieux.

QUE loin du théatre où la Guerre
Embrase tout de son flambeau,
Ce Roi, qui lançoit le tonnerre
Approche des bords du tombeau;
L'erreur, dont le bandeau propice
Lui déroboit le précipice,
En laisse voir toute l'horreur;
L'aspect de la Mort le terrasse,
Et fait succéder à l'audace
Le desespoir & la terreur.

DEVANT ta grandeur, Alexandre,
J'ai vû se taire l'Univers;
Dans le tombeau prêt à descendre
Comment soutiens-tu ce revers?
A peine la Mort qui t'arrête
Suspend le glaive sur ta tête

Tu

Tu pâlis ſous les coups du ſort;
De tes Devins (*) l'art imbécile
Vainement te cherche un azile
Contre les frayeurs de la Mort.

TEL un torrent qui des montagnes
Vient fondre à flots tumulteux
Quand l'orage dans les campagnes
Preſſe ſon cours impétueux,
Renverſe, en fremiſſant de rage,
Les digues qui ſur ſon paſſage
Oſoient défendre les ſillons,
Et court s'enſevelir ſans gloire
Par les chemins de la Victoire,
Sous l'herbe des humbles vallons.

LE Héros qu'irrite un obſtacle
Affronte des perils certains,
Et dans la pompe du Spectacle
Semble maîtriſer les deſtins;
Environné de funerailles,
Quand il renverſoit des murailles,
La Gloire affermiſſoit ſes pas;
Son ame de fureur ſaiſie,
Dans cette heureuſe frénéſie
N'enviſageoit point le trépas.

VOUS,

(*) Il fit aſſembler tous les Devins & Devineresſes.

VOUS, Grands, qu'un encens idolâtre
Accompagne juſqu'au cercueil,
Le Monde eſt pour vous un Théatre,
Et votre Rôle, c'eſt l'orgueil:
Quelle faſtueuſe apparence,
Illuſion de l'ignorance,
Surprend des reſpects ſuperflus!
A travers cet éclat ſuprême
En vous cherchant juſqu'en vous même
La Raiſon ne vous trouve plus.

A ſes regards un Perſonnage
Maſqué de la vaine ſplendeur
Ne merite point l'apanage
De la veritable grandeur:
Aux yeux d'un ſtupide Parterre,
Grand dans la Paix, grand dans la Guerre
Pompée à Rome fut un Dieu;
Ceſar vient; l'idole de Rome
A Pharſale n'eſt plus qu'un homme,
Que le fer pourſuit en tout lieu.

LE vainqueur même de Pharſale,
Couvert de Lauriers dangereux,
Dans cette gloire qu'il étale
Ne montre qu'un coupable heureux;
Le Ciel à ſon ame trompée
Réſervoit le ſort de Pompée,

Au

Au ſein de ſes propres Etats;
Il tombe; à ce revers funeſte,
De ſa grandeur il ne lui reſte
Que le prix de ſes attentats.

ET vous, dont le bras despotique
Aſſerviſſant Peuples & Rois,
A l'ombre de la Politique
Du Monde gouverne les droits,
Miniſtres, la foule importune
Adore à vos pieds la Fortune;
Vous réglez le ſort des Mortels:
Qu'un Tyran ſoupçonneux (*) l'ordonne;
La perfide vous abandonne,
Et va renverſer vos Autels.

ROUGISSEZ, Eſprits mercenaires,
Qui vendez vos doctes eſſors
A des Héros imaginaires,
Dont vous épuiſez les tréſors;
Chantres d'une injuſte Victoire,
C'eſt à l'abri de leur Hiſtoire
Que votre nom brave l'oubli;
Vous faites la grandeur d'un autre,
Et le Héros qui fait la vôtre
Tombe avec vous enſeveli.

TOI,

(*) Tibere fit périr Séjan qu'il avoit élevé.

Toi, dont l'œil perça la nature,
Oracle de l'Antiquité (*),
Eſt-ce un éclat ſans impoſture
Qui part de ton front reſpecté?
Volant ſur le char d'Uranie,
Ton rare & ſublime genie
Triomphoit de tous ſes Rivaux;
Je pris les armes, & l'Ecole
Frémit de voir briſer l'Idole
Dont elle adoroit les travaux.

Homme, de la grandeur ſolide
Connois mieux l'éclat & le prix:
Ce Roi qui commande en Aulide (†)
Ne merite que nos mépris;
Qu'il raſſemble la Grece armée,
Que la bruyante Renommée
Vante à la Terre ſon pouvoir;
L'Orgueil dans les combats l'entraine,
Et la Verité ſouveraine
Ne couronne que le devoir.

(*) Ariſtote, combattu par Deſcartes.
(†) Agamemnon.

VERS

VERS

A Mlle Labat, Comédienne & premiere Danſeuſe de la Troupe de l'Infant Duc de Parme, ſur ce qu'elle quittoit quelquefois la danſe noble, pour danſer déguiſée en Matelot.

MUSE de tous nos jeux, objet de nos hommages,
Sçachez que le dépit ſe mêle à nos ſuffrages,
Lorſque vous empruntez des traveſtiſſemens
Trop peu dignes de vous, malgré leurs agrémens,
D'un naturel heureux l'aſcendant eſt extrême ;
Pour nous plaire toujours, ſoyez toujours vous-même.
Sous des myrthes fleuris, dans des Palais charmans,
Dès que vous devenez Dryade ou Néréïde,
Ou compagne de Flore, ou Bergere, ou Silphide,
Vous cauſez dans les cœurs de doux enchantemens.
Un murmure s'éleve, éclatte, augmente encore ;
Vous entendez par-tout mille applaudiſſemens ;
Quel triomphe flateur ? c'eſt un peuple d'Amans
Qui couronne ce qu'il adore.
Hé bien, croyez-les donc, ces cœurs que vous troublez ;
Sous les déguiſemens que votre art vous préſente,
Vous n'êtes jamais plus charmante,
Que quand vous vous reſſemblez.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

LA *Brochure intitulée* Réflexions de Mdlle *** Comédienne Françoise; *à Paris chez de la Guette*; *eſt un ramaſſis de ce qu'on a vû dans pluſieurs ouvrages fort connus. L'Auteur pouvoit quelquefois mieux choiſir. Voici ce qu'il y a de plus piquant & de plus agréable.*

L'AMOUR, *pour triompher d'un cœur, ſe cache dans les moindres eſpaces : à l'ombre d'une paupiere, dans des boucles de cheveux, dans ces petites foſſettes que forme un doux ſourire, ſur les joues délicates d'une belle, dans un regard involontaire; tout contribuë à verſer dans notre cœur l'aimable poiſon du Dieu des plaiſirs.*

DE *toutes les vanités de ce monde, la Liberté eſt la plus précieuſe. Pour adoucir nos peines, la Nature a bien voulu nous favoriſer de ce tréſor; tout le monde en fait l'éloge, mais peu de perſonnes la ſçavent conſerver.*

ON *ne s'ennuye jamais d'avantage qu'après les plaiſirs, & l'ennui qui les fait chercher, eſt preſque toujours plus aiſé à ſupporter, que celui qui les ſuit.*

IL *ne dépend pas de nous d'avoir beaucoup d'eſprit, de dire des choſes fines & délicates, de navrer agréablement; mais il n'y a perſonne qui*

qui puisse être poli. La Politesse est infiniment plus propre à nous faire aimer & rechercher, que les plus rares qualités de l'esprit : celles-ci excitent presque toujours des sentimens jaloux, qui ne sont pas loin de la haine. Un grand talent pour la conversation demande d'être accompagné d'une grande politesse : celui qui efface les autres leur doit bien des égards.

ON *connoît trois sortes de Mérites dans le monde : le mérite estimable, le mérite aimable, & le mérite agréable. Le* Mérite estimable *est celui de la supériorité des lumieres ou des talens, & de la parfaite probité; le* Mérite aimable *est celui des sentimens, de la douceur dans le caractère, de l'égalité dans l'humeur, & sur tout de la politesse : le* Mérite agréable *est celui de la gayeté, & du talent de l'inspirer aux autres.*

(LA prétendue Comédienne a pris les 3. Articles précedens dans les *Essais de Litterature & de Morale par Mr. l'Abbé Trublet*, mais avec quelques legers changemens dans le 3e.)

UN *homme, depuis seize ans jusqu'à vingt cinq, veut une belle femme; depuis vingt cinq jusqu'à trente, une jolie femme; après trente ans, une femme raisonable. Ce changement de goût est juste, il est le fruit de la raison & de l'expérience, qui apprennent à connoître la valeur des choses. Une femme raisonnable rassemble le mérite des deux Sexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir, sur-tout ne manquons pas la raison; la beauté est de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut se servir des oreilles & non pas des yeux pour choisir une femme.*

LES

LES *Grands Hommes ont besoin de l'éloignement, pour conserver l'éclat de leur gloire; ils perdent à être vûs de trop près.*

LA *Raillerie est une Injure déguisée, d'autant plus difficile à soutenir, qu'elle porte une marque de supériorité: pour n'être pas dangereuse, il faut qu'elle réjouisse les indifférens, sans blesser les intéressés. On peut se moquer d'un présomptueux qui a quelque endroit ridicule, mais il y a de la honte à se moquer d'un sot. Les Sots sont un genre d'hommes avec qui il n'est jamais permis d'avoir raison, c'est même une sotise de montrer trop d'esprit avec eux.*

LES *yeux donnent la naissance à tous nos désirs; ils parlent sans avoir de langue: quoique les Anciens ayent peint l'Amour avec un bandeau, c'est pourtant dans les yeux qu'il reside, & c'est de-là qu'il lance ses traits les plus redoutables.*

IL *est rare que l'on aime ceux à qui l'on obéit, & que ceux qui commandent veuillent autre chose que des respects.*

LA *Vertu emprunte quelque chose des belles personnes; un mérite médiocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent mérite ne pare les autres. On diroit que les belles personnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que, dans les femmes moins accomplies, elle perd toujours un peu de son lustre; confonduë & comme ensevelie dans une infinité de défauts, on n'en discerne pas si facilement les charmes.*

LA *principale erreur où l'on tombe, en voulant peindre les hommes, est de supposer qu'ils ont un caractère fixe, au lieu que leur vie n'est qu'un*

qu'un tiſſu de contrarietés; plus on les approfondit, moins on oſe les définir.

L'AMOUR *de la Gloire naît preſque toujours avec les talens propres à les acquerir; c'eſt une attention bien loüable de la nature, que les génies médiocres n'en ſoient point échauffés, puiſqu'ils ne feroient rien que de ridicule, malgré la nobleſſe de ce principe.*

CE *qu'une Nation perd du côté du Délicat & du Brillant, elle le gagne ordinairement de celui de la Juſteſſe & de la Profondeur. Les Anglois n'ont peut-être pas cette fineſſe, cette élégance & ces graces, qui ſont le partage des bons Ecrivains François, mais ils excellent dans la Philoſophie.*

LE *ſeul Philoſophe eſt envie dans le monde: les autres Créatures ſont mortes, ou plongées dans le ſommeil.*

RIEN *ne fait plus d'honneur à un homme que de démentir les défauts de ſon pays, ou de ſa profeſſion.*

IL *y a des cœurs nobles que l'adverſité rend intraitables, & que la bonne fortune, au contraire, rend doux & généreux; c'eſt qu'ils ſe trouvent auſſi malheureux d'avoir beſoin des autres, qu'ils ſeroient contents de les obliger.*

ON *ne doit pas être ſurpris qu'on ſe défie ſi fort les uns des autres; ce qui doit étonner le plus, c'eſt qu'on ſe fie encore à quelqu'un.*

LA *lecture & la réflexion ont cela de commun, qu'elles ne ſont utiles qu'aux bons eſprits, & qu'elles achevent de gâter les autres.*

L'INSENSIBILITÉ *d'une femme n'eſt pas un caractère qui la rend plus eſtimable, c'eſt plutôt un vice de l'ame qui la prive du ſenti-*

ment

ment naturel qui naît des objets aimables, & de l'impreſſion même de la vertu.

UN *Enfant, plaît par ſa naïveté & ſon enjoûment; l'Adoleſcence, par une modeſtie aimable & innocente: l'âge Viril, par la généroſité, le zèle, le dévoûment, l'amitié ſincére, & les autres qualités du cœur: la Vieilleſſe, par une condeſcendance aiſée aux plaiſirs des autres, par des raiſonnemens ſolides & ſans entêtement, par une expérience qui prend ſa ſource dans l'Hiſtoire des tems qu'elle a vûs, qui inſtruit pour l'avenir, qui naît des faits approfondis, & qui ne ſe reſſent point d'une affectation impoſante.*

LE *Mariage eſt le lien le plus général, le plus étendu de la Société, & peut-être celui qui unit le plus rarement un homme avec une femme.*

AVEC *de la vertu, de la capacité, & une bonne conduite, on peut être inſupportable; les manieres, que l'on néglige, comme de petites choſes, ſont ſouvent ce qui fait que les hommes décident de nous en bien ou en mal: il ne faut preſque rien pour être cru fier, incivil, mépriſant, déſobligeant; il n'en faut pas d'avantage pour être eſtimé tout le contraire.*

NOTRE *eſprit, cette partie de nous mêmes ſi noble, qui embraſſe, tout à la fois, le paſſé, le préſent & l'avenir, qui, dans le même inſtant, ſaiſit mille objets, & qui pourroit s'enrichir des connoiſſances les plus précieuſes; cet eſprit, qui devroit faire nôtre plus grand luſtre, eſt, la plûpart du tems, ce qui fait notre plus grande confuſion: c'eſt un fou qui nous promène, ſans ſçavoir lui même la route qu'il*

qu'il tienne, ni le terme où il veut nous conduire. Préjugés, entêtemens, préventions, sentimens erronnés, opinions fausses, absurdités infinies, en tout genre & en toute matière, contradictions étonnantes, disputes qui vont jusqu'à la fureur, Livres pitoyables, Critiques encore plus mauvaises; voilà le triste usage que nous faisons souvent de notre esprit.

UNE *femme, ornée de toutes les vertus qui conviennent à son Sexe, est ce qu'il y a de plus excellent dans l'Univers.*

C'EST *un désagrément presque égale, de se trouver en conversation avec de grands parleurs qui, à la vérité, ont de l'esprit, mais qu'il faut écouter, ou avec des sots, incapables de nous entendre & de nous répondre: La conversation ne nous plait jamais davantage, qu'avec ceux qui ont un peu moins d'esprit que nous.*

(L'ARTICLE précedent est encore emprunté du Livre de Mr. l'Abbé Trublet.)

LES *liaisons & les amitiés les plus tendres finissent; les honneurs sont des titres spécieux & apparens que le tems efface; les plaisirs sont des amusemens, qui traînent après eux un long & triste repentir; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échapent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles mêmes; la gloire & la réputation des hommes se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli.*

L'ORGUEILLEUX, *toujours attentif à persuader les autres d'un mérite qu'il n'a pas, ne parle & n'agit point naturellement. Si vous*

vous

vous entretenez avec lui sur quelque matière, si vous lui demandez son sentiment sur un ouvrage qui vient de paroître, n'attendez pas qu'il vous expose ses propres pensées, qu'il vous rende compte naïvement de son impression: il craint de se livrer; il blâme ou il aprouve, selon qu'il croit se faire honneur en blâmant, ou en approuvant; il n'a de sentiment décidé sur rien; il parle moins pour dire ce qu'il pense, que pour faire croire qu'il pense bien.

(EMPRUNTÉ encore de Mr. l'Abbé Trublet.)

TOUT *le monde semble oublier, en un instant, jusques aux moindres défauts d'un homme mort, pour le louer sur des vertus qu'il n'avoit peut-être pas.*

IL *faut avoir dans le bonheur, la modestie d'un homme indigent; & dans le malheur, l'assurance d'un homme heureux.*

IL *n'y a que deux moyens pour parvenir, l'un de se rendre utile, par son application & ses connoissances, l'autre de se rendre agréable, en flatant les inclinations des hommes.*

L'HOMME *qui peut être appellé véritablement heureux, est celui qui sçait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abatement, désirer sans inquiétude, posséder sans orgueil, & perdre sans douleur.*

(OUTRE les réflexions empruntées des *Essais de Mr. l'Abbé Trablet*, nous en avons reconnu plusieurs tirées des *Conseils & des Caractères* imprimés sous le nom de *M. de Puysieux.*)

PETIT RESERVOIR.

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE G.

IL y a un âge qui fait l'horreur & le deſeſpoir des femmes qui ont cherché à ſe diſtinguer par l'éclat des choſes vaines ; qui ont fait conſiſter leur mérite dans la beauté, & leur bonheur dans le plaiſir des ſens.

VUIDES & ſans reſſources chez elles mêmes, elles n'en trouvent plus dans le monde qu'elles regrettent & qui les fuit : les idées des choſes qui ont fait autrefois leur felicité, ne ſe préſentent plus à elles qu'accompagnées du remords de s'y être livrées, ou du deſeſpoir de n'en jouïr plus.

TOUT les leur rappelle ; tout les leur fait regretter, & tout leur annonce que leurs

plaiſirs ſont perdus ſans retour. Inquiettes, agitées, vaines, elles cherchent, par l'apparence de la piété, à procurer quelques conſolations à leur vanité qui gemit; mais incapables dans leur néant de s'élever à une pieté ſolide, & vrayment conſolante, elles ne trouvent que gêne & amertume dans celle qu'elles profeſſent; coupables dans la fauſſeté de leurs ſacrifices, elles ne ſe ſentent que les victimes de leur orgueil & de leur hipocriſie.

ARTHEMIRE eſt dans cet âge, & n'y trouve que des plaiſirs moins tumultueux & plus parfaits. Elle n'eſt pas dans le bel âge, ſi on entend par cette expreſſion l'âge de la beauté exterieure, de la jeuneſſe, & des paſſions inconſiderées. Elle eſt dans le bel âge, ſi on veut entendre par là ce qu'il eſt veritablement, c'eſt-à-dire celui de la raiſon & de l'experience; il eſt vrai que toute ſa vie a été pour elle un âge de raiſon.

NÉE d'une famille dont le rang & l'opulence lui permettoient de ſe livrer à tout ce que le monde a de plus flatteur, les graces exterieures de ſa perſonne étoient relevées par celles de l'eſprit, & par-là rendues plus touchantes; mais ſi l'eſprit avoit prevenu l'âge en elle, on peut dire qu'il y avoit été prevenu par la raiſon.

UN excellent naturel lui fit ſentir & aimer, dès les premières années de l'enfance, ces regles de ſageſſe auxquelles elle a conformé toute ſa conduite. L'eſprit n'a ſervi qu'à les éclaircir, & qu'à les prouver aux autres de la maniere la plus agréable & la plus propre

pre à faire impreſſion. L'experience n'a ſervi qu'à les étendre; mais elle les a toujours connues autant qu'elle en a eu beſoin.

ON en a des exemples dans des Ecrits où tout ne reſpire que la vertu & l'honneur, où elle n'a de tort que celui de les tenir cachés, ou d'en permettre ſeulement auprès d'elle la lecture à quelques Amis particuliers; ils ſeroient cependant d'autant plus utiles, qu'on ſent que la vanité ne les a point dictés, mais qu'ils ſont l'ouvrage du ſeul amour de la verité & de la vertu. Elle a trop de ſuperiorité d'eſprit pour avoir agi par d'autres motifs.

CE n'eſt pas que dans l'âge, où les meres coquettes ſe font une peine d'être accompagnées de leurs filles, Arthemire ne ſentit les impreſſions de ce qu'on appelle les plaiſirs du monde.

LA magnificence des habits, celle des meubles & des équipages, qui lui paroiſſoient joindre à la propreté un air de grandeur, qui lui plaiſoit, & qu'elle ne devoit point haïr; les Promenades publiques, les Spectacles, le Bal ne lui paroiſſoient pas ſeulement agréables; elle n'étoit point indifférente au plaiſir d'y briller; les Cercles compoſés de perſonnes d'un rang ou d'un nom diſtingué, lui plaiſoient plus que toutes autres choſes: c'eſt un goût qu'elle a long-tems conſervé; cependant, quelques impreſſions que ces plaiſirs ayent fait ſur elle, elle ne s'y eſt livrée qu'autant qu'il a falu pour les connoitre, en jouïr ſans paſſion, & s'en paſſer ſans regrèt. Elle ſentit que ce n'étoit que des diſſipations paſſageres, qui ſervoient plus à nourir la vanité,

qu'à perfectionner les sentimens du cœur. Elle connut que le bonheur est un état qui ne doit pas tenir à des plaisirs si frivoles, ni à des circonstances qui ne dependent pas de nous ; que ce devroit être un état fixe, inalterable, que les plaisirs pouvoient égayer, mais qu'ils ne pouvoient jamais produire. Elle travailla prudemment à se le procurer, & n'ayant pas eu de peine à decouvrir que pour être heureux, il faut être bien avec soi même, elle conclut qu'il ne faloit donc jamais rien faire qui fut indigne de soi. De-là cette attention à s'assurer de ses devoirs, ses réflexions pour s'en pénétrer, ses considerations sur les bienseances nécessaires, lors même qu'elles ne sont fondées que sur l'opinion, mais qu'elle distingue bien des usages que l'orgueil & la bassesse ont introduits. C'est un bien que d'entretenir & que d'exercer ses idées ; d'en acquerir de nouvelles ; de penser juste & avec agrément ; de parler avec grace, & enfin de s'égayer le plus utilement qu'il est possible. Rien ne contribue mieux à tous ces avantages que la conversation des personnes d'esprit ; c'est ce qui a fait qu'Arthemire a été & est encore si sensible au commerce des gens d'esprit, & à l'amitié des gens vertueux. Mais comme elle n'a jamais confondu deux choses qui se trouvent si souvent separées, quoiqu'elles dussent être toujours unies, & que l'esprit sans la vertu lui a paru plus dangereux qu'utile, elle s'est éloignée de toutes compagnies, où on ne va que pour faire paroitre de l'esprit, ou pour

acquerir

acquerir la reputation d'en avoir, en applaudiſſant à celui des autres.

ELLE s'eſt quelque fois trouvée ſeule, mais elle n'a jamais été mieux entretenue que lorſqu'elle converſoit avec elle même. C'eſt-là qu'elle a appris à ſe faire une cour quand elle a trouvé des gens aſſez eſtimables pour la bien connoitre ; à ſupporter tout le monde avec politeſſe hors de chez elle, mais à ſe priver de tous ceux qu'elle n'eſtimoit point aſſez pour vouloir perdre avec eux des moments qu'elle pouvoit paſſer ſeule ſans ennui.

SA vertu n'étant point une vertu d'opinion, mais une vertu réflechie, fondée ſur des principes qui, en découvrant l'origine, en font voir l'évidence & la neceſſité, elle a cru ſans doute qu'il étoit plus indigne d'elle d'être vaine, avare, médiſante, fourbe, que d'avoir le cœur tendre; elle a aimé, elle l'avouë encore, & n'en rougit pas: l'objet a juſtifié le choix de ſon amour, & ſa façon d'aimer a toujours juſtifié ſa conduite.

ELLE n'étoit pas encore en âge d'être mariée que les avantages de ſa fortune engageoient les Peres à la demander pour leurs enfants, & que ſa beauté admirable par la regularité des traits, étoit rendue ſi touchante par les agrémens & les graces, que les jeunes gens la ſouhaitoient plus âgée, & travailloient à lui plaire pour l'avenir.

LE moins jeune & le moins brillant de tous fut celui qui lui plut davantage; elle l'aima ſans ſçavoir ce que c'étoit que l'amour: quand elle le ſçut il en devint l'ob-

jet le plus tendre : quand elle a voulu l'épouſer, elle ne l'a pû ; mais elle lui a été fidelle, & l'a vengé en puniſſant par des dedains humilians tous ceux que leur preſomption portoit à ſe préferer à lui. Quand elle a pû l'épouſer, ils n'ont voulu ni l'un ni l'autre offenſer leur amour par des entraves qui fiſſent d'une inclination volontaire une neceſſité, & qui enlevant à leurs ſoins & à leurs attentions les graces qui en font le prix & la délicateſſe, ternît les charmes de leur union, & en diminuât peut-être la tendreſſe & la vivacité.

ELLE l'a perdu ; elle n'en eſt pas conſolée ; elle ne s'en conſolera jamais ; ſes larmes, après dix ans, ſont un tribut dont elle honore la memoire de celui qu'elle aime encore, quoiqu'il ne ſoit plus : Elle ne s'en cache pas ; Elle dit qu'elle les doit au malheur d'avoir perdu en lui l'appuy de ſa vertu, qui la lui faiſoit aimer, & que ſi ſon deſeſpoir ne cauſe pas ſa propre perte, c'eſt qu'un ordre ſuperieur l'aſſure que le ſouverain bonheur n'eſt pas d'aimer des choſes paſſageres.

ENFIN par des ſentimens de vertu qu'elle a toujours perfectionnés, par les lumieres d'un eſprit qu'elle a toujours cultivée, par une ſimplicité de mœurs charmante, par une grandeur d'ame, une bonté de cœur, qui ne connoit que l'impoſſibilité de faire mieux, tous les gens de biens s'empreſſent à compoſer à Arthemire une cour, où preſqu'octogenaire, elle eſt ſervie & honorée comme la Mere des Vertus & des Graces.

L'A-

L'AMOUR ET LA FOLIE.

FABLE.

UN jour le grand Maitre des Cieux
Content d'un amoureux myſtere,
Et plus joyeux qu'à l'ordinaire
Voulut régaler tous les Dieux.

Il fit préparer l'Ambroſie
Et les mets les plus délicats,
Et lui même de ce repas
Ordonna la ceremonie.

Par ſon ordre de tous côtés
Mercure porta la nouvelle
De cette fête ſolemnelle
A toutes les Divinités.

D'abord chacun fit ſa partie
Pour arriver des premiers :
Les deux qui vinrent les derniers
Furent l'Amour & la Folie.

Pour la Fête de ce beau jour
Leur préſence étoit importante;
Car toute Fête eſt languiſſante
Sans la Folie & ſans l'Amour.

Dans une bonne intelligence
On les voyoit vivre tous deux;
Et même on remarquoit entre eux
Une assez juste ressemblance.

Mais il arriva par malheur
Qu'à la porte ils se rencontrerent,
Et que tous deux se querellerent
Et mirent le Ciel en rumeur.

Le point d'honneur en fut la cause:
L'Amour voulut prendre le pas,
Mais l'autre n'y consentit pas,
Et prétendoit la même chose.

Tu n'entreras pas avant moi,
Dit l'Amour, d'un ton de colere,
Le grand Jupiter est mon Pere,
Et tous les Dieux suivent ma loi.

Et moi, repartit la Folie,
Moi, que tu viens chercher toujours,
Que ferois tu sans mon secours,
Si je n'étois de la partie?

Comme on voit parmi nous souvent
Les Précieuses, les Bourgeoises
Exciter de semblables noises,
Pour passer dessus ou devant.

Après les raisons, les injures;
Après les injures, les coups;

Puis

Puis on met ſens deſſus deſſous
Raiſons, cornettes & coëffures.

De la Folie & de l'Amour
Telle fut la vive querelle,
Qui pour ce dernier fut cruelle:
Mais l'autre fit un mauvais tour.

Comme il oſa dans ſa furie
La frapper avec ſon carquois,
Elle d'abord avec ſes doigts
Lui creve les yeux: il s'écrie.

Et de toutes parts on entend:
A l'aide, au meurtre, on m'aſſaſſine;
Si fort, que la Troupe Divine
Accourut à cet accident.

Jupiter même en diligence
Y vint, laiſſant-là le régal:
L'Amour lui découvrit ſon mal
Et le preſſa pour la vengeance.

L'autre auſſi-tôt de ſon côté
Dit ſes raiſons pour ſe défendre:
A peine voulut on l'entendre,
Voyant l'Amour ſi mal traité.

Alors vint la bonne Déeſſe,
Que toucha ce malheur nouveau,
Sur les yeux lui mettre un bandeau
Lui marquant toute ſa tendreſſe.

Cependant, malgré ſa douleur,
Il avoit un parti contraire;
Car il n'eſt ſi mauvaiſe affaire
Qui ne trouve ſon deffenſeur.

Je veux dire qu'en ce rencontre,
Comme en tous autres différens,
On ſe partagea ſur les rangs,
L'un étoit pour, l'autre étoit contre.

Les uns ſoutenoient que l'Amour
Devoit précéder ſa partie;
D'autres tenant pour la Folie
Condamnoient l'Amour à leur tour.

Enfin Jupiter en bon Pere
Accorda ce long démêlé,
Et dit à l'Amour déſolé
Ces mots qui finirent l'affaire.

Puiſqu'il faut qu'à vivre ſans yeux
La Folie ainſi te reduiſe:
Je veux qu'en tous tems en tous lieux
Ce ſoit elle qui te conduiſe.

Ainſi dit, ainſi fait: & c'eſt depuis ce jour
Que par tout la Folie accompagne l'Amour.

EPI-

EPITRE.

VOus qui de la Chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous, dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle Poëſie;
Vous, qui de la Philoſophie
Avez ſondé les profondeurs,
Malgré les plaiſirs ſéducteurs
Qui partagerent votre vie:
* * Dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de ſuccès flateurs,
Vous avez déſarmé l'envie,
Tandis que moi, placé plus bas
Qui devrois être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verſer ſes poiſons ſur mes pas.
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du Temple de Mémoire;
Aux ſots vous ſçûtes vous cacher:
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un boccage,
Domine ſur mille arbriſſeaux;
On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage:

Mais

Mais quand du tapis du gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougere
S'éleve un peu ſur l'horizon,
On l'en arrache avec colere,
Je plains le ſort de tout Auteur
Que les autres ne plaignent guére.
Si dans ſes travaux Littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Il doit fuir, comme un grand malheur,
Tous les Beaux Eſprits, ſes confreres,
. . . . . .
Les lieux, les tems, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chûte;
Hier on aimoit votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perſécute.
La Gréce à l'inſenſé Pirrhon
Fait élever une Statuë;
Socrate prêche la raiſon,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux, qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudroit, pour vivre tranquille,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eſt toujours inquiète;
Le Bel Eſprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent.
C'eſt comme une épouſe coquette;
Il lui faut toujours quelque amant:
Sa vanité, qui vous obſéde,
S'expoſe à tout imprudemment;
Elle eſt des autres l'agrément,

Et

Et le mal de qui la poſſéde.
Mais finiſſons ce triſte ton.
Eſt-il ſi malheureux de plaire ?
L'envie eſt un mal néceſſaire;
C'eſt un petit coup d'éguillon
Qui vous force encor à mieux faire.
Dans la carriere des vertus
L'ame noble en eſt excitée.
Virgile avoit ſon Mævius,
Hercule avoit ſon Euriſtée.
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent, & qu'on oublie ?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des Cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un Roi ſans Courtiſans,
Près de Boufflers & d'Emilie;
Je les vois & je les entends;
Il faut bien que je faſſe envie.

VERS

Sur la glace d'une Etrene mignonne, préſentée pour étrenes à Mlle D * *.*

QUAND vos yeux, jeune Iris, conſultent cette glace,
La flateuſe toujours vous offre vos attraits;
Sans ceſſe vous ſemblez y garder votre place,

Et

Et dès qu'un seul instant vos regards sont distraits,
De son perfide sein votre image s'efface,
Mais de mon tendre cœur elle ne sort jamais.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

De Londres.

Dissertations on the *Mosaical* Creation, Deluge, building of *Babel*, and Confusion of Tongues, &c. By *S. Berington. C'est-à-dire*, Dissertations sur les relations que *Moïse* nous donne de la Création, du Déluge, de la Tour de *Babel*, & de la Confusion des Langues, *&c.* Par *S. Berington;* Imprimées aux dépens de l'Auteur. *In Octavo.*

Le *principal dessein de cet Auteur est de défendre la rélation que Moïse nous donne de la Création, contre les objections & les chicanes des Incrédules; mais il n'avance rien de fort important sur ce sujet qui n'ait déjà été dit par d'autres Ecrivains avant lui.*

Comme *les principales objections des Incrédules contre la rélation de Moïse, sont tirées de la Philosophie, des découvertes modernes des causes physiques, & du nouveau Système du Monde, Mr. Berington s'est engagé à les suivre dans quelques-uns de ces points où, sans adopter aucun Système, il tache de faire voir*

que

que les nouvelles découvertes ne sauroient invalider l'autorité divine de l'Ecriture ; & que tous les Systêmes découverts jusqu'ici ont de plus grands défauts & souffrent de plus grandes difficultés que celles qu'on peut objecter contre la rélation que Moïse donne de la Création.

VOICI *quelques unes des raisons que notre Auteur employe pour combattre le Systême qui établit le Mouvement de la Terre.* „ *Nous a-*
„ *vons, dit-il, le témoignage de nos sens con-*
„ *tre le Mouvement de la Terre ; qui quoiqu'il*
„ *ne soit peutêtre pas démonstratif, est suffi-*
„ *sant pour convaincre un chacun, que le Sy-*
„ *stême de* Copernic, *qui n'étoit regardé par*
„ *lui-même, comme nous l'avons vu dans* Nieu-
„ wentyt, *que comme une simple hypothese,*
„ *n'est pas aussi évident que nos modernes vou-*
„ *droient nous le persuader. Tous nos sens*
„ *nous prouvent, du moins la vuë & l'attou-*
„ *chement, que c'est le Soleil qui se meut &*
„ *non pas la Terre. Nous voyons ce même So-*
„ *leil se coucher à l'Occident, quoique nous-*
„ *mêmes nous restions parfaitement immobiles.*
„ *Bientôt nous le verrons à un de nos côtés &*
„ *puis nous trouverons qu'il aura avancé vers*
„ *l'autre. Si nous continuons à regarder du*
„ *côté de l'Est, il nous brulera le visage le*
„ *matin, & le dos le soir, à moins que nous*
„ *nous tournions. Dans les plus longs jours,*
„ *nous trouvons même qu'il fait sa révolution*
„ *presque tout autour de nous ; & quoique*
„ *nous restions parfaitement immobiles, on*
„ *veut cependant nous persuader que c'est nous*
„ *qui tournons. De plus nous posons des mar-*

„ *ques,*

„ *ques, nous érigeons des Cadrans & des Sti-*
„ *les dans toutes les positions, pour montrer*
„ *& mésurer son mouvement; il faut pourtant*
„ *que nous supposions que ce sont les Cadrans*
„ *& les Stiles qui se meuvent & non le Soleil:*
„ *cependant ceux-ci restent immobiles, non*
„ *seulement par le témoignage de tous nos*
„ *sens, mais par toutes les expériences que*
„ *nous pouvons faire; & cela dans toutes les*
„ *parties de la Terre & en tout tems. Je n'igno-*
„ *re pas qu'ils se moquent de cet argument de*
„ *nos sens, & qu'ils disent avec le Poëte* ter-
„ ræque urbesque recedunt: *la Terre & les*
„ *Villes se meuvent lorsque nous passons devant*
„ *elles à la voile. Mais ils pourroient aussi*
„ *bien dire lorsqu'une pierre tombe du haut*
„ *d'une maison, que ce n'est point la pierre*
„ *qui se meut vers la Terre, mais que c'est la*
„ *Terre qui avance vers la pierre. Il est vrai*
„ *que nos sens nous disent que c'est la pierre*
„ *qui se meut: mais pourquoi ces mêmes sens*
„ *ne nous disent-ils pas, que le soleil se leve*
„ *& se meut de l'Orient à l'Occident, puisqu'ils*
„ *nous disent que la pierre se meut, ou qu'u-*
„ *ne flèche va toucher au but? Si nos sens*
„ *peuvent être déçus dans une occasion, pour-*
„ *quoi ne le seroient-ils point dans une autre?*
„ *Il est sûr qu'il paroit à tous nos sens que le*
„ *Soleil tourne autour du Cadran, & non le*
„ *Cadran autour du Soleil, comme il leur sem-*
„ *ble que la pierre tombe vers la Terre.*

PETIT RESERVOIR.

RECETTE POUR LES DAMES

Qui ont des MARIS Infidéles.

RIEN de plus fâcheux pour une femme vertueuse, que d'avoir à gémir, chaque jour, sur les infidélités d'un époux qu'elle aime; plus sa situation est pénible, plus elle fait d'efforts pour la faire cesser. Malheureusement, la plûpart ignorent les remédes efficaces dont il faut se servir en pareil cas; & après avoir inutilement employé les mauvaises humeurs, les plaintes, les emportemens, les reproches, & les scandales, elles désesperent de ramener leurs époux

dans le chemin de la vertu, & croyent ſe devoir permettre une vengeance, qui ne retombe que ſur elles, & qui d'un objet de pitié, les rend des objets de mépris. On ne peut donc rendre un plus grand ſervice au Beau-Sexe, que de lui donner un moyen toujours ſûr de regagner le cœur de leurs époux. Je pourrois ſur ce ſujet débiter les plus belles maximes, mais je crois qu'un exemple recent eſt plus propre à leur faire comprendre l'efficacité du reméde que je leur préſente.

MR. de la Noix, Gentilhomme Bourgignon, étudioit à Paris; ſon hôteſſe, veuve d'un Officier qui n'avoit que la cape & l'épée, avoit une fille fort aimable: la facilité de ſe voir à toutes les heures du jour, autant que le rapport d'humeur, inſpira à ces deux jeunes gens l'amour le plus tendre. Si la Noix eut été ſon maître, il n'eut pas balancé à partager ſa fortune avec la charmante Marianne; mais il étoit riche, elle étoit pauvre, & le Pere du jeune homme étoit fort avare; il ne falloit donc pas eſperer, qu'il donnât ſon conſentement à un mariage qu'un homme de ſa trempe eût trouvé fort diſproportionné, malgré l'égalité des conditions. La Noix ne cacha pas à ſa maîtreſſe cet obſtacle invincible. Marianne pleura, & ſon Amant, après avoir déploré avec elle pendant quelques mois le deſpotiſme que les Peres exercent ſur leurs enfans, ſe laſſa de ſe conſumer en plaintes inutiles. Après tout, dit-il à ſa maîtreſſe, mon Pere n'eſt point immortel: mille accidens, une maladie, la vieil-

vieilleſſe au moins, en m'ôtant ce Pere incommode, me laiſſeront la liberté de couronner votre tendreſſe. Marianne étoit jeune, elle aimoit, elle écoutoit ſon Amant: elle ne pouvoit pas manquer d'être bientôt perſuadée, & pleine de confiance en la probité de la Noix, elle ſe dit à elle même, que mille ſermens valoient un contrat. Nos jeunes gens remirent donc les cérémonies pour un tems plus favorable, & ſe perſuaderent qu'ils étoient époux, parce qu'ils vivoient comme s'ils l'euſſent été. Quelques mois étoient à peine écoulés, que le tems des vacances arrivé força ce tendre couple à une ſéparation qui leur couta bien des larmes. Etre deux mois abſent, c'étoit deux ſiécles; mais il n'y avoit pas moyen de reculer, & le jeune homme s'arracha des bras de celle qu'il nommoit ſon épouſe, plein d'eſpérance de la revoir bientôt. Le vieux la Noix n'avoit pas tellement abandonné ſon fils à ſa propre conduite, qu'il n'eut commis quelque Argus pour l'obſerver; il étoit inſtruit de l'intrigue, mais il feignit de l'ignorer. Il connoiſſoit beaucoup Mr. de Marville, Lieutenant de Police; il en obtint une de ces Lettres de Cachet que ces Magiſtrats ont en blanc, & dont, par parentheſe, ils abuſent quelquefois: muni de cette piéce, après avoir accablé ſon fils de careſſes, il lui dit de ſe tenir prêt pour aller à quelques lieues d'Auxere, viſiter un de ſes amis. Ce ne fut qu'au moment du départ, qu'il inſtruiſit le jeune la Noix du motif de cette viſite: je vous ai marié, lui dit-il, la fille eſt aimable,

jeune & riche, ainſi je m'attends à vos actions de graces. Notre jeune homme étoit bien éloigné de cette diſpoſition; il ſe jette aux pieds de ſon Pere, le conjure de ne pas faire le malheur de ſa vie, en l'uniſſant à une perſonne qui, toute aimable qu'il la ſuppoſoit, ne pourroit rien ſur ſon cœur, prevenu de la paſſion la plus vive qui ſe puiſſe concevoir; il pleura, il menaça de ſe laiſſer mourir de faim; mais il avoit affaire à un Pere inflexible & ruſé. Il ne tient qu'à vous de me déſobéïr, lui dit ce vieillard obſtiné, mais votre maîtreſſe en ſera la victime; & tout de ſuite il lui montre la Lettre de Cachet qu'il avoit obtenue, pour faire enfermer Marianne. Le jeune homme, étourdi d'un coup ſi peu attendu, ne vit que le péril où étoit Marianne, & perſuadé qu'en gagnant du tems, il pourroit parer le coup affreux qu'on vouloit lui porter, il promit à ſon Pere de faire tout ce qu'il voudroit. Il eut bientôt lieu de ſe repentir de ſa promeſſe; à peine eut-il été preſenté chez ſon futur Beau-Pere qu'il fut agréé. Mr. de la Noix profitant de l'étourdiſſement de ſon fils, le maria en trois jours; & ce jeune homme ne revint à lui, qu'après avoir prononcé le fatal oui. Bien réſolu de s'en tenir à cette prémiere cérémonie qui manquoit à ſon premier mariage, il ſe contrefit aſſez bien le reſte du jour; mais le ſoir arrivé, dans le tems où l'on célébroit à table ce beau mariage, le marié courut à l'Ecurie, & s'étant ſaiſi du premier cheval qu'il y trouva, il fut à Auxere, avant qu'on eut parcouru

les

les maisons voisines pour s'informer si personne ne l'avoit vu. Mr. de la Noix savoit bien à quoi s'en tenir, mais il n'osoit déclarer la violence qu'il avoit fait à son fils, & feignoit d'être aussi surpris que les autres; mais sachant en quel lieu il devoit chercher le marié, il prit la poste sur le champ pendant que les parens de la Demoiselle continuoient à le chercher par tout, excepté dans la riviere (car en France il seroit inouï qu'un homme se noyât le jour de ses noces, passé pour le lendemain.) Mr. de la Noix arriva à Paris une heure après son fils. Celui-ci étoit venu descendre dans une Auberge proche la maison de Marianne; il l'avoit envoyé chercher &, en jeunes gens, ils avoient passé à délibérer, le tems qu'il auroit fallu employer à agir. Véritablement leur situation étoit embarrassante. Quoique leur mariage ne pechât pas selon eux autant que le second, ils ne pouvoient ignorer qu'on n'auroit point d'égards à cet essentiel par lequel ils avoient commencé; d'ailleurs ils n'avoient point d'argent, & que faire sans ce métail devenu absolument nécessaire dans ce siécle félon, où l'on compte pour rien les beaux sentimens?

Mr. de la Noix descendu chez la Mere de Mariane, lui faisoit un détail que la bonne Dame ignoroit entierement; elle avoit de l'honneur, & sans sçavoir jusqu'où sa fille avoit poussé le Roman, elle craignit d'abord qu'elle ne l'eût commencé par la queuë. Elle appelle sa fille, & ayant appris d'une servante qu'elle étoit entrée dans l'Auberge pro-

chaine, elle s'y rendit au moment que nos Amans se préparoient à en sortir. L'on s'imagine assez quelle dut être la honte de Marianne : suivez moi, Mademoiselle, lui dit Mr. de la Noix, je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne vous arrivera aucun mal ; & vous, mon fils, soyez témoin de ce que je vais faire en faveur de votre maîtresse, à moins que, par votre mauvaise conduite, vous ne mettiez des bornes à mes bontés pour vous & pour elle. Ces paroles équivoques firent naître un rayon d'espérance dans l'ame de ces jeunes gens ; & à peine furent-ils entrés dans la maison, que la Noix se jetta aux pieds de son Pere, pendant que Marianne fondoit en pleurs sans oser regarder sa Mere. Que voulez-vous que je fasse pour vous ? dit le vieux Pere à son fils, votre mariage revêtu de toutes les formalités est hors d'atteintes ; un éclat ne serviroit qu'à deshonorer Mademoiselle ; si vous l'aimez, comportez vous de façon à ne pas laisser soupçonner qu'elle ait eu aucune part à votre équipée ; je me charge de son établissement, & en attendant qu'il s'en presente un convenable, elle peut choisir une maison Religieuse, où je payerai régulierement sa pension. La Mere de Marianne n'avoit point encore parlé, elle voulut faire à sa fille les justes reproches que meritoit sa mauvaise conduite ; mais Mr. de la Noix lui fit si bien comprendre qu'ils étoient inutiles, qu'elle promit d'oublier le passé, d'autant plus aisément, que Marianne s'engagea à se faire Religieuse, & à dérober par là sa honte au Public.

blic. La Mere, qui ne vouloit pas laiſſer ralentir la bonne volonté de Mr. de la Noix, lui propoſa d'aſſurer à ſa fille une penſion honnête dans une Communauté; & celui-ci, qui ſe croyoit bien heureux d'en être quitte à ſi bon marché, y conſentit à condition que ſon fils lui donneroit ſa parole d'honneur de bien vivre avec ſon épouſe. Le jeune la Noix crut pouvoir promettre tout, pour ſe tirer de ce mauvais pas: mais il eut bien ſouhaité que ſa maîtreſſe eut pu lire dans ſon cœur; il l'aimoit plus que jamais & ne ſe rendit à ce que l'on exigeoit de lui, que pour la ſouſtraire aux mauvais traitemens de ſa Mere. Il fallut partir ſans avoir le tems de l'entretenir en particulier; & ſon Pere avec un ſang froid, capable comme l'on dit ordinairement de faire renier un Théatin, lui diſoit de tems en tems, il faut avouer mon fils que vous êtes un joli garçon; mais j'y mettrai bon ordre; votre maîtreſſe me repondra de toutes vos équipées; prenez vos arrangemens là-deſſus, & voyez ſi vous voulez vous prêter à l'artifice, dont je vais me ſervir pour juſtifier votre extravagance. Le jeune homme craignoit beaucoup ſon Pere; il le connoiſſoit inflexible; il crut donc n'avoir rien de mieux à faire, que de ſe prêter pour le moment à tout ce qu'il exigeroit de lui, ſe reſervant le droit d'appeller de ces arrangemens dans un tems plus favorable.

ILS arriverent à Auxere. Le vieux la Noix ſçavoit que ſa Bru n'avoit conſenti à épouſer ſon fils que par obéïſſance: elle étoit prévenue d'une forte inclination pour un de

ſes couſins avec lequel elle avoit été élevée ; mais cette fille, pleine de vertu, n'avoit écouté que ſon devoir. Son Amant, déſeſperé de ſa ſoumiſſion, étoit parti pour ſa Garniſon, ſans avoir pu obtenir d'elle la foible conſolation d'entretenir un commerce de Lettres. Ce fut ſur la connoiſſance de cet événement, que le Pere fabriqua le Roman qui devoit ſervir d'excuſe à ſon fils. Il écrivit au Pere de la Demoiſelle, qu'un excès de délicateſſe avoit cauſé tout ce fracas ; & que ſon fils inſtruit, par des gens malintentionnés, de l'attachement de la nouvelle mariée pour ſon couſin, n'avoit pu ſe reſoudre à conſomer un mariage qui ne lui livroit que la moitié de ſon épouſe, dont un autre poſſédoit le cœur. On ſe paya de cette excuſe tant bonne que mauvaiſe ; la mariée fut emmenée chez ſon Beau-Pere, & ſes parens ſe chargerent à leur tour d'inventer un Roman qui put ſatisfaire le Public. Le jeune homme fit quelques excuſes à ſa nouvelle épouſe, des ſoupçons, qu'il avoit conçus ; elle fit ſemblant de les croire ſinceres ; & la fin de cette Comédie fut un grand repas où chacun fit de ſon mieux pour s'exciter à la joie ; je dis pour s'exciter, car il régnoit un froid parmi les nouveaux mariés qui ſe communiquoit aux aſſiſtans ; & le repas ſembloit ne devoir être rien moins que gai : mais le vin de ce terroir eſt un ſpécifique ſûr contre la mélancolie, & ſur la fin du ſouper on avoit totalement oublié tout ce qui pouvoit troubler la Fête. On coucha la mariée, & ſon époux, s'étant enfermé dans

la chambre nuptiale, vint gallamment s'asseoir auprès de son lit; là, renversé dans un fauteuil, la tête dans ses deux mains, il se mit à réver aussi profondement, que s'il eut été seul. Son épouse, après lui avoir laissé tout le tems de faire ses réflexions, rompit enfin le silence. Vous m'avez trompé, Monsieur, lui dit-elle, lorsque vous avez feint une fausse délicatesse, sur une inclination que je n'ai pas balancé à sacrifier à mon devoir; je le sens, vous aimez, & vous me regardez actuellement comme la cause de vos malheurs; mais, Monsieur, ne pourrois-je pas les adoucir? je vous laisse à vous même; oubliez que les loix m'ont fait votre épouse, & me regardez comme une amie dans le sein de laquelle vous pouvez en sûreté repandre vos douleurs; ouvrez moi votre cœur, exigez tout ce que vous croirez nécessaire pour votre bonheur, & soyez persuadé que je me prêterai à tout ce qui pourra y contribuer, pourvu que je le puisse faire sans blesser mon honneur & ma conscience. La Noix sembla sortir comme d'un profond sommeil, & regardant son épouse avec des yeux remplis de larmes, il lui fit, d'un ton pénétré, l'histoire lamentable de ses malheurs. Vous meritiez tout mon cœur, ajouta-t-il, & je gémis de ne pouvoir vous le donner; mais vous me paroissez trop raisonnable, pour m'imputer à crime une faute involontaire; je ne vous dirai point que le tems & vos charmes pourront me faire oublier Marianne, non Madame, je sens que je l'aimerai toute ma vie, & je mourrois de

douleur, s'il falloit ſerrer les nœuds qui ſemblent nous lier ; j'accepte votre amitié comme le plus précieux de tous les biens ; trompons les tirans qui nous ont ravi à ce que nous avions de plus cher, & reſervons-nous, pour un tems plus favorable, la liberté de reparer leurs injuſtices. Vous vous êtes trompé, lui répondit la nouvelle mariée (que j'appellerai, comme tout le monde fit le lendemain, Madame de la Noix) ſi vous avez cru que ma complaiſance pour vous, eut ſon principe dans l'eſpoir de me rejoindre un jour à l'objet de mes premières inclinations : j'ai conſenti aux pieds des autels à vous recevoir pour mon époux ; je n'appellerai jamais d'un engagement que je crois ſacré pour moi, puiſqu'il a été pleinement volontaire ; mais cela ne mettra aucun obſtacle à votre félicité ; je puis prendre dans le Couvent la place de Marianne, & vous laiſſer par-là la liberté de vivre heureux avec elle ; inſtruiſez-la de vos réſolutions, je me charge de lui faire tenir votre Lettre ; en attendant le moment favorable de les exécuter, que notre union apparente trompe nos ſurveillans, & vous laiſſe la liberté de prendre les meſures les plus convenables pour avancer votre bonheur. La Noix fut ſi tranſporté d'admiration & de reconnoiſſance à ce diſcours, qu'il s'en fallut peu, qu'il ne mit un obſtacle invincible aux bontés & aux projets de ſon épouſe : elle eut beſoin de le rappeller à lui même ; & ce fut une nouvelle obligation qu'il crut lui avoir. Ils parurent le lendemain parfaitement content l'un de l'autre ; toute la famille

famille applaudissoit à un dénouement si heureux. On croiroit que le vieux la Noix partageoit la joie commune, mais il savoit à quoi s'en tenir; cet homme rusé avoit ménagé dans la chambre voisine de celle où avoient couché les nouveaux mariés, une assez grande ouverture, pour pouvoir être témoin des excuses que son fils auroit à faire en particulier à son épouse; témoin de la scène qui s'étoit passée dans cette chambre, il prit de justes mesures pour rompre celles de ces jeunes gens. Il feignit d'être la dupe de l'avanture, & sous pretexte de recompenser la docilité de son fils, en redoublant ses bontés pour Marianne, il lui apprit le nom du Couvent où elle s'étoit retirée. La Noix, qui se tourmentoit à chercher les moyens de découvrir le nom de la maison où s'étoit retiré sa maîtresse, rit en lui même de la simplicité de son Pere, qui se jettoit de lui même dans le panneau; il se hâta d'écrire à Marianne, & attendit sa réponse avec une impatience égale à son amour. Il continuoit cependant à bien vivre avec son épouse, & malgré la passion dont il étoit prevenu, il ne pouvoit s'empecher de l'estimer; il y avoit même des momens où il souhaitoit de l'avoir connue avant Marianne; mais il rejettoit ce sentiment comme une mauvaise pensée, & demandoit pardon à sa maîtresse d'avoir pu le concevoir. Il se passa quinze jours avant qu'il réçut de reponse; elle vint enfin: mais quelle réponse! le Lecteur en jugera lui même. Marianne annonçoit froidement à son Amant, qu'elle avoit

ouvert

ouvert les yeux sur l'extravagance de sa passion, & que pour s'en guérir absolument, elle avoit consenti à épouser un jeune homme fort aimable; qu'elle avoit eu le bonheur d'accorder son cœur avec son devoir; qu'elle aimoit son mari, & qu'ainsi elle le croyoit trop honnête-homme pour essayer de troubler leur union. La Noix n'avoit garde de soupçonner son Pere, d'être l'auteur de cette Lettre; aussi n'eut-il pas le moindre doute de l'infidélité de sa maîtresse; il crut être absolument guéri de son amour pour elle, & dans son desespoir il crut ne pouvoir mieux se venger, qu'en s'attachant à son épouse d'une maniere indissoluble : Il fut la dupe de son dépit, & bientôt il sentit qu'il aimoit son ingrate plus que jamais. Quelques jours après, il reçut une seconde Lettre par un inconnu; Marianne lui apprenoit qu'on l'avoit forcée, le poignard à la main, d'écrire la premiere Lettre, & l'assuroit qu'elle se conservoit toute entiere pour lui. Quel coup de foudre pour cet Amant!

LES choses en étoient à un point où Madame de la Noix ne pouvoit plus que plaindre son époux, qui tomba dans une affreuse mélancolie : elle respecta sa douleur & sous prétexte de son indisposition, elle prit un lit séparé, & ne s'appliqua qu'à lui faire connoître sa tendresse par une complaisance sans bornes. Cette jeune femme étoit dans une situation d'autant plus pénible, qu'elle s'étoit attachée à son époux, & étoit venue au point de l'aimer uniquement.

(*La Suite ci-après.*)
page 177.

LA

LA MODE DU VIEUX TEMS.

CHAQUE ſaiſon a ſa mode nouvelle.
Autrefois un Amant pour une bagatelle
Alloit ſe pendre, & mouroit tout de bon;
Aujourd'hui l'on y fait un peu plus de façon,
On veut vivre, & l'on a raiſon.
Un Amant couché dans la biére
Eſt fort mal vengé des mépris
D'une Beauté ſevere & fiere:
On peut peſter, on peut pouſſer des cris,
S'arracher les cheveux, déchirer ſes habits;
Mais pour ſe tuer, non: ſi l'on fait reſiſtance,
Il vaut mieux plutôt que plus tard
Faire une belle reverence,
Et chercher fortune autre part.

S'IL VAUT MIEUX QU'UN MARI AIT PLUSIEURS FEMMES, OU UNE FEMME PLUSIEURS MARIS.

VOUS demandez, Madame,
Lequel des deux devroit être permis:
Qu'une Femme eût pluſieurs Maris,
Ou qu'un Homme eût plus d'une Femme?
Tous deux ſont bons, mais après tout,

Mal-

Malgré ſa force & ſon courage,
Un pauvre Homme eſt bientôt à bout;
Une ſeule ſuffit, & peut le rendre ſage.
Mais, pour une Beauté vive & pleine de feu,
N'avoir qu'un Mari, c'eſt bien peu.

SI LE COMMERCE DES COEURS EN AMOUR A PLUS DE DOUCEUR QUE CELUI DES SENS.

SOEUR Agnes & ſœur Angelique
Agitoient cette queſtion,
Avec grande devotion.
Dans cette Diſpute Phyſique
Toute la ſainte République
Partageoit ſon opinion:
Pour finir la diſſention
On fait aſſembler le Chapitre;
L'Abeſſe eſt priſe pour Arbitre.
Après mainte diſcuſſion
En ces mots la Dame décide:
L'un eſt plus délicat, mais l'autre eſt plus ſolide.

VERS

VERS

*Ecrits sur la première page d'un Almanach appartenant à Mlle * * *.*

LORSQU'ILS se mêlent de prédire,
Mes camarades trompent tous,
Mais, à quelque moment qu'il vous plaise me lire,
Sans jamais vous tromper, belle Iris, je puis dire,
Tircis à présent pense à vous.

ETRENNES

A MADAME * * * PAR M. LE CHEVALIER D. R.

L'ETRE puissant à qui tout rend hommage,
Et qui dispose à son gré des trésors,
Joint rarement dans son plus bel ouvrage
Ceux de l'esprit avec les biens du corps.

Si quelquefois il fait cet assemblage,
Ce n'est hélas! que pour peu de momens:
De son esprit à peine on fait usage,
Que le corps perd ses plus doux agrémens.

De

De l'un, Iris, vous futes une preuve,
Vous éprouvez déja l'autre en ce jour,
Et vous ſçavez, par cette double épreuve,
De combien eſt le regne de l'Amour.

Comme un éclair, vos beaux yeux gros de larmes
Ont vû leurs feux briller & s'éclipſer,
Mais en perdant quelques uns de leurs charmes,
Ils en ont vû d'autres les remplacer.

Ces yeux, Iris, trouvent ſur leur paſſage
Plus de jaloux encor que de rivaux :
Et votre eſprit, amuſant, quoique ſage,
Offre toujours quelques appas nouveaux.

Les ans n'ont fait que changer votre empire.
Celui des cœurs vaut ſans doute ſon prix;
Mais après lui foiblement on ſoupire,
Lorſque l'on monte à celui des eſprits.

Vous jouïſſez d'un ſi rare partage.
Toutes les voix diſent qu'il vous eſt dû.
Quand on poſſéde un pareil avantage,
Peut-on penſer à ce qu'on a perdu ?

L'Amour, qui veille aux intérêts des Belles,
Traine, il eſt vrai, nos cœurs à leurs genoux :
Une heure ou deux, on s'amuſe avec elles ;
Mais on ſe plait toujours auprès de vous.

PETIT RESERVOIR.

L'AMBITIEUX PUNI.

AU milieu d'une Forêt, asyle de la tranquillité & de la paix, vivoit Philémon. Les chagrins cuisans, les remords, les regrets respectoient sa retraite ; l'ambition seule espéroit de s'y introduire un jour.

PHILÉMON favorisé des Dieux leur offroit de pures victimes: un agneau, un bellier immolés, attestoient tour à tour la reconnoissance qu'il conservoit de leurs précieuses bontés. La terre soumise à ses travaux, produisoit abondamment ce qui étoit nécessaire à sa subsistance. Il fuyoit les villes, & s'y rendoit uniquement afin d'y échanger quelques fruits contre les graines dont il avoit besoin pour ensemencer le champ qu'il cultivoit.

APRÈS ses voyages sa cabanne augmen-

toit de prix à ſes yeux. L'ébéne, l'or & l'yvoire, deſtinés à embellir les palais des Grands, n'étaloient pas leur magnificence dans l'habitation de notre Philoſophe. La nature avoit fait tous les frais de ſon ameublement, & s'étoit conſacrée à ſa défenſe.

UNE double enceinte de verdure déroboit ſa retraite aux regards des voyageurs. Un clair ruiſſeau venoit en murmurant lui apporter le tribut de ſon onde, & formoit pluſieurs méandres qui rendoient ſon ſéjour plus long en ce beau lieu. Philémon buvoit de ſes eaux, en arroſoit ſes fleurs, & d'un berceau où il ſe livroit à ſes réflexions, il le ſuivoit de l'œil dans ſa courſe vagabonde.

IL vivoit heureux : point d'Amis trompeurs, point de Maîtreſſes perfides, point de Valets infidéles. Son cœur étoit reſté ſans paſſions juſqu'alors. Les Dieux avoient récompenſé ſa piété de ces dons ; mais ſon zèle vint à ſe rallentir : dès ce moment il s'apperçut qu'il menoit une vie trop unie, il ſe plaignit de ſa deſtinée.

L'ennui l'étouffa ; la barriere fut ouverte aux deſirs ; l'ambition perça enfin dans cette retraite juſqu'alors inacceſſible pour elle. En poſſeſſion de ſon nouveau domicile, elle alla chercher les projets chimériques, & les amena à ſa ſuite dans la cabanne de Philémon, qui ſe ſentit bientôt de leurs cruels efforts. Les Dieux irrités s'éloignerent de lui ; la ſoif des richeſſes le brula ; l'ambition aiguillonna ſes deſirs, entretint ſes ſouhaits, & l'engagea à prier les Dieux de lui être propices

pices dans les plans de fortune peu médités qu'il ſe traçoit ſans leur bonne volonté.

Philémon avoit négligé les ſacrifices; il les recommença avec plus de ferveur que jamais. L'élite de ſes troupeaux enſanglanta les autels.

Un jour dans la folie de ſes penſées, il pria les Divinités de changer en fleuve le ruiſſeau qui arroſoit ſa retraite, & que le canot qu'il lançoit à l'eau, fût transformé en un vaiſſeau richement chargé. Un coup de tonnerre ſuivit ſa priere; il prit cet augure en bonne part, & ſûr d'avoir intéreſſé les Cieux dans ſa demande, il ſe mit hardiment dans ſon canot; & courant au devant de la vengeance, il attendit avec ſécurité l'effet de ſes vœux. A l'approche du moment où Philémon alloit être exaucé, l'ambition abandonna ſon crédule diſciple à ſes malheurs.

Aussitôt le ruiſſeau s'enfla prodigieuſement; les torrens fondirent du haut des montagnes voiſines, & y mêlerent leurs eaux écumeuſes; le nouveau fleuve ſe fit jour, entraîna les terres à ſa ſuite. Le canot changé miraculeuſement en vaiſſeau fut ſoulevé par les eaux, & porté rapidement. Quelque heureux que Philémon s'imaginât être dans cet inſtant, (car le vaiſſeau qu'il montoit étoit rempli de tréſors,) il vit de loin avec regret la ruine de cette chere cabanne où il avoit vêcu pendant plus de vingt années, en coulant des jours ſi ſereins.

Le fleuve en ſe déchargeant dans la mer y

porta Philémon & ſon navire. Expoſé ſur le vaſte Océan, & ayant perdu de vûe la terre, il revint de ſon yvreſſe, il ſe rappella qu'il avoit oublié de ſupplier les Dieux de conduire heureuſement ſon vaiſſeau au port; mais il n'étoit plus tems: il invoqua envain les Dieux, autrefois ſes protecteurs, il avoit merité leur courroux.

LA mer s'irrita, ſes flots bouillonnerent; une tempête horrible aſſaillit le vaiſſeau de toutes parts; une vague furieuſe le pouſſa contre un rocher, le vaiſſeau s'entr'ouvrit, la mer l'engloutit avec les richeſſes qui y étoient renfermées.

PHILÉMON après avoir longtems lutté contre cet impérieux élément, fut jetté ſur une côte déſerte, où épuiſé de fatigue, avant d'expirer il s'avoua digne de la mort qu'il ſouffroit pour l'indiſcrétion de ſes vœux.

LAISSONS les Dieux arbitres de notre ſort; l'homme, hélas! leur eſt plus cher qu'il ne l'eſt à lui-même. Que la prudence régle nos ſouhaits: autrement craignons de devenir, comme Philémon, la victime de leur témérité.

ODE

Sur le Jugement dernier.

QUEL bruit terrible m'épouvante!
La foudre gronde dans les airs.

Des

Des vapeurs que la terre enfante
Se forment de ſombres éclairs.
Tout ſe confond ; l'effroi redouble ;
Le Soleil s'arrête & ſe trouble ;
La Lune paroît chanceller,
Et tous les élemens enſemble
Conſpirent pour nous accabler.

J'entends la trompette bruyante,
Dont le ſon menaçant, affreux,
Porte le trouble & l'épouvante
Juſques au ſéjour ténébreux.
Déjà la voix ſe fait entendre :
Mortels, venez ici vous rendre,
Venez au dernier Jugement ;
Un Dieu juſte, vengeur des crimes,
Va choiſir enfin les victimes
Qu'il doit à ſon reſſentiment.

A ces mots, des cris effroyables
S'élevent du fond des enfers,
Et les infortunés coupables
Se hâtent de briſer leurs fers.
Déjà les tombeaux ſe découvrent ;
Les temples, les rochers s'entr'ouvrent ;
Les abîmes pouſſent des feux,
Et du fond des demeures ſombres,

Les limbes, vomiſſant des ombres,
Préſentent des ſpectres hideux.

Je vois ſur ces fatales rives
Se rouler de vieux oſſemens,
Et j'entends mille voix plaintives
Pouſſer de longs gémiſſemens.
Par l'effet d'un pouvoir ſuprême,
La cendre s'anime elle même,
Et l'on voit enfin tous les morts,
Du fond d'une noire pouſſiere,
Reprendre leur forme première,
Et ſe revêtir de leurs corps.

A peine ils ſont rendus au monde,
Dans l'effroi dont ils ſont ſaiſis,
Qu'ils regrettent la nuit profonde
Des tombeaux dont ils ſont ſortis:
La mort leur paroît moins cruelle
Que la vie affreuſe & nouvelle
Dont Dieu commence à les punir.
Tant de troubles dans la nature
Leur offrent la triſte peinture
D'un épouventable avenir.

Cependant la voûte céleſte
S'ouvre du côté du Levant;

Je

Je vois dans cet instant funeste
La Majesté du Dieu vivant.
Le Ciel brille de feux horribles,
Et par trois secousses terribles
La terre marque sa frayeur:
Mais soudain le bruit du tonnerre,
La mer, & les vents & la terre,
Tout s'enfuit devant le Seigneur.

Le Dieu de l'Univers s'avance,
Il tient la foudre dans ses mains,
La noire terreur le devance,
Et va saisir tous les humains.
Il vient comme un Juge implacable.
Devant sa face redoutable,
Tous les Anges sont consternés:
Sur son pouvoir, sur la justice,
Il vient mesurer le suplice
Des mortels qu'il a condamnés.

Terrible au milieu de sa gloire,
Assis sur un Trône d'airain,
D'un seul trait il trace l'histoire
Et les crimes du genre humain.
Dans ce grand jour de ses vengeances,
Il veut publier les offenses
Qui font éclatter sa fureur;
Et l'aspect d'un Juge sévére,

Auſſi juſte qu'il fut bon Pere,
En redouble toute l'horreur.

Frappés de cette affreuſe image,
L'on voit les humains malheureux
Pouſſer vers Dieu des cris de rage,
Pour les traits qu'il lance ſur eux:
Forcés d'avouer ſa juſtice,
Ils ajoutent même au ſupplice
Que leur prépare ſon courroux.
La terre s'ouvre, & les abîmes
Reçoivent les triſtes victimes
De la fureur d'un Dieu jaloux.

Enfin la vengeance eſt remplie,
Et le Maître de l'Univers,
Pour ne plus écouter l'impie,
Scelle les portes des Enfers;
Il monte au Ciel; la troupe ſainte
Que ne doit plus troubler la crainte,
Va jouir d'un ſort glorieux:
La terre triſte & déſolée,
Par ſon propre poids accablée,
Retombe en un cahos affreux.

LA ROSE.

Ode Anacreontique.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baiſers de Zephir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouïr.

Que dis-je, helas! crain de paroitre,
Differe un moment de t'ouvrir:
L'inſtant qui doit te faire naître
Eſt celui qui te doit flétrir.

Comme toi, belle & jeune encore,
Que ma Themire ait ton deſtin:
Je t'a cueillie en ton aurore
Que je la cueille en ſon matin.

Si tu te plains de ta durée
Voi fluir ſon rapide printems:
Tu meurs d'un ſouffle de Borée,
Themire cede aux coups du Tems.

Deſcend d'une tige épineuſe,
Vien finir ton deſtin ailleurs;

Tu dois être la plus heureuſe
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs ſur le ſein de Themire
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau;
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

L'Amour aura ſoin de t'inſtruire
Du côté que tu dois pancher:
Eclate à ſes yeux ſans leur nuire
Pare ſon ſein ſans le cacher.

Tu verras plus d'un jour peut-être
L'azile où tu vas pénétrer;
Un ſoupir t'y fera renaître,
Si Themire peut ſoupirer.

Qu'elle céde à ſon tour les armes
Au Dieu qui ſerre mes liens;
En voyant expirer tes charmes
Qu'elle apprene à jouïr des ſiens.

CONSEILS

D'un ami à une Demoiſelle, par un Auteur anonyme.

J'Ai des conſeils à vous donner,
Ce n'eſt pas le moyen de plaire,

Iris,

Iris, on ne divertit guere,
Quand on ne fait que raisonner.

Aussi j'aurois gardé sagement le silence,
Ou vous n'auriez de moi que de vaines chansons,
Si je n'avois connu qu'une heureuse naissance
Avoit dans votre cœur prévenu mes leçons.

Souffrez donc que ces Vers aident à vous conduire
En cet âge charmant dont vous allez jouir;
Assez d'autres sans moi voudront vous réjouir,
Mais peu se chargeront du soin de vous instruire.

Commencez aujourd'hui le cours
D'une longue suite d'années.
Esperez, en croissant, d'heureuses destinées,
Et qu'une belle humeur anime vos beaux jours.

Il sied mal à vingt ans d'être triste & rêveuse,
Mais n'accordez à vos desirs,
Si vous avez dessein d'être long-tems heureuse,
Que ce que la nature a d'innocens plaisirs.

Vous n'avez pas besoin, Iris, que je m'arrête
A vous montrer quelle est cette sévere loi
Qui vous commande d'être honnête.
Le sang dont vous sortez le fera mieux que moi.

Cet ordre souverain n'admet point de dispenses,
Et l'honneur en est si jaloux,

Que

Que ſur les moindres apparences
Ce Juge rigoureux prononce contre vous.

Fuyez dans vos diſcours l'enflure & la baſſeſſe;
Qu'ainſi qu'en vos habits rien n'y ſoit affecté,
Qu'une noble ſimplicité
En faſſe l'ornement, la grace & la richeſſe.

Celles dont la témérité
De termes trop ſçavans parent leur éloquence,
Au lieu de montrer leur ſcience,
Ne montrent que leur vanité.

Evitez la plaiſanterie
Dont les traits médiſans percent juſques au cœur.
Et pour rejouir l'auditeur,
Ne faites point de raillerie
Qui puiſſe bleſſer ſon honneur.

Si vos paroles prononcées
Sont l'image de vos penſées,
Voici, ſans vous flater d'un traitement trop doux
Ce que des têtes bien ſenſées
Sur de pareils diſcours doivent juger de vous.

Qu'une ſévere contenance
Ne condamne jamais la modeſte licence
Des propos que vous entendrez.
Aux bons mots que l'on dit, joignez plutôt les vôtres,
Mais faites, quand vous en direz,

Que

Que les gens que vous raillerez
Puiſſent rire comme les autres.

Qui ſouffre l'aſſiduité
De l'amant qu'a fait ſa beauté,
Envain auprès de lui veut paſſer pour cruelle;
Un homme qui ſe voit d'une femme écouté,
Semble devoir eſperer d'elle.

N'accoûtumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur,
Même d'une amitié qui peut être innocente.
L'honneur dans le commerce eſt fort mal aſſûré,
Ne vous y laiſſez point ſurprendre;
Un ami ſi ſage & ſi tendre
Eſt bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

Je ne défends pas à la prude
De prendre un peu de ſoin de ce qu'elle a d'attraits,
Ce ſeroit une ingratitude
De négliger les dons que le Ciel nous a faits.

Mais ſi vous prétendez qu'on vous eſtime ſage,
Apprenez que le trop grand ſoin
De conſerver cet avantage,
Eſt un infaillible témoin
Qui prouve qu'on en fait quelque galant uſage.

Celui qui ſans diſcernement
Adreſſe à tous venans les louanges qu'il donne,

Fait

Fait grand tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne.

Mais auſſi d'un cœur inhumain
N'allez point inſulter aux foibleſſes des autres,
Et que les défauts du prochain
Vous donnent ſeulement du dégoût pour les vôtres.

Ne diſputez jamais avec trop de chaleur,
Mais jugeant de ſang froid & du pour & du contre,
Si vous vous trompez par malheur,
Loin de ſoutenir votre erreur,
Laiſſez-vous vaincre en ce rencontre,
Et par un beau retour, plein de ſincérité,
Revenez à la vérité,
Qui que ce ſoit qui vous la montre.

Il ne faut point chercher à voir
Les intérêts cachés d'une intrigue ſecrette.
Quand on eſt curieuſe, & qu'on veut tout ſçavoir,
On eſt ſûrement indiſcrette.

Si le ſecret vous eſt malgré vous revelé,
Cachez-le avec un tel ſilence,
Même à celui, dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence,
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.

Celle qui ſouffre en ſa préſence,
Qu'on vante en elle des appas,
Ou des vertus qu'elle n'a pas,

N'eſt

N'eſt qu'une idole qu'on encenſe:
Une juſte louange a de quoi nous charmer;
Mais un eſprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaiſir à l'entendre,
Que de peine à la mériter.

La mode eſt un tyran dont rien ne nous délivre,
A ſon bizarre goût il faut s'accommoder,
Mais ſous ſes folles loix étant forcé de vivre,
Le ſage n'eſt jamais le premier à la ſuivre,
Ni le dernier à la garder.

L'HOMME ET LE CHAT.

FABLE.

UN mamant oublia d'enfermer ſon fromage,
Un jeune chat étoit dans la maiſon;
Mais, quoique jeune encor, Raton
N'avoit beſoin d'aprentiſſage.
Pour ſavoir ſon métier: Qui dit Chat, dit Larron,
Ses pareils à deux fois ne ſe font point connoître,
Celui-ci donc grippa le diner de ſon Maître
Qui de retour, fut étonné
Quand il vit que ſans lui Raton avoit diné.
Il aperçoit l'animal hipocrite

Tapi

Tâpi près du foyer dans un humble maintien.
Tu fais en vain la chatemite,
Lui cria le manant, & je te connois bien:
Ton pere étoit un franc vaurien
Friand, escroc, & pour tout dire en somme
Pendu pour ses beaux faits; tu marches sur ses pas,
Larrons de Pere en fils; mais tu me le paîras;
Et sans plus differer, il faut que je t'assomme.
Le crime est-il si grand? repart le Chat à l'Homme,
Vous êtes raisonnable, on le dit, je le croi;
Pourquoi donc vous en prendre à moi?
Devez-vous me punir de votre negligence?
Vous laissez sous mes yeux un mets qui m'a tenté,
Je ne vois pas en verité
De quoi fouetter un Chat en pareille occurence:
Trouverez-vous jamais Chat qui fasse abstinence?
Il disoit vrai; L'Homme fut imprudent.
De la Leçon faisons usage:
De peur de pareil accident,
Ne tentons point le Chat, & serrons le fromage.

PETIT RESERVOIR.

Suite de la Recette pour les Dames qui ont des Maris infidéles.

L'Amour opére des effets diſſemblables, & toujours proportionnés aux diſpoſitions des cœurs qu'il occupe: chez une ame commune qui ſe fût trouvée dans la ſituation de Madame de la Noix, il eût produit la jalouſie, la mauvaiſe humeur, les reproches; mais chez cette digne femme, il ne fit naître qu'une compaſſion tendre pour ſon époux. Son état lui parut digne de pitié; & elle n'épargna rien pour l'adoucir: elle l'abandonna à lui même les premiers jours, & crut que ſa préſence ne ſerviroit qu'à aigrir ſes peines; mais elle trouva le moyen de l'engager lui même à chercher ſa converſation, en lui parlant de l'objet duquel il étoit uniquement occupé. La Noix, quoi qu'il ne pût trouver de plaiſir qu'à penſer à Marianne, eut d'abord quelque confu-

ſion de la conduite de ſon épouſe ; mais elle revint tant de fois à la charge, & cela d'une maniere ſi naturelle, qu'il ſe perſuada s'être trompé, lorſqu'il avoit cru qu'elle avoit cru qu'elle avoit oublié ſon amant pour s'attacher à lui. Telle eſt l'injuſtice des hommes à notre égard, ils ne peuvent nous croire capables d'un effort vertueux ; & pour dépriſer nos actions les plus eſtimables, ils y cherchent des motifs interreſſés : ils auroient trop à rougir s'ils penſoient autrement, & ſont charmés de juſtifier leurs foibleſſes par les nôtres. Telle étoit préciſément la ſituation de la Noix ; il parvint à ſe déguiſer les motifs qui faiſoient agir ſon épouſe, & n'eut plus que de l'empreſſement à ſe trouver avec elle pour s'entretenir de ſa maîtreſſe. Une jolie femme eſt une confidente dangereuſe ; & puis, la vertu a ſes droits ; elle arrache l'eſtime de ceux même qui s'obſtinent à lui refuſer de l'amour. La Noix ſe trouva bientôt partagé entre deux objets qui l'attachoient preſque également ; ce n'eſt pas qu'il eut ceſſé d'aimer Marianne, mais il commençoit à gémir ſincérement de la tyrannie d'une paſſion, qui le mettoit dans la cruelle alternative d'être malheureux ou criminel ; il ne demêloit pas encore la nature de ſes ſentimens pour ſon épouſe ; la jalouſie l'éclaira. Par une bizarrerie, que ceux qui ne connoiſſent pas les caprices du cœur auront peine à comprendre, il devint jaloux. L'Amant de ſon épouſe étoit révenu à Auxerre ; dans ces petites villes, tout le monde ſe connoit, & il ſe préſente à tous momens

des

des occaſions de ſe trouver enſemble La Noix qui avoit ſouhaité pluſieurs fois le retour de cet homme, qu'il croyoit ſeul capable d'arrêter les progrès qu'il craignoit de faire dans le cœur de ſon épouſe, ſe trouva embarraſſé lorſqu'il ſe trouva avec lui, & qu'il ſe vit dans la néceſſité de répondre aux avances d'amitié qu'il lui faiſoit. Son épouſe le tira de peine & refuſa abſolument de recevoir chez elle un homme qu'elle avoit aimé, & qu'elle aimoit peutêtre encore un peu.

NOUS avons vû le jeune la Noix gémiſſant de l'amour qui l'empêchoit de ſe donner tout entier à ſon épouſe; il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour ſa guériſon: la mort de ſon Pere, la récula de beaucoup. Le bon homme mourut preſque ſubitement; mais il avoit pris les meilleures précautions pour s'aſſurer de Marianne: quoiqu'elle ſe fût miſe volontairement dans une Maiſon Religieuſe, elle n'étoit pas libre d'en ſortir; le vieux Pere avoit fait valoir l'ordre du Roi. Marianne ignoroit cette circonſtance, & ne l'apprit qu'au moment où ſe croyant maîtreſſe de ſa deſtinée, elle voulut retourner chez ſa Mere: elle trouva moyen de faire ſavoir à ſon Amant cette nouvelle circonſtance de ſes malheurs, & il n'en fallut pas d'avantage pour réveiller ſa paſſion. Il oublia dans le moment tout ce qu'il devoit à ſon épouſe, & s'étant rendu à Paris, il travailla ſi efficacement, qu'il obtint la liberté de ſa Maîtreſſe. Il la mena à Auxere, & ſe flattant de pouvoir en impoſer à ſon épouſe, qu'il

reſpectoit trop pour ne la pas craindre, il lui propoſa d'aller paſſer ſix mois à ſa maiſon de Campagne. Madame de la Noix trop interreſſée à ſuivre les traces de ſon époux, n'ignoroit pas le motif de la priere qu'il lui faiſoit; mais elle crut qu'il falloit céder au torrent, & qu'elle ne faiſoit qu'aigrir le mal, ſi elle vouloit employer pour le guérir des remédes violents: elle ſe laiſſa donc conduire à la Campagne, où ſon époux, content de la poſſeſſion de ſa Maîtreſſe qu'il ſe procuroit la liberté de voir fort ſouvent, reprit ſa gaieté ordinaire, & vivoit avec ſa femme comme avec une amie, pour laquelle on a les plus grands égards. Son Hiſtoire devint bientôt le ſecret de la Comédie; chacun ſe la contoit à l'oreille, & l'on gémiſſoit de l'aveuglement de Madame de la Noix, qui ſeule ignoroit, diſoit-on, la mauvaiſe conduite de ſon époux. Quelques perſonnes, de celles qui ne cherchent que l'occaſion de ſe rendre néceſſaires, prirent la peine de la mettre au fait, & furent fort ſurpriſes du ſang froid qu'elle témoigna à cette nouvelle: elle traita d'abord les donneurs d'avis de calomniateurs, & finit en les priant de ne point ſe donner la peine d'examiner la conduite d'un époux, dont elle n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre; & qu'elle trouvoit fort extraordinaire qu'on ſe mêlât d'une choſe qui la regardoit uniquement. Le bruit que faiſoit cette avanture étant parvenu aux oreilles de la Mere de Madame de la Noix, elle vint faire à ſon Gendre les reproches les plus piquants; mais ſa fille, ſans manquer au

reſpect

respect qu'elle lui devoit, prit le parti de son époux, & assura sa Mere, que ces rapports venoient de personnes interressées à troubler leur ménage. La Noix fut confondu à la vuë de la vertu de son épouse, & sentit augmenter la vénération qu'elle lui avoit inspirée: il rougit de sa foiblesse, & se détermina, pour la première fois, à la vaincre. Il fut trois jours sans aller à Auxere; mais la violence qu'il se faisoit étoit trop grande, pour ne pas déranger sa santé: il fut pris d'une fiévre violente, pendant laquelle son épouse ne l'abandonna point un instant. Dans cet état, il étoit aisé de connoître à quel point il étoit agité; tantôt il appelloit Marianne, & lui demandoit pardon d'avoir conçu le dessein de lui être infidelle; tantôt il prioit son épouse de lui aider à vaincre une passion si injurieuse pour elle, & si contraire à son repos. La fiévre augmentant, fut suivie d'un transport qui fit craindre pour sa vie, & il dût son rétablissement à la prudence de son épouse, qui dans ses momens de délire lui parloit sans cesse de celle qui le causoit, & lui faisoit esperer de la revoir bientôt.

CEPENDANT Marianne éprouvoit les plus vives allarmes. Elle ignoroit la maladie de son Amant, & se croyant abandonnée, elle n'écouta que son desespoir. Elle avoit fait connoissance à Auxere avec un jeune homme qui avoit pour elle une amitié sincère; (& c'est de la bouche de ce jeune homme que je tiens cette avanture.) Il eut pitié de son état, & consentit à la conduire au lieu

où demeurois la Noix. Cette fille étoit dans le plus grand désordre; ses yeux étoient baignés de larmes, & n'osant entrer dans une auberge en cet état, elle se cacha dans une piéce de bled, en attendant que son confident eut remis une Lettre à son Amant. Il se fit conduire chez lui, & ayant demandé à lui parler, on fut avertir son épouse: dans l'intervalle qu'elle mit à venir, il apprit que le maître du logis étoit à l'extremité, & se trouvant fort embarrassé de sa contenance, il inventa une fable dont Madame de la Noix parut satisfaite. Il sortit & fut apprendre cette nouvelle à l'infortunée Marianne, qui ayant poussé un grand cri, tomba sans connoissance. Le jeune homme, après avoir fait d'inutiles efforts pour la faire revenir, prit un parti fort extraordinaire, & qui étoit pourtant le seul convenable en cette occasion; il connoissoit Madame de la Noix sur le portrait avantageux que Marianne lui en avoit fait; il ne balança pas à retourner chez elle, & après lui avoir demandé pardon de s'être mêlé d'une telle affaire, il lui avoua l'embarras dans lequel il se trouvoit. Madame de la Noix le remercia d'avoir évité un éclat, & s'étant transportée au lieu où étoit Marianne, elle la fit porter chez elle. On la mit au lit avant qu'elle put reprendre ses esprits; jugez de sa surprise lorsqu'elle se vit entre les mains de sa rivale, mais d'une rivale qui la mit tout d'un coup à son aise. Rassurez vous Mademoiselle, lui dit Madame de la Noix, vous êtes avec une amie qui partage vos peines, & qui est bien éloignée

de

de chercher à les aggraver: je connois le mérite de mon époux, & je sais ce qu'il doit vous en couter pour l'arracher de votre cœur; mais que ne peut pas la vertu sur une ame faite comme la vôtre, & que n'en dois-je point esperer pour l'avenir? en attendant, regardez vous ici comme chez vous, & comptez sur tout ce qui dépendra de moi, pour adoucir votre situation.

MARIANNE avoit le cœur bon; l'amour l'avoit séduite dans un âge où il est difficile de résister à ses charmes; le libertinage n'avoit point de part à sa mauvaise conduite, & son ame naturellement vertueuse, n'attendoit, pour ainsi dire, que cette occasion pour suivre son penchant naturel: elle tendit les mains à Madame de la Noix, & sans pouvoir exprimer parfaitement ce qui se passoit en elle, elle l'assura que désormais elle s'attacheroit à reparer tout le chagrin qu'elle lui avoit causé. Elle fut bientôt remise de sa foiblesse; Madame de la Noix passoit auprès d'elle tous les momens qu'elle pouvoit dérober à son époux, & l'affermissoit dans sa résolution de rentrer dans la voye du devoir. Deux jours après Mr. de la Noix se trouva sans fiévre: il fut touché des soins de son épouse, & se fortifia dans le dessein de lui rendre enfin ce qu'elle méritoit.

CE n'est pas qu'il ne ressentit souvent des retours pour Marianne, mais ils n'étoient presque plus causés que par la crainte de la livrer au desespoir en l'abandonnant: il s'en expliqua avec son épouse lorsqu'il fut convalescent, & la conjura d'agréer qu'il fit un

fort gracieux à cette pauvre fille: il la pria même de se charger entierement de cette affaire, parce qu'il n'auroit pas le courage de lui annoncer son changement. Madame de la Noix crut alors pouvoir lui apprendre ce qui s'étoit passé, & elle ne craignit point de faire appeller Marianne. Le jeune homme qui me raconta cette Histoire quatre mois après sa conclusion, ne pouvoit retenir ses larmes, en se souvenant de cette scène. Marianne ne montra aucune foiblesse: elle demanda pour derniere preuve d'amour à son Amant, une assurance de ne la voir jamais; elle le conjura de transporter à sa digne épouse toute la tendresse qu'il avoit eu pour elle jusqu'alors. Lorsqu'il fallut se séparer, elle embrassa sa rivale avec une effusion de cœur qui attendrit Madame de la Noix, à qui elle fit promettre de la voir quelquefois dans la retraite où elle alloit s'ensevelir pour jamais. Mr. de la Noix fit paroitre moins de courage, & voulut excuser aux yeux de son épouse des transports qui le maîtrisoient malgré lui; elle l'assura qu'elle n'en étoit point offensée, & qu'elle auroit mauvaise opinion de son cœur, s'il se séparoit sans douleur d'une personne qu'il avoit tant aimée. Son premier soin après le départ de Marianne, fut de lui assurer, par un bon contrat, une somme qui la put faire vivre à son aise le reste de ses jours.

MARIANNE étoit entrée dans un Couvent à dessein de se faire Religieuse. Le jeune homme dont j'ai parlé, regrettoit avec moi le sort de cette aimable fille: je lui dévoilai

voilai ſon cœur, & lui fis connoître qu'il en étoit amoureux ; il n'en voulut pas convenir, mais j'ai appris depuis qu'il l'avoit épouſée & qu'il vivoit avec elle à Paris, dans une union qui ne peut être comparée qu'à celle où vivent depuis quelques années Mr. & Madame de la Noix.

ODE,

Tirée du Pſeaume XLV.

ARMEZ-VOUS contre ma foibleſſe,
Fiers ennemis de mon repos;
Epuiſez contre moi l'adreſſe
De vos plus dangereux complots;
Que l'affreux démon de l'envie
Verſe ſur les jours de ma vie
Son ingénieuſe noirceur:
Bien-tôt mon triomphe & ma gloire
Eterniſeront la mémoire
De votre impuiſſante fureur.

En vain la terre dévorée
Du feu de ſes ſouffres brulans,
Au ſein de l'abîme égarée,
S'écoule ſous mes pas tremblans;
En vain l'Océan implacable

Franchit dans ſa courſe indomptable
Le ſommet des monts ébranlés ;
Le jour fuit, le Ciel étincèle,
L'Univers éperdu chancèle
Sur ſes fondemens écroulés.

Vains efforts, ſtériles orages,
Contre moi que prétendez-vous ?
Redoublez donc toutes vos rages,
Noirs démons, confondez vos coups ;
Voyons ſi votre haleine impure
Sçaura d'un cœur, que Dieu raſſûre,
Forcer l'impénétrable acier.
Tonnez ; au fort de la tempête,
Mon Dieu ſuſpendra ſur ma tête
La foudre prête d'éclater.

C'eſt lui, dont la main ſalutaire
Trace ſur un ſable argenté
La courſe féconde & légere
Des eaux qui baignent la Cité ;
Aux ruiſſeaux il donne leur pente,
Aux Cieux leur majeſté frappante,
Aux champs les fleurs & la moiſſon ;
Au foible il donne la conſtance,
Aux fils de Juda ſa préſence,
Aux Rois la terreur de ſon nom.

Il parle; à ſa voix la vengeance
Ouvre les portes de la mort;
L'Univers attend en ſilence
Le fatal arrêt de ſon ſort,
Déja plus d'un peuple rebelle
Voit mêler ſon ſang infidelle
Au ſang de ſes Rois expirans,
Et les Idoles renverſées
Roulent, ſur la poudre entaſſées,
Aux pieds de leurs Prêtres tremblans.

Fuyez, profanateurs ſuperbes,
Qui de nos Autels démolis
Bien-tôt eſperiez ſous les herbes
Enfouir les ſanglans débris;
Fuyez..., quoi! rien ne les arrête;
Ils marchent; déja ſur ma tête
Siffle le démon des combats;
Déja le meurtre & l'incendie
Servent dans nos champs la furie
De leurs impitoyables bras.

Mais de combien de ſang rougiſſent,
Jourdain, tes rivages troublés?
De quels cris affreux retentiſſent
Sion, tes échos déſolés?
Dieu frappe, les Cieux s'obſcurciſſent,
Les guerriers acharnés gémiſſent,

Sous

Sous leurs propres chars écrasés;
Leurs traits sont brisés par la foudre,
Et leurs soldats réduits en poudre
Sous leurs boucliers embrasés.

Superbe, dont la bouche impie
Ne s'ouvre qu'à l'iniquité,
Et dont la main ne sacrifie
Qu'aux Dieux de l'infidélité,
Lorsqu'enfin la voix du tonnerre
T'annonce le Dieu de la terre,
Crois-en ton cœur épouvanté;
L'éclair, qui brille sur ta tête,
Publie assez dans la tempête
Sa foudroyante Majesté.

Ainsi qu'échappé de sa source,
Un frais & débile ruisseau
Cherche, pour dérober sa course,
L'ombre du saule & du roseau;
Ainsi, Seigneur, en ta présence
Je viens de ma foible innocence
Ensévelir l'obscurité,
Et dans ma pénible carriere,
Contre leur fraude meurtriere
Je n'invoque que ta bonté.

EPI-

EPITRE

A M. l'Abbé de . . .

LOIN de ces montagnes,
Ami d'Apollon,
Tu fais tes campagnes
Au ſacré Vallon.
Ce Dieu t'y couronne
Des mêmes Lauriers
Qu'à ſes fiers Guerriers
Diſpenſe Bellone :
Quels plus doux attraits!
Le ſanglant Cyprès
Qui ſuit la Victoire
Epargne à ta gloire
De cruels regrets.
Philoſophe arbitre
Des illuſtres foux,
D'un faſtueux titre
Tu n'es point jaloux.
Aux droits d'un Monarque
Immolant le cours
De ce peu de jours
Que le ſort nous marque,
Non, tu n'iras pas
D'un noble trépas
Défier la Parque.

Paiſible Heros,
Dans ton doux azile
Feuillete en repos
Horace & Virgile :
Jouï ſans danger
D'un loiſir ſolide
Que mon cœur avide
Cherche à partager.
Bientôt les haleines
Des froids Aquilons
Suſpendront nos peines ;
Loin de ce Vallon
Déja la nature
Vieillie en ces lieux
Dérobe à nos yeux
Sa jeune parure ;
Loin de nos frimats
L'aimable Zephire
Pour Flore ſoupire
Dans d'autres climats ;
Déja de Pomone
Ses ſoins épuiſant
Offrent de l'Automne
Les derniers préſens.
La tardive Aurore
Craint avec raiſon
De paroitre encore
Sur notre Horiſon :
Les pleurs inutiles
Qu'elle va verſer
Bientôt vont glacer

Nos voutes mobiles.
L'humide Orion
Nous dérobe & noye
Un tiede rayon
Que Phebus envoye.
Mars du tendre Amour
L'inquiete Mere
Attend à Cythere
Ton heureux retour:
Rival de Bellone
Le plaiſir flatteur
Déja t'y couronne
D'un myrthe enchanteur.
Sa voix ſéduiſante
Rappelle à Paris
La trouppe brillante
De tes favoris.
Tendre Amour ramene
Dans mes bras heureux
L'Aimable Climene
Fidelle à ſa chaine
Senſible à mes feux.
Ou deux fois volage
Qu'un égal partage
Chaſſe en ma faveur
Le conſolateur
D'un trop long veuvage.
Sous tes douces loix
Trouppe redoutable
Loin du Sexe aimable

Suſpend tes exploits.
Rendez-nous les armes,
Rivaux trop heureux,
Qu'un ſoin généreux
Eclipſe vos charmes!
Fuyez promptement
Et de l'Hirondelle
Prenez pour modele
Le départ prudent,
Quand Mars implacable
Fera ſur le Rhin
Bruire de l'airain
Le ſon formidable
Paroiſſez ſoudain.
Par plus d'un chemin
On ſuit la Victoire,
De retour Zephir
Vous mene à la gloire
Et nous au plaiſir.
Empruntez ſes ailes
Dans les tems des fleurs,
Heureux ſucceſſeurs,
Venez de nos Belles
Eſſuyer les pleurs.

PETIT RESERVOIR.

LETTRE

A

S. A. S. MONSEIGNEUR

LE

PRINCE EUGENE DE SAVOYE,

SUR

L'Antiquité, l'Etendue, & le Gouvernement de l'Empire de la Chine.

AVERTISSEMENT.

UN *Capitaine de Vaisseaux, Flamand de nation, qui a été trois fois à la Chine, ayant fait connoissance avec une personne, qui y a-*

voit fixé son séjour depuis plusieurs années, en a tiré des Mémoires qui sont la matiere de cette Lettre, écrite en 1728.

MONSEIGNEUR.

J'Ai déjà eu l'honneur de vous présenter un petit Mémoire de ce que j'avois apris de particulier touchant l'Empire de la Chine, dans les differens Voyages que j'y ai faits; & Votre Alteſſe Sereniſſime ayant eu la bonté de me témoigner qu'il lui avoit fait plaiſir, tout informe qu'il étoit; aujourd'hui qu'il eſt dans un meilleur ordre, j'eſpere qu'Elle ne le verra pas avec moins de ſatisfaction. J'ai été obligé, pour donner de la liaiſon à mon Diſcours, d'y joindre certaines choſes déjà connuës; & peut-être que V. A. S. ne ſera pas fâchée de s'en renouveller les idées.

QUAND on conſidère la multitude innombrable des Habitans de la Chine, ſes Richeſſes immenſes & ſon abondante fertilité pour tout ce qui regarde la néceſſité, la commodité & les délices de la vie, & ſur tout la ſageſſe de ſon Gouvernement; je crois que c'eſt à bon titre qu'on lui donne un des premiers rangs entre les Empires & Royaumes de l'Univers.

L'HISTOIRE populaire de cette vaſte Monarchie eſt hors de toute vraiſemblance, pour

ne

ne pas dire manifeſtement fauſſe, puiſqu'elle compte plus de quarante mille ans depuis ſa fondation. Il eſt bien vrai qu'il n'y a point de Peuple plus ancien, ni peut-être ſi ancien dans le monde: car le tems le plus reculé, marqué dans la Vulgate, ſuffit à peine pour fixer la Chronologie des Chinois: & ce que leurs Savans en diſent, eſt ſoutenu par des circonſtances ſi apparentes, & confirmé par une Tradition ſi généralement reçue parmi eux, qu'on y paſſeroit pour ridicule & pour un incrédule obſtiné, ſi l'on vouloit ſeulement le revoquer en doute. Cependant malgré la prétendue certitude de ces Savans, ils ne s'accordent pas tout-à-fait ſur l'antiquité de leur Nation: les uns lui donnant quatre mille quatre-vingt huit ans, les autres quatre mille ſix cents quatre-vingt; & pluſieurs, par des raiſons aſſez probables, la font remonter encore ſix cents ans plus haut.

QUOIQUE ces différences paroiſſent ſenſibles, l'on ne doit point s'en étonner, ni s'y arrêter beaucoup; lorſqu'on fait attention au peu de conformité qui ſe trouve auſſi entre nos Auteurs Européens, qui ont traité de la Chronologie. V. A. S. n'ignore point qu'il y a plus de ſoixante & quinze opinions touchant le calcul des années depuis la création du Monde, juſqu'à la venue de JESUS-CHRIST, & que toutes ces opinions renferment une différence de plus de trois mille ans; puiſque la première, qui eſt du Rabbi *Nahaſſon*, en compte 3740. & la der-

niere, d'Alfonſe le Sage Roi de Caſtille, 6984.

(*) Pour donner une vraie Epoque, ou du moins vraiſemblable, à l'établiſſement de l'Empire de la Chine, un homme de probité & d'érudition, qui y a fait un ſéjour de plus de quarante ans, s'eſt étudié à débrouiller ce cahos autant qu'il lui a été poſſible, & m'a aſſûré d'en avoir fait une Diſſertation en Latin (que je n'entends pas, autrement il me l'auroit communiquée) dans laquelle il prouve, m'a-t-il dit, la veritable origine de cet Empire, ſon Gouvernement &c. Mais il m'a donné les petits Mémoires ſur leſquels il a travaillé, & dont je vais tâcher de déduire le contenu, en commençant par la Généalogie du Roi JECTAN. Elle eſt tirée exactement des Annales Chinoiſes & conforme à l'Ecriture Sainte juſqu'à HEBER Pere de ce JECTAN.

C'EST donc par une étude recherchée des Hiſtoriens Chinois & de leurs anciennes Chroniques qu'on a pu apprendre que le Roi JECTAN, appellé dans leur langue YAO, *ou* YAO-TANG, a été le Fondateur de ce grand Empire. Ils diſent que ce Prince partit l'an 171. après le Déluge, du Camp de *Sennaar*, où avoit été la Tour de Babel, & qu'il habita pendant cinquante ans depuis *Cang-kiu* juſqu'au mont *Hoa*: Lieux qui paroiſſent répondre au *Meſſa*, & à la montagne orientale SÉPHAR; & qui, ſuivant l'Ecriture Sainte, furent la première habitation de ce ſecond Fils

(*) Antiquité de la Chine.

Fils d'HEBER. Enfin, il quitta ce poſte & arriva à la Chine onze ans après avec ſa nombreuſe Colonie, ayant pris ſa route par la Province ſeptentrionale de *Changſi*, où il trouva, auſſi bien que dans un Pays plat tirant plus ſur le Midi, une vaſte étendue d'eau, que leur Hiſtoire nomme *Hong-choui*, c'eſt-à-dire, Eaux du Déluge, & que ce Prince fit écouler dans la Mer par pluſieurs Canaux, auxquels on travailla pendant l'eſpace de treize ans (*).

SUR les montagnes qui environnoient ce Pays, on ne voyoit que des ſerpens & des bêtes feroces, qui dévorèrent pluſieurs de ces nouveaux hôtes. Tout autre que JECTAN ſe ſeroit rebuté à la vuë de ces affreux objets; mais plein d'un courage heroïque il ranima les plus timides, & mettant lui même la main à l'œuvre, pendant que d'un autre côté l'on évacuoit les eaux, il mit le feu par toutes ces montagnes, pour en exterminer ces animaux ſauvages; il fit défricher les Terres, & les enſemencer; & à force de travail, on vit paroitre au bout de quelques années, des maiſons & des Villes dans toute cette longue étendue de Pays.

POUR ne pas être accablé du fardeau immenſe des affaires de ce naiſſant Empire, il s'aſſocia, pour le gouverner, un perſonnage d'un rare merite nommé *Yu* & enſuite *Chun*. Aidé

(*) *Mengt tſé* Hiſtorien Chinois, dit au C. III. de ſes Anecdotes, que la Chine n'étoit alors qu'un Déſert habité par des ſerpens & autres bêtes cruelles.

Adé de ce grand-homme, il mit tout en bon ordre, créa des Charges, fixa ſa Cour, choiſit ſes Officiers, & partagea ce vaſte Domaine en neuf Diſtricts où il établit autant de Gouverneurs, ſe réſervant un tribut annuel proportionné à la bonté de chaque territoire. Enfin toutes choſes furent ſi bien ordonnées, que ſes Réglemens & ſes Loix, qui ſubſiſtent encore, ont fait juſqu'aujourd'hui le bonheur & la tranquilité de ces peuples, & l'admiration des Etrangers.

Le Regne d'Yao-Jectan, depuis ſon départ de *Sennaar* juſqu'à ſa mort, a duré cent & un ans, 61. hors de la Chine, & quarante depuis ſon arrivée dans le Royaume. Chun regna après lui cinquante & un ans, ce qui fait 92. pour le regne alternatif de ces deux Princes. Yao fut ſi content des belles qualités de Chun, que de ſon premier Miniſtre, il en fit ſon Gendre & ſon Collegue, en l'élevant lui même au trône de ſon vivant, & le préferant à tous ſes fils; parce qu'il ne reconnut en aucun d'eux aſſez de vertu, ni aſſez de capacité pour pouvoir continuer & faire ſubſiſter ſes admirables établiſſemens. L'évenement confirma ce juſte choix, & Chun gouverna avec tant de bonté, de fermeté & de ſageſſe, qu'il paſſe encore dans la nation pour le plus grand Empereur & le plus parfait qu'il y ait eu après Yao. Une des choſes qui lui attira le plus d'eſtime, c'eſt que ſuivant l'exemple de ſon Prédéceſſeur, il eut plus d'égard à la felicité de ſes Sujets, qu'à la proximité de ſon ſang. Il préfera donc à ſon Fils ainé Chang-Kiun,

KIUN, pour lui succéder à la Couronne, le grand YU, non moins célebre par ses vertus éminentes, que pour avoir présidé à l'évacuation des Eaux, & en avoir achevé le grand & penible ouvrage. C'est lui qui fut le Chef de la Premiere Famille Royale nommée HIA. Il auroit bien voulu imiter ses deux illustres Prédecesseurs, en remettant au plus digne les rênes de l'Empire; mais le sentiment des Grands & du Peuple prévalut, en le rendant héréditaire; par la crainte qu'ils eurent qu'une élection qui auroit toujours été arbitraire, ne vint enfin à causer des murmures & des troubles capables d'ébranler, ou de bouleverser même, ce qui étoit si bien affermi.

L'ON ne peut pas dire au juste le nombre des Princes que cette Premiere Famille, ou Dynastie comme mon Auteur l'appelle, a mis consécutivement sur le trône; l'ordre de la succession en ayant été plusieurs fois interrompu par quelques Rebelles. Mais il est bien certain qu'elle n'a subsisté que 259. ans, au lieu de 439. que le comput vulgaire lui attribue, par une addition qui paroit faite à dessein d'une triple révolution de son cycle sexagenaire, c'est-à-dire de 180. ans. Les preuves qu'en donnent de savans Auteurs Chinois sont très-plausibles, par rapport à de certains Evénemens, dont les circonstances sont parfaitement conformes avec celles que nous lisons dans la Vulgate. Cette erreur de calcul a tellement dérangé la Chronologie Chinoise, que les Missionnaires Européens n'ont pû jusqu'ici reconnoitre la veritable origine de l'Empire; de crainte qu'en

avouant le Roi YAO pour ſon fondateur, comme il l'eſt en effet, ils ne fuſſent obligés de le faire noyer dans les eaux du Déluge, dix ans avant ſon élection, ou ſon départ pour la Chine. C'eſt pourquoi ils ont dû abandonner la Vulgate, & avoir récours aux Septante, pour trouver, à la faveur de leur comput allongé, quelque Prince plus ancien, qu'ils ont fait le prétendu Fondateur de cette Nation: & cela faute d'un examen ſuffiſant, s'étant contentés de chercher ce Prince entre ceux, dont les Annales Chinoiſes parlent confuſément depuis le premier Homme.

LA ſeconde Dynaſtie qui a ſuivi immédiatement celle des HIA, s'eſt nommée CHANG & a duré 644. ans ſous vingt-huit Princes conſecutifs. L'Empereur TCHING-TANG, ſurnommé l'*Homme parfait*, en fut le Chef, & parvint à l'Empire la même année que le Patriarche Jacob entra en Egypte, qui étoit la ſeconde de la famine univerſelle de ſept ans. L'Hiſtoire Chinoiſe en fait mention, de même que l'Ecriture Sainte, & la place auſſi dans le même tems, ſavoir 582. ans après le Déluge.

LA Troiſieme Dynaſtie, appellée TCHEOU, pendant 876. ans qu'elle a duré, a eu trente ſept Rois, dont VOU-VANG fut le premier, ayant défait le cruel & débordé TCHEOU, dernier Prince de la Dynaſtie précédente. Depuis ce tems-là juſqu'à la naiſſance de JESUS-CHRIST il s'eſt écoulé 246. ans, le ſixième du regne de l'Empereur HAN-GEAI-TI. Et enfin depuis cette ſainte & heureuſe Epo-

que

que nous en comptons 1728. D'où il réſulte que l'Empire de la Chine ayant commencé 230 après le Déluge, le 1886e. du Monde ſelon la Vulgate, a juſques à préſent trois mille huit cents quarante cinq années d'antiquité, comme on le voit par cette ſupputation.

Le regne des deux premiers Rois	ans.
YAO & CHUN a été de	92.
La Première Dynaſtie a duré	259.
La Seconde	644.
La Troiſieme	876.
Depuis lors à J. C. il s'eſt paſſé . .	246.
Et depuis JESUS-CHRIST	1728.
	3845.

PENDANT cette longue ſuite d'années, on a toujours vû la méme forme de Gouvernement dans la Chine, & rien ne s'y eſt changé que les habillemens; quoique les Tartares occidentaux & orientaux y ayent fait deux invaſions: la premiere l'an 1280. qui a duré juſqu'en 1373: la ſeconde en l'an 1643, &qui continue encore.

IL me ſemble, Monſeigneur, d'avoir aſſez bien debattu l'erreur populaire touchant l'antiquité de la Chine; je vais maintenant fixer ſa ſituation & ſon étendue.

(*) LES Géographes parlent diverſement de l'une & de l'autre: mais ſans m'arrêter à rapporter leurs differens ſentimens, ce qui ſeroit fort inutile, je puis aſſûrer, après les obſer-

(*) Situation de la Chine & ſon Etendue.

obſervations exactes, faites en dernier lieu, qu'elle eſt ſituée depuis le 22. degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au 41. & depuis le 125. degré de longitude juſqu'au 150: c'eſt-à-dire qu'elle a 380. lieuës marines ou d'une heure de chemin, du Midi au Septentrion, & 500. lieuës de l'Orient à l'Occident en comptant 20. lieuës pour un dégré. Joignons-y la Tartarie Orientale qui fait auſſi partie de l'Empire Tartare-Chinois, depuis l'extremité de la fameuſe muraille juſqu'au 49. degré de latitude; ce ſont encore neuf à dix degrés: de ſorte que tout ce terrain repréſente à peu près un Quarré long de deux mille cent ſoixante lieuës de circuit. Encore n'y ai-je pas compris les Iſles de *Formoſe*, *Hainam*, *Tſangquoe*, *Theoucham* & quelques autres moins conſiderables, qui toutes enſemble feroient un fort grand Royaume: non plus que la grande Province de *Leaotong*, qui eſt au delà de la longue muraille, & non en deça, comme les Géographes l'ont ci-devant placée. Pour ce qui eſt de *Tunquin*, de *Siam*, & de la preſque-Iſle de *Corée*, quoique ces Etats ſoient tributaires de l'Empereur, ils ont cependant chacun leur Gouvernement particulier, & ſont très differens de la Chine; ſoit qu'on regarde la fertilité des Terres, la beauté & la grandeur des Villes; ſoit qu'on faſſe attention à l'eſprit, à la Religion & aux mœurs des Habitans; auſſi ſont-ils fort mepriſés par les Chinois, qui les traitent de Barbares, & ne veulent point s'allier avec eux, non plus qu'avec les autres Indiens;

diens; de peur que ce mélange ne les faſſe dégénérer de leur ancienne nobleſſe.

(*) Ce vaſte Empire de la Chine eſt diviſé en quinze Provinces, qu'on pourroit appeller autant de Royaumes. Les ſix premières vers le Septentrion, que les Tartares connoiſſent ſous le nom de Catay, ſont *Pekeli*, *Changſi*, *Chengſi*, *Xantung*, *Honan*, & *Sout-Chouen*. Mancy étoit autrefois le nom de la Partie Meridionale de la Chine. Elle eſt diviſée aujourd'hui en neuf Provinces, ſavoir, *Houquam*, *Nanking*, *Chekiam*, *Kiamſi*, *Fokien*, *Quangtong*, *Quamſi*, *Yunnan*, & *Koueitcheou*.

Ces quinze Provinces contiennent cent cinquante cinq Villes principales; treize cents douze Cités ou Villes du ſecond ordre, & deux mille trois cents cinquante ſept Bourgs militaires, ou Places d'armes. Il n'y a pas beaucoup de difference entre les Villes & les Cités, eu égard à leur grandeur; puiſqu'il ſe trouve des Cités auſſi grandes que des Villes, & même plus. C'eſt la juriſdiction des Gouverneurs qui les diſtingue. Ceux des Villes ſont ſubordonnés aux Vicerois des Provinces, & les Cités leur ſont ſoumiſes. Les Bourgs ne different des Villes & des Cités, que parce qu'ils ne ſont point fermés de murailles, & qu'ils ont une garniſon qui demeure avec les Bourgeois. Les Villes en langue Chinoiſe ſe nomment *Foù*, les Cités *Tcheou*, & les Bourgs *Hien*. Il y en a d'une auſſi grande étendue que des Cités.

(*) Diviſion.

(*) Il n'eſt pas croyable combien tout ce Pays eſt peuplé. Quand on eſt ſur les grands chemins, on diroit que ce ſont des armées ambulantes. C'eſt comme ſi l'on voyoit continuellement de nos Foires ou de nos Proceſſions. Les Portugais en étoient ſi étonnés, lorſqu'ils entrerent la première fois dans la Chine (†), qu'ils demandoient ſi les Femmes y faiſoient des douzaines d'enfans à la fois. On compte plus de dix millions cent vingt-huit mille ſept cents quatre-vingt dix Familles: & ſans comprendre les Princes du ſang, les Miniſtres de l'Empire, les Seigneurs, les Officiers tant de police que militaires, les Bonzes ou Sacrificateurs, les Eunuques, les femmes & les enfans. Le nombre des Hommes du commun peuple, au-deſſus de l'âge de vingt ans, ſe monte à cinquante huit millions, neuf cent ſeize mille & huit cent; outre une prodigieuſe quantité de gens qui vivent dans les Vaiſſeaux & les Barques, de façon que l'Eau y paroit auſſi peuplée que la Terre. L'on ne doit donc pas tant ſe recrier, quand on aſſure qu'il y a plus de deux cents millions d'ames à la Chine: ce qui eſt fort aiſé à ſupputer par la taille & la capitation; outre que chaque Pere de famille eſt obligé ſuivant les Loix, de mettre un Ecriteau ſur la porte de ſa maiſon, qui dénote le nombre & la qualité de ceux qui demeurent chez lui. Il y a même des *Tiſangs*, ou Dizainiers commis pour tenir chacun le role de dix familles.

Ce

(*) Nombre des Habitans. (†) En 1517.

CE qui contribue beaucoup à cette multitude d'Habitans, c'eſt que tout le monde veut ſe marier à la réſerve de quelques Bonzes, & de ceux que la miſere réduit à garder le célibat malgré eux. D'ailleurs, comme la guerre ni la peſte ne déſolent point ces contrées, & que les hommes, outre leur femme legitime, ont autant de concubines, qu'ils veulent; on y peuple d'une ſi étrange maniere, qu'on ne voit plus aucun lieu, fût-il entre des rochers & des montagnes, qui ne ſoit habité & cultivé.

(*) L'ON ne peut diſconvenir, Monſeigneur, que la Chine ne ſoit digne d'admiration à pluſieurs égards; mais je penſe que ſa Politique & la forme de ſon Gouvernement la rendent encore plus recommandable. J'ai déjà dit qu'on en avoit l'obligation à *Jeſtan* & à *Chun*, ſes deux premiers Rois. Voici comme ils s'y prirent.

APRÈS avoir partagé en neuf ordres les Officiers de robe ou Mandarins Lettrés, ainſi qu'on les nomme, ils jugerent à propos de diſtinguer leurs rangs & leurs qualités par differens habits, & par diverſes figures ſymboliques: chaque ordre ayant pour ſon ſymbole un oiſeau, comme la Cigogne, l'Aigle, le Paon &c. Enſuite ils fixerent ſix ordres d'Officiers d'épée ou Mandarins d'armes, à qui ils donnerent pour marques de diſtinction des figures de Bêtes ſauvages, telles que le Lion, le Tigre, le Léopard &c. Ces réglemens furent religieuſement obſervés juſqu'à

(*) Forme du Gouvernement.

qu'à l'invaſion des Tartares, qui en furent ſi charmés qu'ils les adopterent avec plaiſir; & tous ces Officiers portent encore, aux jours de cérémonie, ſur la poitrine & ſur le dos en deux cartouches quarrés brodés d'or & de ſoye, les figures de ces oiſeaux & de ces quadrupedes. Ils obligerent ſeulement leurs nouveaux Sujets de ſe couper les cheveux & de porter l'habit Tartare. Mais ils eurent plus d'égard pour les Femmes Chinoiſes, que pour les Hommes, en leur laiſſant leurs habits & leurs parures; qui different beaucoup des habillemens des Femmes Tartares. Cependant, comme elles gardent toutes entre elles la même ſubordination que leurs Maris gardent entre eux, elles ont auſſi ſur leurs habits les mêmes ſymboles de leur differente qualité.

(*La Suite dans le Num. ſuivant.*)
page 209.

CAPRICE.

J'AIME l'oiſiveté; c'eſt là mon plus grand vice,
Le repos me paroit l'unique volupté,
Je ne veux plus aimer la cruelle Artenice,
Je connois trop le prix de ma tranquilité:
Fuyez, trompeur Amour, fuyez, je vous l'ordonne,
Je ne reſpire plus que les plaiſirs des champs,
Oui,

Oui, ce ſont les faveurs de Flore & de Pomone
Que je veux déſormais célébrer par mes chants.
Que dis-je? Dans les fleurs ſe retrace l'image
Des frivoles plaiſirs que goutent les Amants;
Dans ces champêtres lieux tout eſt fait au langage
Qui forme de nos cœurs les doux engagements.
Aimable Dieu du Vin, puiſſant fils de Semele,
Bacchus, c'eſt dans ces jours qu'animé de tes feux
J'inſtruirai les mortels des charmes de tes jeux.
Muſes, ce n'eſt plus vous, c'eſt ce Dieu qui m'inſpire,
Je m'égare avec lui dans ces ſombres forêts:
Vif & nouveau tranſport! agréable délire!
O divines fureurs, que vous avez d'attraits!
Les Vallons, les Echos de ces lieux ſolitaires
Ont déja rétenti des doux ſons de ma voix,
Jamais ils ne l'ont fait pour d'amoureux myſteres,
Jamais le foible Amant ne parvint dans ces bois.
Je vois de tous côtés s'étendre des prairies,
Où le raiſin foulé coulant par cent canaux
Quitte ſans murmurer ces rives ſi fleuries,
Et de ſes flots fumeux va remplir nos tonneaux.
Foible fils de Venus, voi ton peu de puiſſance,
Tes traits ſont émouſſés, ton carquois eſt rompu,
Que vois-je? avec l'Amour Bacchus d'intelligence!
C'en eſt fait: je me rends.. Artenice a vaincu.

EPIGRAMME.

L'AIMABLE Iris, auſſi ſage que belle,
De ſon balcon certain jour laiſſa cheoir,
Près d'un quidam à peſante cervelle,
Son blanc mouchoir.
De là les monts, de pareille avanture
Un Petit-maître eût tiré bon augure,
Mais, parmi nous, different eſt le cas;
Tout autrement l'amour y fait fracas,
Tout autrement Vénus y fait la guerre:
En France, helas! c'eſt un mouchoir par terre.

EPITAPHE.

CY gît qui ne reçût jamais aucun outrage,
Et qui paſſa ſes jours en ne manquant de rien;
Il mourut, ſans ſçavoir s'il avoit du courage,
Et s'il étoit homme de bien.

PETIT RESERVOIR.

Suite de la Lettre à S. A. S. Monſeigneur le Prince Eugene de Savoye, ſur l'Empire de la Chine.

OUTRE ce cartouche en broderie d'or, dont je viens de parler, tous les Mandarins portent à leur bonnet & à leur ceinture, des pierres précieuſes, qui marquent auſſi les differens Ordres par leur diverſité. Mais les Mandarins Lettrés des trois premiers Ordres, & les Mandarins d'armes des quatre premiers, ſe diſtinguent encore par des robes enrichies de figures de Dragons à trois ou quatre ongles: ce qui eſt une marque très-honorable; parceque l'Empereur a auſſi le Dragon pour ſon ſigne ſymbolique, avec cette difference qu'il le porte à cinq ongles: & cette diſtinction eſt ſi ſacrée, que perſonne dans ſes Etats n'oſeroit s'en ſervir, ni même le faire peindre, ou ſeulement crayon-

ner, sans un ordre ou permission expresse de ce Monarque.

Il y a de plus une autre subordination entre tous ces Mandarins de Lettres & d'Armes; chacun étant encore distingué en deux degrés. De sorte qu'en parlant, par exemple, d'un Mandarin du quatrième Ordre, on dit: Un tel est Mandarin du premier ou du second degré du quatrième Ordre. Tous ces Ordres & ces Degrés differens ne sont pas attachés aux Charges, mais aux Personnes qui les possedent; parce qu'on n'a égard en cela qu'au seul merite, & aux services rendus à l'Etat. Il est bien vrai que l'on proportionne ordinairement l'Ordre & le Degré à la dignité des Charges; mais l'Empereur éleve souvent au Mandarinat du premier ou second Ordre, un Officier qui merite recompense, & de qui l'emploi est peu considerable. C'est par cette exacte & merveilleuse subordination, & par l'autorité absolue du Souverain que se conserve, comme j'ai dit, cette heureuse tranquilité dans la Chine.

Pour en donner une connoissance encore plus précise, il convient d'entrer dans un plus grand détail.

L'on compte dans *Peking*, Capitale de ce vaste Empire, jusqu'à douze Cours souveraines, qui s'étendent sur toutes les Provinces, savoir: six de Mandarins Lettrés qu'on appelle *Leoù pou*, c'est-à-dire *les six Cours*; & cinq de Mandarins d'Armes, nommées *Oufou*, qui signifie *les cinq Classes*.

La Douzième, ou pour mieux dire, la Pre-

Première, qui a la ſuperiorité ſur toutes les autres, forme les deux Conſeils de l'Empereur; dont l'un eſt Extraordinaire, compoſé des Princes du ſang: l'autre Ordinaire, dans lequel entrent les Miniſtres d'Etat qu'on nomme *Colaos*. C'eſt comme une eſpèce de Parlement qui juge de toutes les Cauſes d'appel, qui examine toutes les grandes affaires, qui en fait rapport à l'Empereur, & qui en reçoit les dernieres réſolutions. Ce Tribunal qu'on appelle NUI-YUEN, *la Cour du dedans*, parce qu'il ſe tient au dedans du Palais, comprend trois Claſſes de Mandarins. La première eſt celle des *Colaos*, qui ſont tous Mandarins du Premier Ordre: le nombre n'en eſt point limité. Il y en a d'ordinaire cinq ou ſix, l'un deſquels a le titre de Préſident que l'on nomme *Ciam-ciu*, c'eſt comme le Premier Miniſtre de l'Empire. Dans la ſeconde Claſſe ſont les Mandarins du Premier & du Second Ordre, en qualité d'Aſſeſſeurs des *Colaos*; on les nomme TA-HIO-SSÉÉ ou *Magiſtrats d'une capacité reconnue*. La troiſième Claſſe appellée TCHONG-CHU-CO, *Ecole des Mandarins*, eſt celle des Secrétaires de l'Empereur, qui ſont ordinairement des Mandarins du Quatrième, du Cinquième & du Sixième Ordre. Voici les noms & les fonctions de ceux qui compoſent les ſix Cours de Mandarins Lettrés.

1. LE *Lii-pou*, a l'inſpection ſur tous les Mandarins de l'Empire, pourvoit à leurs charges, en les donnant ou les ôtant ſelon qu'il le trouve convenir.

2. LE *Hou-pou* a la surintendance des Finances, & des Tributs qui se levent dans tout l'Empire.

3. LE *Lu-pou* conserve les anciennes coutumes, les rites & ceremonies de l'Etat, & dirige tout ce qui a rapport à la Religion, les Sciences, les Arts, & les affaires étrangeres.

4. LE *Ping-pou* étend sa juriſdiction ſouveraine ſur les Troupes & les Officiers qui les commandent, & a ſoin des armes.

5. LE *Hing-pou* juge ſouverainement les criminels.

6. LE *Cong-pou* a la ſurintendance générale des Bâtimens Royaux, & autres Ouvrages publics, & de la Marine.

CES ſix Cours ont chacune un Préſident & deux Aſſeſſeurs. Le Préſident eſt un Mandarin du Premier Degré du Second Ordre, & les Aſſeſſeurs du Premier Degré du Troiſième Ordre. Chaque Tribunal renferme encore pluſieurs autres Chambres compoſées d'un Préſident & de douze à quinze Conſeillers, ſelon la multitude des affaires; dont les plus importantes ſont toujours renvoyées en dernier reſſort à la Première Chambre. On compte juſqu'à quarante quatre de ces Tribunaux ſubalternes. Le Tribunal des Finances & celui des Cauſes Criminelles ont chacun vingt quatre Conſeillers.

POUR empêcher que des Cours auſſi puiſſantes que celles-là, ne donnent atteinte à l'autorité du Prince, ou ne trament quelque choſe contre ſes interêts, il eſt ſtatué

que

que les matières de leurs juriſdictions ſoient tellement partagées qu'ils ayent tous beſoin les uns des autres. De façon qu'il n'y a point d'affaire de conſequence dans l'Etat, qui ne ſoit rélative à pluſieurs de ces Mandarins, & quelquefois à tous enſemble. Outre cela l'on a encore établi dans chaque Cour un Inſpecteur qu'on nomme *Coli*, qui examine tout ce qui s'y paſſe, pour en avertir ſecretement l'Empereur; ou même publiquement, lorſqu'un ou pluſieurs Membres ont commis quelque faute ou injuſtice. Ces ſortes d'Officiers obligent auſſi les Princes à ſe tenir ſur leurs gardes; & l'Empereur même, s'il entreprend quelque choſe contre les Loix fondamentales de l'Etat; parce qu'alors les *Colaos* ont la liberté de le ſupplier, par des remontrances reſpectueuſes, de ne point ſortir de ſon devoir, ni de ſe rendre indigne par-là du rang ſuprême auquel il eſt élevé.

Voila quel étoit le nombre des Mandarins Chinois: mais depuis que les Tartares ſe ſont rendu maitres de la Chine, on les a redoublés, en mettant dans chaque Tribunal autant de Tartares que de Chinois; ainſi au lieu d'un Préſident, & de deux Aſſeſſeurs qu'il y avoit dans chacune des ſix Cours, il y a aujourd'hui deux Préſidens & quatre Aſſeſſeurs mi-partis des deux Nations; & ainſi dans tous les Tribunaux ſubalternes. C'eſt un trait de Politique du Conquerant Tartare, pour accoutumer ſes premiers Sujets aux manieres de la Chine, ſans donner du mécontement aux ſeconds: ce qui ſeroit arrivé, s'il les eut exclus des emplois.

LES cinq Cours ſouveraines des Mandarins d'Armes ſont :

La première HEOU-FOU, de l'*Arriere-garde.*

La 2e. TSO-FOU, de *l'Aile-gauche.*

La 3e. YEOU-FOU, de l'*Aile-droite.*

La 4e. TCHONG-FOU, du *Corps de bataille.*

La 5e. TSIEN-FOU, de l'*Avant-garde.*

DANS ces Cours de Mandarins militaires, il y a comme dans celles des Lettrés, un Préſident & deux Aſſeſſeurs, qui ſont tous du premier & du ſecond Degré du premier Ordre: & ſont pour la pluſpart de Grands Seigneurs qui commandent aux Officiers de la Cour & aux Soldats.

CE ſont ces cinq Claſſes qui forment le Tribunal ſuprême de la guerre appellé YONG-TCHING-FOU, dont le Chef eſt un des plus puiſſants Seigneurs de l'Empire : parceque ſon autorité s'étend généralement ſur tous les Officiers & ſur tous les Soldats, tant de la Cour, que des Provinces.

OUTRE ces douze Cours ſouveraines qui ſe tiennent à PEKING; les quinze Provinces de l'Empire ont auſſi chacune la leur, qui a la ſurintendance ſur les Tribunaux ſubalternes. Comme je puis parler avec certitude du détail du Gouvernement de QUANG-TON, V. A. S. pourra juger de celui des autres Provinces, parce qu'il eſt par tout uniforme. Il n'y a que la quantité d'Officiers, qui eſt plus ou moins grande, ſelon l'étendue de leurs

leurs Departemens. Je commence par la Liſte générale des Mandarins Lettrés, & la fonction d'un chacun.

(*) LE premier s'appelle TSONGTOU, c'eſt le Général-Commandant de la part de l'Empereur, dans les deux Provinces de QUANG-TON & QUANG-SI. Il eſt auſſi le Receveur-Général des Deniers Royaux qui s'y perçoivent ſur le ſel, & dont il rend compte au HOUPOU à *Peking*. Il a pour ſa Garde & à ſa diſpoſition cinq mille hommes de troupes avec un Brigadier, quatre Colonels, cinq Lieutenant-Colonels, dix Capitaines & vingt Lieutenans. Sa réſidence ordinaire eſt la Ville de *Tchao-quing*, diſtante de 20. lieuës de celle de *Quangton*, où il ſe rend, lorſque des affaires importantes l'y appellent.

LE Second FOU-YUEN, ou Vice-Roi de la Province, eſt en même tems le Lieutenant-Général de Police & Receveur-Général des Douanes tant de mer que de terre. Il eſt pareillement comptable au HOUPOU. Sa garde eſt de trois mille hommes avec un Brigadier, deux Colonels, trois Lieutenant-Colonels, ſix Capitaines & douze Lieutenans. Sa réſidence eſt à *Quangtong*.

LE Troiſième eſt *Ta-tchu-cao*, le Grand Préſident de l'Examen qui ſe fait tous les trois ans à *Quang-tong*, pour les Bacheliers de la Province, qui aſpirent au Degré de Licencié *Kiu-qin*. Ceux qui l'obtiennent, vont enſuite à *Peking*, pour être admis au Docto-

(*) Noms & Fonctions des Officiers de Police dans chaque Province.

Doctorat *Tsinsé*. Ce Grand Mandarin est choisi & envoyé par l'Empereur même entre les premiers Docteurs du College Imperial, & l'Examen fini, il s'en retourne à la Cour.

LE Quatrième *Hio-yuen*, Président absolu à l'Examen qui se tient deux fois en trois ans à *Quangton* & dans chaque Ville du Premier Ordre de la Province. Une fois pour les Compositions des Bacheliers, & deux fois pour celles des Aspirans au Bacalaureat, que ce même Président accorde aux plus dignes, & dont le nombre est limité pour chaque Ville. Ce Grand Mandarin, moindre que le précedent, est aussi envoyé de la Cour, & choisi parmi les Docteurs du College Imperial par l'Empereur, & s'en retourne de même après les trois ans achevés.

(*) RIEN n'est plus important ni plus étroitement observé que ces Examens. C'est par les Compositions qu'on juge de la capacité des sujets, qui sont enfermés dans des cellules, & ne peuvent avoir pendant ce tems-là aucune communication au dehors, étant soigneusement gardés par des surveillans fideles, que l'on empêche, autant qu'il est possible, de se laisser corrompre. Les portes sont même scellées du sceau du Vice Roi. Il ne leur est pas permis d'avoir aucun Livre, ni d'autres papiers que celui dont ils ont besoin pour leurs Compositions. L'on a soin de leur fournir tout le nécessaire, alimens, bougie, &c. aux dépens de l'Empereur.

COM-

(*) Examen des Lettrés.

COMME il y a deux sortes de Dignités, dont l'une s'acquiert par la Science des Lettres *(Vên-quàn)*, & l'autre par celle des Armes *(Où-quàn)*, il y a de même deux sortes d'Examens à subir par ceux qui aspirent à l'une ou à l'autre: & les deux Grands Mandarins Examinateurs y donnent toute leur attention avec la derniere rigueur, sans acception des personnes, & n'ayant égard qu'au merite des Candidats: il leur est défendu à eux mêmes de parler à qui que ce soit, aussi-longtems qu'ils sont dans cette fonction. Cependant, quoiqu'ils doivent s'attendre à une mort certaine, s'ils sont convaincus de prévarication, il s'en trouve quelquefois d'assez malheureux pour se laisser gagner par argent avant qu'ils soient arrivés dans la Province. On leur donne certains signes ou marques pour reconnoitre les Compositions de ceux que l'on est convenu de favoriser. Mais il est toujours vrai de dire que la transgression des Loix ne diminue rien de leur beauté.

(*) APRÈS avoir examiné & nommé, tant les Bacheliers que les Licentiés pour les Lettres, comme la partie la plus estimée & la plus honorable; on procéde ensuite à l'Examen des Armes. Il consiste premièrement à voir si les Candidats savent bien monter à cheval, courir à toute bride sans tomber, l'exercice du manége, tirer de l'arc à pied ferme & au galop, & atteindre ainsi droit au but. En second lieu on examine s'ils peuvent faire sans faute un discours simple, mais bien raisonné

(*) Examen des Mandarins d'Armes.

ſonné ſur telle matière qu'on leur propoſe, qui ait quelque rapport à l'Art Militaire.

AVEC tout cela ils n'en ſont point meilleurs Soldats. On a remarqué que dans les occaſions, qui à la verité ne ſont pas fréquentes, ils fondent avec impetuoſité ſur l'Ennemi & ſans aucun ordre; & qu'après cette première fougue, ils courent tous à la débandade, ſans que toute l'habileté des Généraux puiſſe les retenir, & les ramener au combat. On conte que les Tartares occidentaux, pour ſe moquer des Chinois, diſent qu'un Cheval de Tartarie qui hennit, eſt capable de mettre en fuite toute la Cavalerie Chinoiſe. Cette raillerie, avant la Conquête de 1643. étoit fondée non ſeulement ſur la moleſſe & la poltronnerie des Chinois; mais encore ſur le naturel de leurs chevaux, qui ne pouvoient ſouffrir alors la vue, ni le ſeul henniſſement des chevaux Tartares. Je ne croirois donc pas, Monſeigneur, vous donner une grande louange ſi j'aſſûrois que V. A. S. à la tête de 40. ou 50. mille Dragons, pourroit conquerir toute la Chine, quoique leur Monarque entretienne plus de ſix cent mille hommes de troupes réglées. Bien leur en prend de n'avoir pas de Voiſins beaucoup plus vaillans & plus guerriers qu'eux. Je reprens ma narration.

(*) LES Diſcours ou Compoſitions pour l'examen des Armes, ſont toujours ſimples comme je viens de dire: mais ceux des Lettrés doivent être plus figurés & plus fleuris. Le

(*) Suite de l'Examen des Lettrés.

Le bon Gouvernement & la Morale en font la matière qui se tire d'ordinaire de quelque beau passage, mais difficile, de leurs anciens Livres Classiques. L'examen achevé, les nouveaux Licentiés vont, la plûpart la même année, à PEKING pour se présenter au Doctorat : & si quelques-uns ne sont pas en état de supporter les fraix du Voyage, l'on ne manque jamais d'y pourvoir ; afin que la pauvreté ne soit point un obstacle au merite, & que l'Etat ne soit pas privé de plusieurs bons Officiers. Dès qu'ils sont Docteurs, on les présente au Souverain, qui donnant aux trois premiers, ou des Couronnes, ou d'autres présens honorables, les distingue par-là sur tous les autres, & les éleve tous, bientôt après, à differentes Dignités, chacun selon ses vertus & ses talents. Il en choisit quelques uns des plus capables, entre les Lettrés seulement, pour leur faire subir un nouvel examen, dont il se mêle quelque fois lui même, & les aggreger au College Imperial en qualité de *Han-lin-yuen* pour l'emploi des Examens triennaux & remplir les premières Charges de l'Empire. Ceux des Licentiés qui se défient d'eux mêmes, ou qui n'ont pas assez d'ambition pour aspirer au grade de Docteur, se retirent chez eux pour y vivre honorablement ; ou parviennent à des Emplois par quelque puissante protection, de laquelle ils n'auroient nullement besoin s'ils étoient Docteurs. Mais dès qu'ils sont en charge, soit Docteurs ou Licentiés, ils ne peuvent plus se relâcher de l'étude, étant obligés, dans

dans le tems qu'ils y ſongent le moins, de comparoitre encore aux Examens. Ils ſont même ſéverement punis, s'ils ont oublié quelque choſe, & ſont auſſi très-bien recompenſés, s'ils ont fait de nouveaux progrès.

(*) On retire plus d'un avantage, d'une auſſi ſage Politique. 1°. La Jeuneſſe, occupée ſans relache dès l'âge de ſix ans, n'a guère le tems de ſe corrompre par la débauche. 2°. Un eſprit, cultivé par l'étude des Sciences, ſe forme & ſe polit. 3°. Les Charges étant remplies par d'habiles gens, on prévient les maux & les inconveniens fâcheux qui naiſſent de l'ignorance & du déréglement. 4°. Puiſque les Charges ne ſe donnent qu'au merite, l'Empereur peut les ôter, dès qu'on ſe rend indigne par des bevues ou des abus groſſiers: & perſonne n'eſt en droit de s'en plaindre, comme on prétendroit l'être, ſi ces Charges étoient venales. N'a-t-on pas vû que cette vénalité, jointe à une trop grande indulgence pour ceux dont l'argent fait tout le merite perſonnel, a toujours été fatale au bonheur du Peuple & au ſervice du Maitre? Le cinquième avantage d'une continuelle application à l'étude, n'eſt pas moins conſidérable que les précédens: car comme on ne connoit point à la Chine de Nobleſſe héréditaire; qu'il n'y a que ceux qui poſſédent actuellement les Charges qui ſoient réputés pour Nobles; & que les enfans d'un Premier-Miniſtre, d'un Vice-Roi, ou d'un Gouverneur de Province ont leur fortune à faire, de

(*) Avantages de cette Politique.

de même que les moindres roturiers; il faut néceſſairement qu'ils ſoient héritiers de la Vertu & de la capacité de leurs Peres, s'ils veulent hériter auſſi de leurs Dignités, & du rang qu'ils ont tenu.

Le Cinquième Mandarin de Lettres réſide à *Quang-ton*, & ſe nomme *Pout-ching-ſe*. C'eſt l'Intendant de la Province, & le Grand Tréſorier ou Receveur-Général des Impôts qui s'y levent ſur les Terres tous les ans pour l'Empereur. Chaque Gouverneur de Ville eſt obligé, ſous peine d'être caſſé, de lui faire tenir régulierement ceux de ſon Diſtrict: & le Tréſorier les ayant raſſemblés, envoye le tout au Hou-pou à *Peking*, après en avoir retenu ce qu'il faut pour payer les chargés de la Province. La levée de ces deniers ſe fait dans un très-bon ordre: auſſi bien que ceux des Douanes, de la Taille, de la Gabelle &c. On ne voit point là, comme en France & ailleurs, cette cohorte de Partiſans, de Sou-fermiers, & de Commis brutaux, qui foulent le Peuple par des exactions injuſtes & odieuſes.

(*) On ſait la meſure de toutes les Terres & ce qu'elles rapportent: on ſait le nombre des familles & les facultés de chacune, & tout ce que l'Empereur doit retirer de la Capitation. Chaque particulier eſt obligé de porter ſa contribution aux Officiers commis à cet effet. Si quelqu'un y manque, on ne veut point le ruïner par des amendes; mais on le met en priſon, & on lui donne de tems

(*) Maniere de percevoir les deniers Royaux.

tems en tems la baſtonnade juſqu'à ce qu'il ait ſatisfait.

LE Sixième Mandarin réſide auſſi à *Quangton*: c'eſt le GAN-TEHA-SE, Grand Juge-Criminel pour les cauſes capitales ou dignes de mort. Il envoye le Jugement qu'il en a porté, à la Cinquième Cour ſouveraine à *Peking*, laquelle après l'avoir examiné, & en avoir fait rapport à l'Empereur, ce Prince ratifie la Sentence, la commue, ou fait grace au Criminel.

CE ſeroit ici le lieu de parler des differens genres de ſupplices, dont on uſe envers les coupables, ſi je n'avois peur de fatiguer V. A. S. par un détail ennuyeux & peu agréable, parce que les moindres choſes ſont punies avec une cruauté qui fait horreur: mais ce qu'on ne ſauroit trop conſiderer, c'eſt la grande exactitude avec laquelle la Juſtice s'exerce à la Chine.

(*La Suite dans le Num. ſuivant.*)
page 225.

MAXIMES DE L'HONÊTE HOMME.

PHILOSOPHE eſt un nom que prodigue l'uſage,
Et que pour moi je ne prens pas.
Celui-là peut ſe dire ſage,
Qui ſçait ſe rendre heureux, tout autre ne l'eſt pas.

Ce

Ce n'eſt point en fuyant les Hommes,
Que notre coeur ſe ſent le moins inquieté;
L'Ennui qu'on a loin d'eux, nous apprend que nous ſommes
Nés pour la Societé.

Que Des-Cartes du Monde explique le Syſtême,
L'étude où ſe plait mon eſprit,
C'eſt de me connoitre moi-même,
Suivre ce qui m'eſt bon, fuir ce qui me nuit.

Non que le ſçavoir ſoit blamable,
Mais comme d'un défaut on devroit s'en cacher;
Au commerce du monde une ignorance aimable
Se fait ſouvent plus rechercher.

Qu'un ſeul Homme jamais devienne votre guide:
Soyons pour Horace aux Repas,
Dans les Ruëlles pour Ovide;
Prenons le bon de tout, & ne nous fixons pas.

Rien n'eſt vraiment parfait, & même la Science
Nous nuit en nous faiſant honneur;
Selon ce que le monde en penſe,
Ce que gagne l'eſprit, on le perd par le cœur.

Quoique Philoſophe, on eſt Homme,
Les abus ſont trop grands: vouloir les reformer,
Seroit mieux pour le ſûr, mais moi je tiens qu'en ſomme
On doit ſembler s'y conformer.

Quand on a fait choix d'une Belle,
Aimons conſtamment ſes appas;

Mais

Mais ſi par hazard l'infidelle
Aime ailleurs, nous trahit, ne nous en perdons pas.

La Table eſt le port ſalutaire
Où je fuis les chagrins qui traverſent mes jours.
Que contre les leçons d'une maiſon auſtere
Le vin eſt un charmant ſecours!

Avons-nous des deſſeins qui veulent du myſtere,
Gardons tous ſeuls notre ſecret,
Si nous ne ſçavons pas nous taire,
Un Ami fera-t-il plus que je n'aurai fait?

Du nom d'Ami chacun ſe pare,
Mais au moindre revers on le voit s'éclipſer;
D'en produire de vrais la Nature eſt avare,
Et n'en fait point ſans ſe forcer.

Après avoir fourni une longue carriere,
L'infirmité vient-elle m'aſſaillir,
C'eſt une faveur ſinguliere
Qui chaſſe mes déſirs, & m'aprend à vieillir.

L'âge à chaque inſtant me delivre
De tout attachement, de toute paſſion,
Mon ame à peine ſent ſa ſeparation:
Je ne fais que ceſſer de vivre.

PETIT RESERVOIR.

Suite de la Lettre à S. A. S. Monseigneur le Prince Eugene de Savoye, sur l'Empire de la Chine.

IL (*) est très-rare d'y voir des Juges dont on corrompe l'integrité: parce que leur conduite & les plaintes du Peuples y sont examinées avec une attention la plus scrupuleuse & la plus rigide. Et si quelque Mandarin est convaincu d'injustice, il est condamné à perdre la vie, ou sa charge tout au moins, & déclaré inhabile d'en posseder jamais aucune. Tous les Procès s'y vuident gratis; les Juges Civils & autres, qui ont des appointemens suffisans, n'osent rien exiger des Parties. L'on n'y connoit par consequent ni les Epices, ni les Honoraires, ni les Salaires: les pauvres gens peuvent

(*) Administration de la Justice.

vent y poursuivre leurs droits sans crainte d'être opprimés par des adversaires trop puissans. Mais ce que je ne saurois nullement approuver, c'est qu'une infinité de gens à gages se présentent pour subir le châtiment d'un coupable qui n'a pas merité la mort, & dont ils escamottent l'individu en prenant subtilement sa place. Je ne me serois jamais imaginé qu'il y eût dans le monde des hommes assez malheureux pour ne vivre que de coups de bâton. La chose est d'autant plus surprenante, que la bastonnade des Chinois étant extremement rude, un seul coup peut assommer son homme. Elle se fait en frappant à toute force sur les fesses avec de grosses cannes de bois de Bambocq. Ce fut un Empereur nommé *Venins* (*) qui substitua ce genre de supplice, à un autre beaucoup plus cruel, qui étoit de couper les criminels par morceaux.

Le Septième Mandarin se nomme YENTAO: c'est l'Intendant-Général de la Gabelle du sel dont il est comptable au TSONGTOU, de même que du nombre de chevaux qu'il entretient, dans divers endroits murés, pour la remonte de la Cavalerie. Il a pareillement l'intendance générale sur les barques, & sur les grains que la Province doit fournir chaque année à l'Empereur, tant pour la subsistance de ses Troupes & de ses Tribunaux, que pour remplir les Magazins auxquels on a recours en tems de disette & de cherté. Il en rend compte au *Pou-ching-se*, & celui-ci

(*) Il régnoit 179. ans avant J. C.

ci au *Fou-Yuen*. Ces trois charges, réunies en lui seul à QUANGTON, sont partagées dans les autres Provinces à trois Mandarins.

LE Huitième est le TAOYÉ, autrement TUEN SIUN-TAO, qui a l'autorité, l'intendance & l'inspection générale, mais subalterne, en ce qui regarde la Police, sur deux Villes du premier ordre; à savoir sur celle où il réside, à *Quangton* & sur son adjacente.

LE Neufvième est un Colonel-Major nommé TCHING-CHEOU. Il préside à la Garde des Portes & des Ramparts de la Ville, & y fait sa résidence, ayant sous lui un Lieutenant Colonel, deux Capitaines, & quatre Lieutenans.

LE Dixième est le Gouverneur-Général de Police dans *Quangton*, & autres moindres Villes de sa dependance : on le nomme TCHI-FOU.

LE Onzième est le Gouverneur-Général en second, de cette Capitale & des Villes qui en dépendent. Il s'appelle EUT-FOU, ou TONG-CHI.

LE Douzième SA-FOU, ou TONG-POUOU, c'est le troisième Gouverneur. Ces deux derniers sont proprement les Assesseurs du TCHI-FOU, avec qui ils partagent le soin des affaires du Gouvernement, & lui en rendent compte.

LE Treizième nommé TCHI-HIEN, est le Gouverneur particulier de la Ville. Il y en a deux dans cette Capitale: & chacun a ses Officiers subalternes. Son pouvoir subor-

donné à celui du Gouverneur-Général ne s'étend que dans la Ville & ſa Banlieue. Il en eſt de même des Gouverneurs des autres petites Villes. Sa fonction principale, outre la déciſion des Cauſes, eſt de recueillir les deniers Royaux de ſon Diſtrict.

LE Quatorzième eſt l'Aſſeſſeur du précédent pour les Cauſes qu'il lui donne à examiner. Son nom eſt EUL-YÂ, ou HIEN-TCHING.

LE Quinzième SAN-YÂ ou TCHU-PO, eſt ſpécialement commis pour le meſurage & la recette du ris, que le territoire de la Ville doit fournir à l'Empereur, & doit le tenir prêt pour la viſite que le Second Gouverneur-Général fait dans les Villes de ſa dépendance.

LE Seizième qu'on nomme SÉ-YÂ, ou TIENSÉ eſt le Lieutenant de Police pour le même peuple. Tous les petits differends, querelles, & batteries ſont de ſon reſſort. Ces trois derniers Officiers dépendent immediatement du Gouverneur Particulier, & ont chacun leur Tribunal ſubordonné au ſien.

OUTRE ces ſeize Officiers ou Mandarins de Police, il y en a encore pluſieurs autres dans cette Capitale & les autres Villes du premier ordre. Les principaux qui vont preſque de pair avec le TCHI-HYEN, ſont Mandarins de Lettres. Il y en a quatre à Quangtong: deux Généraux & deux Particuliers; ceux-là s'appellent FOU-HIO, & ceux-ci HIEN-HIO, du nom propre de leur Palais Collegial. L'un Superieur & Général; & l'autre Inferieur & Parti-

Particulier. L'autorité des deux premiers s'étend généralement sur tous les Bacheliers & Etudians de cette Ville : mais celle des deux seconds n'est que sur les seuls Etudians & Bacheliers de chaque territoire des deux Villes ou *Hien*. Ce sont eux qui ont la charge & le soin d'instruire & de châtier même les Bacheliers ; & de préparer & conduire les Etudians aux Examens, que font pour le Baccalaureat, les deux Gouverneurs, Général & Particulier de la Ville, & ensuite le Docteur Examinateur envoyé de la Cour.

Le Gouverneur-Général de *Quang-tong*, & de toute autre Ville du Premier Ordre, a encore à son service deux autres petits Mandarins, dont le premier s'appelle *Tchao-mo*, Examinateur spécial des causes & affaires qu'on lui apporte de dehors pour être jugées par le Gouverneur. Le second *King-liè-jé*, est son rapporteur particulier sur l'état & la nature de chacune de ces affaires.

(*) Le Ti-tang, qui est le Maitre du Bureau des Postes, vient ensuite sur les rangs. Il est ordinairement Lieutenant-Colonel, ou du moins Capitaine par Brevet. Les Postes sont réglées à peu près comme en Europe. A chaque Pierre, ou Borne qui contient dix stades Chinoises ou une lieue de France, il y a des Couriers qui font une diligence incroyable : & à chaque huitième Pierre, il y a des maisons Royales & publiques nommées *Cangquon*, & *Yeli*, où logent les Officiers de distinction qui y sont reçus aux dépens

(*) Couriers & chevaux de postes.

pens de l'Empereur; ils y trouvent des voitures prêtes & toutes sortes de commodités; ils doivent avoir pour cela des Lettres de Poste, que les anciens Romains appelloient *Diplomata*, ou *Evectiones*. Ces Postes n'ont été établies que pour les affaires publiques, & le service du Souverain: c'est pourquoi il en fait seul toute la dépense, & entretient un grand nombre de chevaux: mais les Particuliers ne laissent pas d'en profiter aussi, en donnant une très-petite retribution au *Titang*, & leurs depêches sont très-exactement rendues.

APRÈS cet Officier, l'on en compte cinq autres de moindre dignité qui sont

Choui-eo-se, Receveur des Droits sur certaines denrées particulieres, sur les boutiques des Marchands, sur les Terres, & les endroits de la Ville qui relèvent de quelque Droit Seigneurial appartenant à l'Empereur.

Hopo-so, Lieutenant du Port, lequel a inspection & autorité sur les Barques.

Se-yo-se, Grand Géolier, ou Garde-Général des Prisons.

Siun-Kien, Lieutenant de Police & Juge dans un gros Bourg, & dans tout autre grand abord, pour les Causes qui regardent le commerce par eau, comme à *Fauchan*, au voisinage de *Quantong* &c.

Ye-Tchin, Lieutenant d'un Bourg ou d'une Cité, où sont les Ecuries des chevaux qu'on y entretient pour la Cavalerie, & pour les Postes.

TOUS ces Mandarins ont encore dans la Ville

Ville, & dans les Villages, plusieurs Maitres de Quartier constitués de leur part, pour veiller à tout ce qui se passe; afin que sur leur rapport, ils puissent avec plus de facilité & d'exactitude y pourvoir par eux mêmes, & maintenir par tout le bon ordre & la tranquilité: ce qui fait l'objet principal du Gouvernement de la Chine. C'est aussi, Monseigneur, ce que j'ai tâché par ce Détail, de faire connoitre à V. A. S. Je ne sais, après cela, comment on peut avancer que la Jurisprudence, la Police & toutes les Loix de la Chine, ont quelque chose de grossier & de barbare, qui demanderoit une bonne réformation. C'est pourtant ce que l'on fait dire à un Voyageur, & pour plus de singularité, à un Voyageur Moscovite (*).

Après le denombrement des Officiers de Police dans la Province *Quangton*, qui est le même, comme j'ai dit, dans toutes les autres; je viens à celui des Officiers Militaires Tartares, & Chinois.

(†) Le Premier Officier Tartare, qui est le Général, s'appelle Tsiang-Kiun. Il commande cinq mille hommes, deux mille Tartares & trois mille Chinois annexés à leurs Bannieres (§); dont les quatre premières portent chacune la simple couleur jaune, bleue, rouge

(*) *Ysbrands Ydes* Voy. Recueil des Voyages au Nord. Tom. VIII.

(†) Rang & noms des Officiers Militaires Tartares.

(§) Toute la Nation Tartare est compri[illegible] ous huit Bannieres.

rouge & blanche : les quatre autres ſont bordées diverſement d'une de ces quatre couleurs.

LE Second TOU-TONG, ſon Lieutenant-Général. Il y en a deux dans cette Ville. L'un de la Gauche & l'autre de la Droite. La Gauche eſt le côté le plus honorable chez les Tartares. Chacun d'eux commande mille hommes effectifs. Dans la pluſpart des autres Provinces le *Tſiang-Kiun* a quatre Lieutenans-Généraux. Le premier pour l'Avant-garde, le ſecond pour l'Aile Gauche, le troiſième pour la Droite, & le quatrième pour l'Arriere-garde : avec une augmentation proportionnée de Troupes.

LE Troiſième Officier s'appelle COU-CHAN, Meſtre de camp, ou Colonel. Il y en a huit ; quatre de la Gauche, & autant de la Droite.

LE Quatrième eſt le TSANG-LING, Lieutenant-Colonel de Cavalerie. Il y en a pareillement huit pour la Gauche & la Droite.

LE Cinquième eſt Capitaine d'une Compagnie de Cavalerie compoſée de 50. Maitres. On le nomme FANG-YU : il y en a vingt de la Droite, & vingt de la Gauche. Chacun en conduit cinq, ce ſont deux mille hommes en tout, non compris les Officiers.

LE Sixième nommé HIÂO-KI-HIÂO, eſt Lieutenant de Cavalerie ; il y en a autant que de Capitaines, & rangés de la même maniere.

CES Officiers ou Mandarins d'Armes portent tous la marque ſpéciale de leur Dignité :

Il

Il y a encore par Compagnie cinq *Décurions* ou Cornetes nommés *Pe-che-cou*, qui ſont à la tête de chaque Ligne compoſée de dix Maitres. Ils portent ſur le dos un petit étendart, & tirent la double paye d'un Cavalier.

LE Lieutenant-Général Chinois, incorporé aux Tartares, ſe tient toujours au Corps de Bataille, & s'appelle le *Tchŏng-Kiŭn*. Il a trois mille hommes ſous ſon commandement, preſque toute Infanterie, tant Archers que Mouſquetaires partagés en trois Regimens, dont les Colonels ſe nomment *Yeou-kié*, & ont chacun trois Lieutenants Colonels, *Cheou-poei*, ceux ci deux Capitaines, *Tſien-tſong*, & chaque Capitaine deux *Pâ-tſong*, c'eſt-à-dire deux Lieutenants.

(*) LE Premier Officier de la Milice Chinoiſe s'appelle *Ti-tou*; c'eſt le Commandant Général des Troupes dans chaque Province. Celui de *Quang-tong* ne réſide point dans la metropole où ſe tient le Général Tartare; mais à *Hoei-tcheou* Ville du Premier Ordre plus voiſine de la mer & de la Province de *Fokien*. Il a ſous ſes ordres cinq mille hommes de trouppes; mille de Cavalerie & quatre mille d'Infanterie: cinq Colonels, dont celui du milieu eſt Brigadier par Brevet; cinq Lieutenants-Colonels, dix Capitaines & vingt Lieutenants.

LE Second eſt le *Tſong-ping*, Lieutenant Général. Il commande trois mille hommes diſtri-

(*) Officiers Militaires Chinois.

distribués sous trois Colonels qui ont, comme ci-dessus, leurs Officiers subalternes. Il s'en trouve six dans cette Province.

Le Troisième est Maréchal de Camp, qu'on nomme *Foû-tsiang*: il y en a douze.

Le Quatrième, dont il y en a aussi douze, est le *Tsiang-tsiang*, ou Brigadier.

Le Cinquiéme, qui est Colonel, se nomme *Yeoû-kie*. Son Regiment est composé de mille hommes, deux cents Cavaliers, & huit cents Fantassins.

Le Sixième est le *Cheou-poei*, Lieutenant Colonel. Il suit immédiatement son Colonel à la tête de ces mille hommes, qu'il commande aussi dans le lieu de sa résidence, soit que le Colonel s'y trouve, ou non.

Le Septième est le *Tsing-tsong*, Capitaine d'une Compagnie de cinq cents hommes, donc la cinquième partie sont Cavaliers, & les quatre autres Pietons: chaque Capitaine a sous lui deux Lieutenants.

Le Huitième *Pa-tsong*, Lieutenant d'une Compagnie, qui a aussi un certain nombre d'hommes sous ses ordres.

Les Chinois n'ont point d'Enseignes, ce sont de simples Soldats choisis entre les plus robustes qui portent les drapeaux.

Il y a encore dans la Milice Chinoise de Bas-Officiers nommés *Pè-tsong*, centeniers qui sont à la tête de cent Soldats, & qui ont double paye. Il se trouveroit dans cette Province trente-six mille hommes de troupes, s'ils étoient complets:

Pour

Pour le *Tſong-tou* Commandant-Général.	5000
Pour le *Tſiang-kiun* Général Tartare.	5000
Pour le *Ti-tou*, Général Chinois. .	5000
Pour les ſix *Tſong-Ping*, ou Lieutenants-Généraux.	18000
Pour le *Foû-yûen*, le Vice-Roi. . .	3000
	36000

MAIS, on y tolere quantité de Paſſevolants, juſqu'a deux cent ou environ ſur mille, dont les Officiers Chinois s'approprient la paye & la partagent entre eux ſelon leur rang, ce qui fait que le nombre ne paſſe guére les 30000.

LE Général Tartare ſeul tient ſes troupes dans le lieu de ſa réſidence, qui eſt comme une Ville ſéparée & environnée de murailles dans l'enceinte même de la plûpart des Villes Capitales. Les Généraux Chinois diviſent les leurs dans toutes les Villes & places de la Province. Celle de *Quangtong* contient dix Villes du Premier Ordre, neuf du Second, & ſoixante & quatorze du Troiſiéme. Cependant, comme il y en a de ce Troiſiéme Ordre qui ſont compliquées dans celle du Premier & du Second, on n'y compte en tout que 74 Villes murées qui, ſuivant l'importance de chacune, ont toutes une Garniſon ſuffiſante pour contenir le peuple dans le devoir.

(*La Suite dans le Num. ſuivant.*)
page 241.

RE-

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES.

PLus on obſerve les retraites,
Plus l'objet en eſt gracieux.
Eſt-ce pour l'eſprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur, qu'elles ſont faites?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête & ne m'enchante,
Tout y retient, tout y contente,
Mon gout, mon choix, & mes regards.

Quand je contemple ces Prairies,
Et ces Bocages renaiſſans,
Je mêle au plaiſir de mes ſens
Le charme de mes reveries,
J'y laiſſe couler mon eſprit
Comme cette onde gazouliante
Qui ſuit le chemin de ſa pente
Qu'aucune Loi ne lui preſcrit.

Je vois ſur des Côteaux fertiles
Des Troupeaux riches, & nombreux;
Ceux qui les gardent ſont heureux,
Et les poſſeſſeurs ſont tranquiles.

S'ils

S'ils ont à redouter les loups,
Et ſi l'hyver vient les contraindre,
Ce ſont-là tous les maux à craindre :
Il en eſt d'autres parmi nous.

Nous ne ſçavons plus nous connoitre,
Nous contenter encore moins.
Heureux ! nous faiſons par nos ſoins
Tout ce qui faut pour ne pas l'être :
Notre cœur ſoumet notre eſprit
Aux caprices de notre vie,
En vain la maiſon ſe recrie ;
L'abus parle, tout y ſouscrit.

Ici je reve à quoi nos Peres
Se bornoient dans les premiers tems ;
Sages, modeſtes, & contens,
Ils ſe refuſoient aux chimeres.
Leurs beſoins étoient leurs objets ;
Leur travail étoit leur reſſource,
Et le repos toujours la ſource
De leurs ſoins, & de leurs projets.

A l'abris de nos ſoins prophanes,
Ils élevoient Religieux,
De ſuperbes Temples aux Dieux,

Et

Et pour eux de ſimples Cabanes.
Renfermés tous dans leur état,
Et contens de leur Deſtinée,
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos, que par l'éclat.

Ils ſçavoient à quoi la Nature
A condamné tous les Humains:
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nouriture.
Ils ignoroient la Volupté,
Et la fauſſe Delicateſſe,
Dont aujourd'hui notre moleſſe
Se fait une felicité.

L'intereſt, ni la vaine gloire,
Ne derangeoit pas leur repos;
Ils aimoient plus dans leurs Heros
Une Vertu, qu'une Victoire:
Ils ne connoiſſoient d'autre Rang
Que celui que la Vertu donne,
Le merite de la perſonne
Paſſoit devant celui du ſang.

Dès qu'ils ſongeoient à l'Hymenée,
Leur penchant conduiſoit leur choix,

Et

Et l'Amour ſoumettoit ſes loix
Aux devoirs de la foi donnée.
En Amour leurs plus doux ſouhaits
Se bornoient au bonheur de plaire,
Leurs plaiſirs ne leur coutoient guère,
Les faiſons en faiſoient les fraix.

En Amitié qu'elle Conſtance!
Quels ſoins, quelle fidelité!
Ils étoient en ſincerité
Ce que nous ſommes en apparence;
S'étoient-ils donnés, ou promis,
Leurs cœurs, jaloux de leurs promeſſes,
Voloient au devant des foibleſſes,
Et des beſoins de leurs Amis.

Quel fut ce tems! Quel eſt le notre!
Entre deux Amis aujourd'hui,
Quand l'un a beſoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre?
Eſclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des Vices
Le nom des premières Vertus.

Degoutés des Anciens uſages,
Entetés de nos gouts Nouveaux,
Loin de ſonger à nos troupeaux,
Nous detruiſons nos paturages,
Nous changeons nos Près en Jardins,
En Parterres nos champs fertiles,
Nos Arbres fruitiers en ſteriles,
Et nos Vergers en Boulingrins.

Heureux Habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos deſirs!
Si vous ignorez nos plaiſirs,
Vous ne connoiſſez pas nos peines;
Vous goutez un repos ſi doux,
Qu'il rappelle le tems d'Aſtrée:
Enchanté de cette contrée,
J'y reviendrai vivre avec vous.

AVERTISSEMENT.

Nous commenceront, dans le IVme Volume de ce Recueil à donner des Traductions du Rambler Anglois *qui eſt extremement eſtimé en Angleterre.*

PETIT RESERVOIR.

Suite de la Lettre à S. A. S. Monſeigneur le Prince Eugene de Savoye, ſur l'Empire de la Chine.

LE (*) nombre des Familles de cette Province, ſelon la ſupputation la plus recente, eſt de 483360. Celui des Hommes, ſans y comprendre les Femmes ni les Enfans au deſſous de vingt ans, eſt de 1978000. & au de-là; & c'eſt une des moindres des Quinze Provinces. Auſſi les Tailles y ſont elles proportionnées, ne portant que cinq cent quatre mille Taëls en argent: le Taël peut valoir un Ducaton de Flandres, ou deux Florins & demi d'Allemagne. C'eſt peu de choſe en comparaiſon des autres Provinces, dont il y a telle Ville, par exemple *Sout cheou* dans

(*) Habitans & Revenus de la Province de Quang-tong en particulier.

dans celle de NANKING; qui paye pour la taille annuelle, deux millons cinq cent deux mille, neuf cent Taëls. Une différence si considérable ne provient pas seulement de la petite étendue de *Quang-tong*; mais c'est qu'il y a beaucoup plus d'eaux & de montagnes, que dans plusieurs autres Provinces; & que son terroir, trop voisin de la Mer & des Côtes, n'en est pas à beaucoup près si bon ni si fertile.

LA Taille sur le Ris monte par année à un million, dix sept mille, sept cent, soixante & douze muids ou boisseaux: c'est de cette Taille & de celle en argent qu'on fournit à la nourriture & aux appointemens de l'Etat Civil & Militaire. Les droits sur le Sel rapportent 91120. Taëls par an; & ceux de la Douane de Mer & de Terre, 43000.

TELS sont les revenus fixés dans cette Province pour l'Empereur: le surplus, si ce Prince ne l'exige, reste ordinairement dans les mains des Receveurs, qui s'en enrichissent souvent aux dépens du Peuple; car on est homme par tout; & l'interêt domineroit à la Chine encore plus qu'ailleurs, si les *Colis* ou Inspecteurs, dont j'ai parlé, ne tenoient tous ces Mandarins dans la crainte & ne mettoient un frein à leur insatiable convoitise.

(*) PAR le produit de la seule Province de *Quang-tong*, l'on ne peut gueres se former une idée complette des richesses de toute la Mo-

(*) Richesse de la Chine en général.

Monarchie, ni des revenus de l'Empereur: on en jugera du moins par la petite déduction que je vais en donner, & sur laquelle on peut veritablement compter.

Si la richesse d'un Royaume consiste dans l'abondance des choses nécessaires à la vie, & de celles qui contribuent à la rendre commode & brillante; si elle consiste dans la grande étendue du commerce, & dans les trésors que l'on tire de la Terre: la Chine l'emporte certainement sur tous les Pays du monde. Tous ces avantages s'y trouvent dans un degré éminent. Des Grains de toutes les espèces, de fort bons Legumes en quantité, des Fruits excellens, toutes sortes de Bétail, la Volaille & le Gibier à foison; le Sel, le Sucre, les Epices; différentes sortes de Vins de Ris très-délicats, plus nourrissans & moins nuisibles que ceux de la Vigne (*), quand on en use plus que moderément; enfin la boisson commune du Thé qui est très-salubre. Voilà ce que la Chine produit pour la nourriture.

Pour les habillemens; elle fournit toutes sortes de toiles de chanvre & de cotton; toutes sortes d'étoffes de soye & de laine, & differentes peaux qui servent de fourures, suivant la diversité des lieux & des saisons. Les Gens aisés y sont logés très-commodément & très-proprement: le vernis, la

(*) La Vigne est peut-être la seule plante utile qui soit inconnuë à la Chine: ainsi, quand on dit qu'elle abonde en vins, on doit toujours entendre les vins de Ris.

la peinture & la dorure y brillent par tout, non seulement dans les meubles, mais jusques dans les moindres ustenciles de menage. L'on ne voit pas, à la verité, tant d'éclat parmi le commun peuple, mais il y a peu de particuliers qui, outre leur apartement interieur, n'ayent une salle séparée & bien ornée, pour y recevoir & traiter leurs amis; car ce seroit une grande impolitesse parmi eux, de les introduire dans leurs chambres à coucher, ou dans les appartemens des femmes.

(*) QUANT au commerce de la Chine, il n'est pas seulement d'un avantage infini, il y est même absolument nécessaire & s'il venoit à manquer, tout periroit. Aussi y est-il universel, chacun s'en mêle, & presque tous les Mandarins donnent leur argent à des Negociants, pour le mettre à profit; sur tout à ceux qui vont à Siam, à Batavia, aux Manilles, à Formose, & autres endroits de leur voisinage. Ils y portent la procelaine, les ouvrages vernissés, les drogues, le sucre, le ris &c. d'où ils ne rapportent que de l'argent; si l'on en excepte ceux de *Batavia*, qui ont soin de le garder pour être envoyé en Europe, & qui ne trafiquent qu'en échange contre d'autres marchandises.

LE commerce le plus considerable des Chinois, est leur commerce interne. Toutes les Rivieres, tous les Canaux, sont toujours chargés de Barques, qui transportent continuellement, d'une Province à l'autre les

(*) Commerce.

les marchandiſes qui leur conviennent reciproquement, & ſe communiquent ainſi chacune leurs richeſſes. Celle de *Quangtong* a le ſucre en partage; celle de *Chekiam* la ſoye; *Nanking*, les plus beaux ouvrages, en vernis, porcelaine, ſoye & d'autres matières; *Chang-ſi* & *Ching-ſi*, fourniſſent les chevaux, les chameaux, les mulets, & les fourures: ces deux dernières Provinces ſont encore abondantes en fer: celles de *Leaotong* & de *Yunnan* donnent de l'or en quantité; il y a auſſi pluſieurs mines d'argent dans divers endroits, d'où l'on tire toujours quelque choſe, malgré la défenſe de les ouvrir. *Fokien* produit le Thé, *Houquam* le Ris, & ainſi des autres.

(*) La Monnoye qui a cours à la Chine, n'eſt que de cuivre mélangé, de la couleur & de la grandeur de nos ſols à peu près. Ils ont au milieu un petit trou quarré, on les enfile par millier dans une ficelle, à laquelle on fait un nœud à chaque centaine. Mille de ces piéces ſont évaluées à une demi-piſtolle d'Eſpagne. Jamais l'on n'a permis de battre de la monnoye d'or ou d'argent; afin de prévenir les tromperies ordinaires de la Nation, qui eſt extrêmement avide du gain. L'or y paſſe pour marchandiſe, on en achete avec de l'argent ſur lequel il y a ordinairement 30 à 40. pour cent de profit. L'un & l'autre ſe reçoivent au poids, & les marchands ont tous de petites balances de poche & des cizeaux faits exprès pour couper l'argent.

Les

(*) Monnoye.

LES Chinois connoiſſent parfaitement la pureté de ces deux metaux. Ils diviſent l'argent en cent parties, & ne le reçoivent point dans le commerce à plus bas titre que 80. on punit même ceux qui s'en ſervent. Les Ecus de France, & les Ducatons de Flandre, y ſont ſur le pied de quatre-vingt treize, c'eſt-à-dire que ſur cent onces, il n'y a que pour 93. d'argent fin.

(*) QUOIQUE chacun ſoit maitre de ſon bien, l'Empereur peut y mettre de nouveaux impôts, s'il le trouve convenir pour les beſoins de l'Etat: mais cela n'arrive que fort rarement: ſouvent même l'on exempte de la Taille une ou deux Provinces, ſur tout quand il ſurvient une ſterilité, ou de grandes maladies parmi le peuple. Le ſecours que les pauvres reçoivent alors eſt très-conſiderable. On leur diſtribue la quantité de grain qu'ils ont beſoin pour ſubſiſter & pour enſemencer les terres. L'Empereur en fait remplir des Magaſins tous les trois ou quatre ans, & pendant la diſette, il le fait vendre à un prix ſi bas, qu'on en a quatre meſures pour la même valeur que les Particuliers en vendent une ſeule.

C'eſt pour ces occaſions & pour le ſoulagement continuel des pauvres, qu'il y a toujours pluſieurs millions ſur l'état ordinaire de la Maiſon de l'Empereur. Il eſt vrai que les revenus de ce Prince ſont tels, que toutes ces liberalités, qui n'ont que la Politique pour objet, n'y font pas une diminution fort ſenſible.

LA

(*) Soin des Pauvres.

(*) LA Taille annuelle sur les Terres est d'environ cent cinquante millions de *Taëls*, ou cinq cent vingt cinq millions de florins monnoye courante de Flandre. Les Douanes, la Gabelle sur le sel, le loyer des Maisons appartenantes à l'Empereur, & la coupe des bois, montent aussi extrêmement haut; le tout ensemble peut aller à sept cent millions de florins. Qu'on ajoute à cette somme prodigieuse d'argent, ce que l'on paye encore en differentes denrées. La Taille seule sur le Ris fournit par an plus de 4500000. sacs, contenant chacun 125 livres, que l'on transporte des Provinces meridionales à *Peking*, par un fameux Canal sur plus de 9000. Vaisseaux chargés au juste de 500. sacs chacun. Voici le détail de ces Denrées.

QUARANTE trois millions, trois cent vingt-huit mille, huit cent trente-quatre sacs de ris, de froment & de millet, ces derniers pesant chacun 120. livres.

UN million, trois cent quinze mille, neuf cent trente-sept pains de sel de 50. livres.

DEUX cent dix mille, quatre cent soixante & dix sacs de feves de 120. livres.

VINGT deux millions, cinq cent quatre-vingt dix-huit mille, cinq cent quatre-vingt-trois bottes de paille de ris pour les chevaux.

UN million, six cent cinquante cinq mille, quatre cent trente deux piéces de damas.

QUATRE cent soixante six mille, deux cent

(*) Revenus de l'Empereur.

cent ſoixante & dix piéces d'étoffe de ſoye plus legere, comme taffetas &c.

TROIS cent quatre vingt treize mille, quatre cent quatre-vingt piéces de toile de cotton.

CINQ cent ſoixante mille, deux cent quatre-vingt piéces de toile de chanvre.

DEUX cent ſoixante & douze mille, quatre-vingt treize livres peſant de ſoye crue.

QUATRE cent ſoixante mille, deux cent dix ſept de cotton cru.

QUATRE-vingt quatorze mille, ſept cent trente ſept livres d'ocre.

ET deux cent cinquante huit livres de vermillon pur.

TOUTES ces denrées, jointes à pluſieurs autres de moindre conſideration, & évaluées au plus vil prix, produiſent encore au moins quarante millions de *Taëls*: de ſorte que ce n'eſt point exagerer, ſi l'on dit que les Revenus de l'Empereur, paſſent les deux millions quatre cent mille florins par jour. Non, ce n'eſt point exagerer: Que ſeroit-ce, ſi dans ce juſte dénombrement des Parties, l'on n'avoit pas oublié la Capitation?

MARCO Polo de Veniſe, le plus ancien Voyageur de l'Europe à la Chine, & le premier qui en ait écrit avec connoiſſance, ne parle auſſi de ces revenus que par centaines de millions. Il eſt vrai que ſon Hiſtoire étoit autre fois fort ſuſpecte pour les choſes merveilleuſes & incroyables qu'elle contenoit, & qu'on l'a ſurnommé *Meſſer Marco Millioni*; mais on lui a rendu juſtice dans la ſuite; & un ſemblable ſobriquet n'eſt plus à craindre après les témoignages des Peres Trigault,

gault, Martiny, Navarette, & de plusieurs autres, qui conviennent tous du Trésor prodigieux de l'Empereur de la Chine.

MALGRÉ tout ce qu'on dit à la louange des Chinois touchant leur Politique & leur Gouvernement; malgré leur extrême application à étudier toute leur vie; malgré les Examens rigoureux, auxquels ils sont assujettis pour se mettre & se maintenir en place: nous ne voyons point qu'ils ayent eu de grands Ministres d'Etat, ni de grands Clercs dans les Sciences, qui sont parvenuës à un si haut dégré de perfection dans l'Europe. Eh comment pourroient-ils s'y rendre habiles? Leur Langue est si difficile, & si défectueuse, qu'ils doivent en faire leur principal étude. Ils n'ont point de simples lettres comme les Hebreux, les Grecs & les Latins: ils ont autant de figures que de mots, qui sont presque tous monosyllabes. On en fixe le nombre à seize cent; mais un seul mot peut signifier plus de vingt choses differentes, selon la diversité des sons qu'on leur donne: c'est-à-dire que leur langage est une espèce de Musique beaucoup plus diversifiée que les Recitatifs des Opera Italiens: encore n'y a-t-il que les concitoyens qui puissent s'entendre entre eux; car chaque Province & même chaque Ville a son idiome, ou pour mieux dire, ses tons particuliers. Il n'est point de Langue plus remplie d'équivoques que la Chinoise; de sorte qu'on ne peut écrire ce qu'un autre prononce, ni comprendre la lecture d'un Livre, à moins qu'on ait aussi le même Livre devant les yeux. Un homme aura beau

parler avec toute la préciſion & toute l'exactitude poſſibles, il eſt quelque fois obligé de repeter ce qu'il a dit, & même de l'écrire, pour ſe faire bien entendre. J'oubliois de dire qu'outre ces 1600. mots, qui peuvent avoir plus de trente deux mille ſignifications, ils ont encore une infinité d'autres caractères ou figures, qui correſpondent aux differentes formules ou dictions dont on ſe ſert pour s'exprimer. La plus longue vie d'un homme ne ſuffit point pour apprendre diſtinctement tous ces caractères: auſſi perſonne n'eſt-il mis au nombre des Savans qu'il n'en ſache pour le moins ſoixante & dix ou quatre-vingt mille. On peut donc leur appliquer ſérieuſement, ce qu'on dit en raillant dans une Comedie: *C'eſt un Docteur qui ſait lire & écrire.* S'en trouve-t-il qui connoiſſent plus qu'un autre les Rites, les Coutumes, & les Maximes Politiques, ce ſont alors leurs Coriphées & leurs Heros.

POUR ce qui eſt des Sciences, quelques Perſonnages de conſideration que j'ai conſultés, diſent qu'il ne faut pas s'en rapporter aux éloges qu'on a prodigués trop inconſiderément aux Chinois: rien n'eſt plus pitoyable, diſent-ils, que leur Philoſophie. Les Fables même ſur leſquelles ils ont formé leurs faux principes, ne ſont point de leur invention, & il eſt aſſez apparent qu'elles ſont paſſées juſqu'à eux par le commerce des Perſans & des Indiens.

TOUTE leur capacité dans la Médecine ſe réduit à ſavoir tâter le poulx dans pluſieurs endroits, & à connoitre certaines Simples, avec

avec leſquelles on prétend qu'ils font des cures admirables; mais les plus ſauvages Ameriquains en ſavent plus qu'eux là-deſſus.

On ſait poſitivement aujourd'hui, quelle étoit leur ignorance dans l'Aſtronomie, la Géographie, & les autres parties des Mathematiques. Ce n'eſt que depuis environ cent ans qu'on avoit commencé de les vanter extraordinairement ſur ces Sciences: la modeſtie de quelques Miſſionnaires leur ayant cédé chrétiennement ce qui n'étoit dû qu'à leur propre travail & à leur ſavoir particulier.

L'on attribue encore aux Chinois pluſieurs belles Inventions, comme la Bouſſole, l'Art de naviger, l'Imprimerie, la poudre à canon, l'Artillerie & autres: mais tout cela eſt fort ſujet à conteſtation; il ne ſeroit pas même difficile de détruire ce faux préjugé, en faiſant voir qu'ils ont appris ces choſes des Etrangers & pluſieurs autres qu'ils ignoroient auparavant. Qu'on leur donne les louanges qu'ils meritent, pour ce qu'ils ont effectivement inventé, & cultivé, comme leur encre, le vernis, & la porcelaine; mais qu'on s'en tienne là, & qu'au préjudice des autres peuples, on ne leur faſſe pas un honneur des Inventions, qui ne leur appartiennent point. Sans entrer dans les vuës de ces Panegyriſtes outrés; il eſt certain que l'air de confiance avec lequel ils parlent de l'ancienne origine & de la Science univerſelle des Chinois, ne peut ſervir qu'à répandre de l'obſcurité dans l'Hiſtoire profane, à faire douter de l'autorité de l'Ecriture Sainte, & à rendre

dre encore plus fiere la plus orgueilleuſe de toutes les Nations.

J'AI l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De V. A. S.

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur

P. D. B.

ODE

SUR L'ESPERANCE.

AH que l'Eſperance eſt trompeuſe,
Que ſa faveur coute aux Mortels!
Toujours à cette Ambitieuſe
Verrons-nous dreſſer des Autels?
Dans le facheux ſiécle où nous ſommes,
C'eſt le vice de tous les Hommes :
En vain croit on s'en exempter;
Je ſens, même en parlant contre elle,
Que d'une loüange immortelle
Le doux Eſpoir vient me flatter.

Souvent elle amuſe les Sages,
Sans ceſſe elle occupe les Foux,

Dans

Dans tous les tems, dans tous les âges,
L'Eſperance convient à tous.
C'eſt un torrent à qui tout cede;
Un mourant, ſans force & ſans aide,
Eſpere encore dans ſon cœur.
Il n'eſt point d'homme ſur la Terre
Si miſerable qui n'eſpere
De voir la fin de ſon malheur.

Le redoutable Mithridate
Cede à la valeur des Romains;
Les Conquetes dont il ſe flate
Echapent d'abord de ſes mains;
Il voit ſes Troupes renverſées,
Ses Richeſſes ſont diſſipées,
Il a perdu tous ſes Etats:
N'importe, rempli d'Eſperance,
Ramenant bientôt ſa vaillance,
Il vole & retourne aux Combats.

D'une Maitreſſe injuſte & fiere
Un Amant qui ſent la rigueur,
Jure dans ſa juſte colere,
De ne plus lui rendre ſon Cœur:
Mais ſi la Belle, plus traitable,
Lui jette un regard favorable,
Oubliant tous dedains ſoufferts,
L'Eſpoir de nouveau le rengage,

Et ſans balancer davantage,
Il rentre à l'inſtant dans ſes fers.

Un Favori, que ſon Roi chaſſe
Du ſein d'une brillante Cour,
Promet aux Dieux dans ſa diſgrace,
De s'en éloigner pour toujours:
Si de ſa retraite nouvelle
Le Prince trop bon le rapelle,
Plein d'un Eſpoir qui le ſeduit,
Son deſſein fuit de ſa memoire,
Comme l'on voit fuir l'ombre noire
A l'aſpect du jour qui la ſuit.

Sur le point de faire Naufrage,
Un Marchand au milieu des eaux,
Promet s'il échape à l'orage,
De ne plus s'expoſer aux flots:
S'il arrive que le vent ceſſe,
Et que le ſort, de ſa détreſſe,
Le conduiſe enfin dans le port;
Fauſſant à l'inſtant ſa promeſſe,
Cette Eſperance enchantereſſe
De nouveau l'entraine à la mort.

Quittons le dur metier des Armes,
Dit un Soldat près à perir,

On eſt toujours dans les allarmes,
On ne peut jamais qu'y ſouffrir:
Mais ſi par hazard la Victoire
Le couvre de biens, & de gloire,
Il reprend ſes exploits guerriers,
Et plein de l'Eſpoir qui l'enflame,
A travers le feu & la flame
Va chercher de Nouveaux Lauriers.

Prenons une juſte balance,
Donnons à tout ſon juſte prix:
Que de maux cauſe l'Eſperance,
Que de peines & de ſoucis,
Que de noires inquiétudes,
Que de vaines ſollicitudes,
De ſoins, & de troubles divers!
Cette Eſperance fantaſtique,
Toujours trompeuſe, & chimerique,
Amuſe à ſon gré l'Univers.

Contre les Armes d'Alexandre
On ne pouvoit trouver d'appui,
Tout le Monde entier, à l'entendre,
Etoit une priſon pour lui;
Sa gloire n'avoit point de terme,
Un peu de terre le renferme:
Son Empire s'évanoüit,
Et le doute qu'on a ſur la Terre,

S'il

S'il fut vaillant ou temeraire,
Fait la gloire qui l'ebloüit.

Insensé, qui prends Confiance
En des Conseils faux & trompeurs,
Toujours la bizarre Esperance
Mêle du fiel à ses douceurs.
Si Pyrrhus, un peu plus timide,
Avoit pris la Raison pour guide,
S'il en avoit cru Cyncas,
Eut-il de la main d'une femme,
(Sort indigne d'une grande Ame)
Dans Argos trouvé le trepas?

Mais il est de rares Genies,
Qui reglent à leur gré leur sort,
Qui de ses routes infinies
Connoissent le foible, & le fort.
Lorsque l'Esperance les guide,
Alors leur Courage intrepide
Est suivi de mille succès:
La Vertu les mene à la gloire,
Et sous ce guide, la Victoire
Vient couronner tous leurs projets.

PETIT RESERVOIR.

FLEURS SENSITIVES ET ANIMÉES,

Découvertes par

Mr. HUGUES,

Et décrites par le même dans son

HISTOIRE NATURELLE DES BARBADOES.

DAns la Paroisse de *Ste. Lucie*, située vers la partie septentrionale de l'Isle du même nom, se trouve une Chaine de hauts Rochers formans une Montagne qui fait face à la Mer, au pied de laquelle il y a

une Caverne capable de contenir cinq-cens perſonnes. La Voute en eſt incruſtée de Congélations entremêlées de menus tubes, au travers deſquels tombe continuellement, à très-petites goutes, une eau extrêmement claire. Cette Caverne aboutit à une autre dont le fond eſt un Baſſin d'eau large de douze pieds & profond de quinze. La ſurface de cette eau eſt, durant la Baſſe-Marée, de onze pieds plus haute (*) que la Mer, en ſorte que, lorſque le vent eſt fort & qu'il ſouffle vers le rivage, les Vagues ſont pouſſées dans l'Antre, ce qui en rend l'eau entiérement ſalée, à un très-mince mélange près d'eau douce qui ſuinte & découle de la Voute.

IL y a au milieu de ce Baſſin une eſpèce de Roche, dont le ſommet eſt toujours au deſſous de la ſurface de l'eau. Aux cotez de cette Roche, & à différentes profondeurs, dont la plus grande paſſe rarement dix-huit pouces,

(*) *Il ſeroit à ſouhaiter que Mr.* Hugues, *qui eſt ſi exact dans ſes Deſcriptions, nous eût indiqué comment il imagine que ce Baſſin demeure toujours également plein.*

L'Auteur de cette Note pouvoit, ce me ſemble, remplir aiſément ce Vuide, au moïen de l'eau qui ſuinte & découle ſans ceſſe de la Voute de l'Antre. Il y a dans cette Deſcription un autre Vuide, facile à remplir, c'eſt celui de l'obſcurité qui ne permettoit abſolument point à Mr. *Hugues* de voir, & bien moins d'obſerver parfaitement ce que l'Antre contenoit. On ſent bien qu'il ſe ſervit de groſſes torches allumées, &c. Mais ce n'étoit peut-être pas la peine de faire une Note.

pouces, on voit, dans tous les tems de l'année, sortir de plusieurs petites Cavitez, certaines substances que l'on prendroit pour de belles fleurs reluisantes, couleur de paille pâle, légérement nuancée de verd. Chacune de ces substances a tout autour un cercle de petales qui s'entretouchent, & elle ressemble beaucoup, par la grandeur & la figure, au Souci simple des Jardins, si non, que le Souci a le disque, ou l'endroit auquel les feuilles tiennent, tant soit peu moins clair.

L'AUTEUR essaïa, à plusieurs reprises, de cueillir une de ces fleurs, sans pouvoir en venir à bout, parce que sa main n'en étoit pas plûtôt à la distance de deux ou de trois pouces, que la fleur se resserroit & s'enfonçoit dans la cavité; d'où néanmoins elle ressortoit ensuite, peu à peu, si on la laissoit quelques minutes en repos; & se rouvrant insensiblement, elle s'épanouissoit tout de nouveau. Il en arrivoit tout de même, lorsque Mr. *Hugues* essaïoit de la toucher avec un bâton: Ce qui le confirma dans la pensée que ce pouvoit être une Plante Sensitive Aquatique, & que la grande vélocité de sa contraction avoit pour cause l'extrêmement délicate contexture de ses feuilles, & l'ondulation produite par la main, ou par le bâton dans l'eau, qui est un Element huit-cens fois plus épais que l'air. Mais, venant ensuite à considérer de plus près cette substance, l'Auteur y découvrit quatre filamens de couleur tirant sur le brun, &

reſſemblans, en quelque ſorte, à des jambes d'Araignée. Ces filamens, qui ſortoient du centre du diſque, ſe mouvoient autour du bord jaune, de côté & d'autre, avec une agitation vive & ſpontanée; ils ſe réuniſſoient auſſi fréquemment, comme pour ſaiſir leur proie, à la façon des pinces des Inſectes, & le bord jaune ſe reſſerroit immédiatement pour l'y tenir enfermée, & qu'elle ne pût point s'échapper.

CETTE découverte convainquit Mr. *Hugues* que ce qu'il avoit pris pour une fleur, étoit un Animal, puiſqu'on le voïoit doué de la faculté de ſe mouvoir, & d'un inſtinct qui le portoit à conſerver & à faire durer ſon exiſtence. Ce qui avoit paru être la tige d'une Fleur, & qu'il faut regarder comme le Corps de l'Animal, eſt noirâtre, & preſque auſſi grand que la queue d'un Corbeau.

L'AUTEUR obſerve, que cette Créature différe de tous les autres Animaux Spongieux, par la vivacité du jaune de ſes petales; & il ajoute, que cette circonſtance differentielle eſt abſolument néceſſaire pour procurer de la nourriture à l'Animal-Fleur. Car les Animaux de cette eſpèce que l'on trouve dans la Mer attachez à des Rochers, peuvent ſe nourrir du fray des poiſſons ou de tels autres menus animaux que le Flux & le Reflux leur apportent: Mais comme il n'arrive guére que l'eau de Caverne reçoive un mouvement qui puiſſe amener de la nourriture juſqu'au Rocher, l'infiniment ſage & bon

bon Père de la Nature, dont les tendres soins s'étendent sur tous ses Ouvrages, a revêtu ces substances-ci d'une qualité qui leur attire leur proie. Car la couleur vive & brillante attire les animaux & particuliérement les aquatiques, comme la flamme d'une chandèle attire les moucherons.

MR. HUGUES vit encore attachez sur le Rocher de ce Baffin un grand nombre d'autres Animaux-Fleurs couleur de violet tirant sur le gris, & tachetez de noir, qui ne sortoient d'aucun trou & qui étoient rarement neuf pouces au dessous de la surface de l'eau. Il en arracha un, &, en le tenant entre son pouce & son doigt, il sentit, que ce Corps, qui étoit environ de la longueur d'un pouce, avoit un mouvement vermiculaire. Dans cet état, les mamelons de l'animal s'applatissoient, & il paroissoit entiérement privé de vie d'abord qu'on l'exposoit à l'air; mais on ne le plongeoit pas plûtôt dans l'eau qu'il reprenoit sa vigueur & sa beauté.

LA découverte de ces Animaux porta beaucoup de monde à les aller voir. Mais comme ce grand concours ne laissoit pas de faire de la peine aux Propriétaires des terres par où il falloit passer, Mr. *Hugues* résolut de faire disparoître l'objet de cette curiosité. Il y réussit, en faisant élargir les Cavités où ces Animaux-Fleurs se tenoient, & en faisant forer avec soin les ouvertures d'où ils sortoient. Un fer préparé pour cet effet, en guise de tariére, procura tout le

ſuccès poſſible, puiſque ces Animaux en furent réduits en atomes, ou broïez en gelée: Cependant ils reparurent, peu de ſemaines après, tout de nouveau ſortans des mêmes trous.

VOILÀ *une nouvelle ſorte de Polypes, ſur leſquels le bazard a fait faire une expérience que je ne ſache pas que l'on ait faite ſur aucun de ceux que l'on connoit, depuis les premiers que Mr. Tremblay a decouverts. Ceux-ci, on les coupe en autant de morceaux que l'on veut, & chaque morceau reproduit les parties qui lui manquent pour être un Corps entier &c. Mais s'eſt-on aviſé de les moudre, comme la tariére de Mr.* Hugues *a moulu & réduit ceux-là en atomes,* en gelée? *Et ſi on le faiſoit, ſe reproduiroient-ils? C'eſt ce qu'il faudra voir.*

ODE

Sur les malheurs du Tems; attribuée à Mr. de VOLTAIRE.

AUX maux les plus affreux le Ciel nous abandonne,
La diſcorde, la faim, la mort nous environne;
Et les Dieux contre nous ſoulevez tant de fois
Equitables vangeurs des crimes de la Terre,
Ont frappé du Tonnerre
Les Peuples & les Rois.

Des

Des rivages de l'Ebre, aux bords du Boriſthène,
Mars a conduit ſon char attelé par la haine,
Les vents contagieux ont volé ſur ſes pas,
Et ſoufflant de la mort les ſemences funeſtes,
Ont dévoré les reſtes
Echapés aux combats.

D'un Monarque puiſſant la Race fortunée
Rempliſſoit de ſon nom l'Europe conſternée,
J'ai paſſé. De la terre ils étoient diſparus,
Et le Peuple abbatu que ſa miſere étonne,
Les cherche auprès du Throne
Et ne les trouve plus.

Peuple, reconnoiſſez la main qui vous accable;
Ce n'eſt point des Deſtins l'arrêt irrévocable,
C'eſt le courroux des Dieux, mais facile à calmer :
Méritez d'être heureux, oſez quitter le vice;
C'eſt par ce ſacrifice
Qu'on peut les déſarmer.

Rome en ſages Heros autrefois ſi fertile,
Quit fut des plus grands Rois la terreur & l'azile,
Rome fut vertueuſe, & dompta l'Univers;
Mais l'orgueil & le luxe, enfans de la Victoire,

Du comble de la gloire
La mirent dans les fers.

Quoi! verra-t-on toûjours de ces Tyrans ſerviles,
Oppreſſeurs inſolens des Veuves, des Pupiles,
Elever des Palais dans nos champs déſolez ?
Verrai-je cimenter leurs Portiques durables
Du ſang des miſerables
Par eux-mêmes immolés ?

Elevés dans le ſein de l'infame avarice,
Leurs enfans ont ſucé le lait de l'injuſtice,
Et dans les Tribunaux vont juger les Humains.
Malheur à qui fondé ſur la ſeule innocénce,
A mis ſon eſperance
Dans leurs indignes mains.

Des Nobles cependant l'ambition captive
S'endort entre les bras de la molleſſe oiſive,
Et ne porte aux combats que des corps languiſſants.
Cedez, abandonnez à des mains plus vaillantes
Ces piques trop peſantes
Pour vos bras impuiſſans.

Voyez cette Beauté, ſous les yeux de ſa Mere,
Elle apprend en naiſſant l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous de funeſtes penchans.
Son enfance prévient le tems d'être coupable,
Le vice trop aimable
Inſtruit ſes premiers ans,

Bien-tôt bravant les yeux de l'Epoux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un Courtiſan volage
De ſes trompeurs apas le charme empoiſonneur.
Que dis-je? cet Epoux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au deshonneur.

Ainſi vous outragez les Dieux & la Nature:
Oh! que ce n'étoit point de cette ſource impure
Qu'on vit naître les Francs des Scythes ſucceſſeurs,
Qui du char d'Attila détachant la fortune,
De la cauſe commune
Furent les défenſeurs.

Le citoyen alors faiſoit porter les armes:
Sa fidéle moitié qui négligeoit ſes charmes,
Pour ſon heureux retour préparoit des Lauriers,

Recevoit dans ſes mains ſa cuiraſſe ſanglante
Et ſa hache fumante
Du Trépas des Guerriers.

Au travail endurcis leur ſuperbe courage,
Ne prodigua jamais un imbécile hommage
A de vaines Beautés, à de trompeurs appas,
Et d'un Sexe timide & né pour la molleſſe,
Il plaignoit la foibleſſe
Et ne l'adoroit pas.

De ces ſauvages tems l'heroïque rudeſſe
Leur laiſſoit ignorer la délicate adreſſe
D'excuſer les forfaits par un ſubtil détour.
Jamais on n'entendit leur bouche peu ſincere
Donner à l'Adultere
Le tendre nom d'Amour.

Mais inſenſiblement l'adroite Politeſſe,
Des cœurs effeminés ſouveraine Maitreſſe,
Corrompit de nos mœurs l'auſtere pureté;
Et d'un ſubtil menſonge empruntant l'artifice,
Bien-tôt à l'injuſtice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ſes côtés marche avec arrogance,
L'or qui nait ſous ſes pas, s'écoule en ſa preſence,
Le fol orgueil le ſuit, compagnon de l'erreur;
Il ſappe des Etats la grandeur ſouveraine,
De leur chûte prochaine
Brillant avant-coureur.

PARAPHRASE

D'une penſée de Montaigne ſur la brieveté de la Vie & la Vanité des Hommes.

COMME l'émail pompeux de cette Fleur ſuperbe,
Que l'Aurore au matin arroſe de ſes pleurs,
Et que l'Aſtre du jour peint de mille couleurs,
Au ſoir languit & meurt dans le ſein de ſon herbe;
Comme d'un cours rapide un Torrent furieux
S'enfle, roule, s'enfuit, & ne laiſſe à nos yeux,
Que les triſtes effets de l'orgueil de ſon onde;
Comme un moment voit naitre, & perir un Eclair:
Ainſi la vanité & la gloire du Monde,
Eclaire, ſe fait craindre, & diſparoit en l'air.

ANEC-

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE LONDRES.

ON *vient de publier ici une Brochure intitulée*: The Healing of Diſeaſes, a Character of the Meſſiah; being the Anniverſary Sermon preached before the College of Phyſicians, &c. *C'eſt-à-dire: Comment la guériſon des maladies faiſoit l'un des caractéres du Meſſie, Sermon prononcé, en conſéquence de la fondation du Docteur Croune, devant le Collége Royal des Médecins par Mr. Guillaume Stukeley Docteur en Médecine, Recteur de l'Egliſe de St. George Queen-Square, Aſſocié au Collége des Médecins, & Membre de la Societé Royale. A Londres chez Auſten, in 4to.*

LE *Collége Royal des Médecins de Londres eſt indubitablement pour la République des Lettres, l'un des Corps les plus reſpectables qu'il y ait en Angleterre. Pour s'en perſuader, il ne faut que ſonger aux grands noms de Harvey & de Sydenham, qui de leur tems en ont été les illuſtres ornemens. Il eſt encore à préſent compoſé de façon à ne pas paroître dégénérer de ſon ancienne réputation. Ceux qui y entrent ſont, la plûpart, gens d'une fortune aiſée, ſouvent même ſplendide. Ils n'ont rien à démêler avec leur boulanger, point d'embarras, point d'inquiétudes, ils peuvent mettre à profit tous les momens d'un docte loiſir. Auſſi voyons*

nous

nous que pour briller ici dans cette profession il ne suffit pas d'y être uniquement habile. Le Public exige d'un Médecin favorisé, qu'il se distingue en même tems dans quelque autre branche de Littérature, soit dans l'Histoire & la Philosophie Naturelle, ou dans les Mathématiques, ou dans l'Antiquité Grecque & Latine.

QUEL *avantage pour un Prédicateur que de paroître devant un Auditoire si éclairé! Des tours fins & délicats, des allusions savantes sont ici de mise; en les employant on ne court nul risque de n'être pas entendu. L'exemple de St. Paul dans son discours aux Athéniens autorise l'élegance. Ainsi la fondation du Docteur Croune en nous promettant une suite de Sermons si estimables, ne peut qu'être précieuse aux yeux du Public.*

CE *fut le savant Mr. Birch qui ouvrit cette carrière l'année passée. Son Sermon roula sur la sagesse & la bonté du Créateur en tant qu'elles paroissent dans la formation de l'homme. Je traduirois volontiers toute la piéce; mes Lecteurs ne m'en sauroient pas mauvais gré; ce qui y met obstacle, c'est que c'est Mr. Stukeley qui est le Saint du jour.*

IL *a suivi une différente route de celle de son prédécesseur. Il ne s'amuse pas à sacrifier aux graces, soit qu'il méprise ou qu'il ignore la séduction d'un stile enchanteur. S'il n'a pas le ton impératif des Mathématiciens & des Philosophes, en recompense il n'est pas dépourvu du Dogmatique & du Positif des Théologiens. On diroit que c'est un homme qui n'a pas raisonné pour se persuader, mais qui étoit tout persuadé*

ſuadé avant que de raiſonner, & qui ne ſentant pas chez lui aſſez diſtinctement l'efficace des preuves, les accumule plutôt qu'il ne les choiſit.

J'AI *annoncé le ſujet du Sermon de Mr. Stukeley. Pour éviter les longueurs je me contenterai d'en remarquer deux ou trois ſingularités.*

A l'occaſion des guériſons miraculeuſes de notre Seigneur, il ſe jette à corps perdu dans la fameuſe diſpute des Démoniaques. Je ne prends point de parti là-deſſus. Mais il me ſemble qu'il eſt plus raiſonnable de penſer que la Poſſeſſion étoit une ſuite naturelle des diſpoſitions & des facultés du Démon, que de croire qu'il falloit pour cela une permiſſion ſpéciale & extraordinaire de la part de la Divinité, afin de mettre dans tout ſon jour le pouvoir de Jeſus-Chriſt. C'eſt pourtant-là l'idée de Mr. Stukeley, & par là il me paroit donner à l'Etre Suprême un caractére ſemblable à celui que le Cardinal de Retz attribue au fameux Duc de la Rochefoucault, qui tous les matins faiſoit une brouillerie, afin de faire tous les ſoirs un rhabillement.

MR. STUKELEY *trouve dans Apollon pluſieurs des caractéres du Meſſie, ce qui lui fait conjecturer que les anciens Payens avoient formé ſur quelques traditions prophétiques, l'idée qu'ils avoient du faux Dieu de la Poëſie & de la Médecine. Je ne ſai pas bien ſi c'eſt ſérieuſement que Mr. Stukeley donne dans cette viſion, ou ſi c'eſt ſeulement un compliment adreſſé à ſes ſavans Auditeurs : mais je ne fais nul*

doute

doute qu'il n'ait réuſſi à les faire du moins ſourire.

En *vertu d'une Harmonie des Evangiles à laquelle il a travaillé, il fixe même la date du jour où notre Seigneur répondit aux diſciples de St. Jean Baptiſte, & il prétend que c'étoit un Mécredi* 31 *May l'an* 30 *de l'Eire vulgaire, le jour après que le fils de la veuve de Naim fut reſſuſcité. A l'en croire il a des dates auſſi préciſes pour plus de cent particularités de la vie de Jeſus Chriſt.*

LIVRES NOUVEAUX

Qui ſe trouvent à Berlin chez *J. Neaulme*, Libraire Privilegié du Roi.

A Cajou Opera Comique par Mr. Favart, Haye 1750. 8.

Cythere Aſſiegée, Opera Comique, par le même, Haye 1750. 8.

L'Impertinent Comedie par Mr. Deſmahis, Haye 1750. 8.

Arlequin Gouré ou la Gagûre, Comedie, par Mr. de Hautemer, Haye 1750. 8.

Lettres Chinoiſes ou Correſpondance Philoſophique, par le Marquis d'Argens, 5 *vol.* 8. *Nouvelle Edition, conſiderablement augmentée, Haye* 1750.

Hiſtoire des Arabes ſous le Gouvernement des Cali-

Califes, par Mr. l'Abbé de Marigny, Paris 1750. 4 *vol.* 12.

Amuſemens d'un Priſonnier, Paris 1750. 2 *parties.* 12.

Hiſtoire d'un Gentilhomme Ecoſſois, aux Cours de Suède & de Pologne, Paris 1750. 2 *parties.* 12.

Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe, par le P. Regnault, Paris 1750. *fig. Tome* 5me. 12.

Traité de la culture des Terres ſuivant les Principes de Mr. Tull Anglois, par Mr. du Hamel du Monceau, Paris 1750. *avec fig.* 12.

Amadis des Gaules reduit en IV volumes, Paris 1750. *avec de jolies figures.* 12.

Hiſtoire Generale, Civile, Naturelle, Politique & Religieuſe de tous les Peuples du monde, par l'Abbé l'Ambert, Paris 1750. 15 *vol.* 12. *(c'eſt l'Abregé des Lettres Curieuſes & Edifiantes.)*

Lettres ſur le Teſtament Politique du Cardinal de Richelieu, Paris 1750. 12.

Les ſonges du Printems, par Mr. Turben, Paris 1750. 12.

T. Livii Patavini Hiſtoriarum ab Urbe condita Libri qui ſuperſunt XXXV. Recenſuit, & notis ad uſum ſcholarum accommodatis illuſtravit J. B. L. Crevier, Pariſ. 1747. 6 voll. 12.

PETIT RESERVOIR.

DÉFENSE

DE LA

PRATIQUE DE L'INOCULATION

DE LA

PETITE VEROLE

MONSIEUR URBAN,

TRAVAILLER, contribuer, autant qu'on le peut, au bonheur de ſes ſemblables ; répandre les connoiſſances utiles & néceſſaires ; cultiver en particulier quelque Science ou quelque Art ; éclaircir les Doutes & les Difficultez qui s'y trouvent, ou mettre au grand jour les derniers progrès

qui y ont été faits : C'eſt certainement le Devoir de tout Etre raiſonnable, c'eſt la marque caractériſtique d'une grande Ame, dont l'étude & l'application meritent l'attention & le reſpect du Public.

C'EST le jugement que je porte des *Remarques ſur la Pratique de l'Inoculation*, & j'eſpére que leur Auteur Anonyme me rendra la même juſtice, quoique je ne penſe pas comme lui ſur ce ſujet-là. L'Eſprit humain ſe livre d'une manière étonnante à de pures ſpéculations en fait de Médecine. Telle & telle choſe produira de bons effets dans la pratique puiſqu'elle eſt parfaitement conforme à la Raiſon, diſons-nous, ſans conſidérer, que ce qui paroît dans le même tems raiſonnable à l'un, ne le paroît pas à l'autre. De là vient, que les Auteurs *Hypothétiques* ont embarraſſé & retardé plutôt que débrouillé & avancé la connoiſſance de la Médecine, au lieu que ceux qui s'en tiennent aux expériences ſoûtenues de bonnes obſervations, ont enrichi le monde d'une excellente Théorie. Il y a une infinité d'Ecrivains qui interprêtant à contreſens les opérations de la Nature, en tirent des concluſions erronnées, ou trop générales, trop étendues de quelque Fait particulier. C'eſt dans cette ſorte d'erreur qu'eſt tombé, ſi je ne me trompe, l'Auteur des Remarques en queſtion, lorſqu'il dit que les effets du Venin de la Petite Vérole inoculée ſont à raiſon de la quantité du Venin introduit; opinion à laquelle je ne ſaurois donner les mains. On croiroit en effet, que la qualité des particules

ticules contagieuſes doit être ſoigneuſement obſervée ; mais cela n'eſt point néceſſaire dans la Pratique comme je le prouverai incontinent, en faiſant voir que la force que ce raiſonnement emprunte de l'Analogie, n'eſt du tout point à l'épreuve d'une recherche exacte & d'un examen précis.

En effet, l'Analogie ou la reſſemblance qui ſe trouve entre deux Venins de différente ſorte, qu'eſt-elle, ſi non *générale*? Et de là ne s'enſuit-il point que la plus petite quantité de Venin ſuffit pour répandre l'infection? De plus, l'Analogie ne doit être cenſée pour rien dans cette affaire-ci. Car, pour raiſonner juſte ſur les effets que produit le Venin, il faut conſidérer les différentes diſpoſitions des ſujets qui le reçoivent, & les diverſes propriétez ſpécifiques des Agens eux-mêmes. Il eſt probable que la plus petite quantité de particules contagieuſes, de quelque ſorte qu'elles ſoient, introduites dans un corps ſain, en infecteront toute la maſſe. Il y a, autant que l'on peut en juger, pluſieurs dégrez de malignité dans le même poiſon; mais ces dégrez, s'il y en a, nous étant inconnus parfaitement, on ne peut fonder aucun raiſonnement là-deſſus. Nous ſavons bien qu'une très-petite quantité de matiére *Varioleuſe* entée cauſe la petite Verole; mais nous ignorons, ſi, toutes choſes égales, une plus grande quantité de cette matière, emploïée dans la même opération, agiroit dans un degré plus violent, ou produiroit une plus mauvaiſe ſorte de Petite Verole. D'ailleurs nous ſommes aſſurez que

l'âge, le temperament, le régine de vivre &c., des différentes personnes varient à l'infini. De là il est très-raisonnable de conclure, que l'opération de ce Venin est constamment uniforme, & que la diversité de ses effets, ou les dégrez de malignité qui s'y remarquent, viennent de la diversité de la complexion, de l'âge, du Sexe, &c. de la personne qui le reçoit & sur laquelle il agit. La saison de l'année, la temperature de l'atmosphére contribuent aussi à diversifier le succès; ce qui est, à mon avis, également applicable à tous les autres poisons.

Le premier Venin dont il est parlé dans les *Remarques*, c'est le *Vénérien*. L'Auteur dit, „ qu'une légère infection Vénerienne „ n'a pas un *Virus* si actif & si malin, que „ lorsque le Mal est plus confirmé "; C'est comme s'il disoit, que le Mal n'est pas si inveteré lorsqu'il commence, que lorsqu'il a jetté de profondes racines: Proposition que personne ne nie, mais qui ne fait rien au sujet en question. Son sentiment est, cependant, que si la Maladie est suivie de symptomes en petit nombre, ou doux, c'est une indication qu'il a été reçu une quantité de Venin plus petite, que lorsque les symptomes sont en plus grand nombre ou plus douloureux. Mais ce n'est là qu'une pure assertion, contre laquelle on a des présomptions très-fortes. Toutes les Chirurgiens savent, que dans un patient d'une constitution pléthorique, d'un temperament trop chaud, qui a une manière de vivre qui donne à son sang & ses humeurs un mouvement des-

desordonné, les symptomes de cette Maladie sont plus forts, plus longs, & empirent quelque fois; ce qui n'arrive jamais, ou que rarement à un homme temperant, ou à un patient accoutumé à un regime de vivre paisible, modéré. Il y a deux Messieurs, qui reçurent, dans un très-court espace de tems, l'*Inoculation* de la Petite Verole, d'une seule & même personne. L'un d'eux eut des symptomes très-doux; l'autre en eut de très-violens: le premier fut guéri en quatre semaines; le second ne le fut pas en huit. Deux ans après, le premier m'appella pour un cas semblable au sien. Les symptomes furent doux, & le malade guérit sans peine. Ne peut-on pas conclurre de là, que les différens effets produits par le Venin Venerien dérivent de la Constitution du Corps qui le reçoit, plutôt que de la quantité qu'il en reçoit? Si la malignité de ce poison est susceptible, comme la chose est très-probable, quoiqu'elle ne puisse point être prouvée, l'état de la question n'en est du tout point changé. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que nous n'avons aucune regle pour juger ce qui concerne la quantité, au lieu que nous savons très-bien, que la moindre quantité négligée peut avoir les plus sinistres effets.

Ce que j'ai dit du Venin Venerien, est applicable à celui de la Peste. En effet, il n'est point douteux, qu'il est plus nuisible de s'arrêter long-tems que peu, dans la Chambre d'un Pestiferé. Ce n'est pas cependant, à ce que je m'imagine, parce que l'on reçoit

une plus grande quantité de particules contagieuſes, mais, parce que, plus on s'arrête, & plus on court riſque d'en recevoir quelqu'une; & que la plus petite quantité reçue peut cauſer le mal.

MAIS revenons à la Petite Verole. L'Auteur des *Remarques* prend ici admirablement le change, quand il dit: „ le principal ſuccès de l'*Inoculation* dépend du ſoin qu'il „ faut prendre de n'inſérer qu'une petite „ quantité de &c. " Puiſque l'on ne ſçait point préciſement quelle eſt cette quantité à introduire, ni ſi l'on y a réuſſi, & que nous avons montré que cela n'eſt d'aucune conſequence, il s'enſuit que ce n'eſt point de là que dépend le principal avantage de l'*Inoculation*. Non, les principales précautions avantageuſes à prendre dans cette Opération ſont de bien préparer le Corps qui doit être *inoculé*, d'en bien obſerver l'âge, le tempérament, comme auſſi de bien choiſir la ſaiſon de l'année, &c. De ces ſoins, de ces circonſtances dépend tout l'évenement; après quoi, le principal avantage eſt de faire ſortir facilement le Venin au dehors & le chaſſer à ſon gré. Quant à l'Opération même, ſi, comme dit notre Obſervateur, „ l'on enfonçoit de groſſes tentes bien avant „ dans les inciſions, ce ſeroit s'y prendre bien „ mal ", puiſque ceux qui ont le mieux écrit ſur cette matière, ne preſcrivent point d'autre inciſions, que pour faire ſortir du ſang, ſur lequel on applique le plumaſſeau imprégné légerement de Petite Verole. S'il eſt bon dans cette Opération, de ſe ſervir d'un

bout

bout de fil au lieu de charpie ; ce n'eſt pas que l'on ſe propoſe d'introduire, par ce moïen, une plus petite quantité de particules venimeuſes, mais c'eſt qu'on en eſt plus aſſuré qu'il eſt entré quelqu'une de ces particules dans l'ouverture faite à la peau. Après ce qui vient d'être ſuffiſamment établi touchant la quantité de Venin à introduire ; il ne paroit point que les précautions, que l'*inoculation* ſe faſſe le même jour, ou immédiatement après que le pus a été tiré du patient, & par la même perſonne qui l'a tiré, ces circonſtances, dis-je, ne paroiſſent point aſſez importantes pour nous y arrêter.

POUR ce qui eſt de la Queſtion que l'ingénieux Auteur des *Remarques* propoſe, ſavoir, *quel eſt l'âge le plus propre pour l'Inoculation?* On peut y répondre, que quoi que les Enfans de ſix mois, ne ſoient pas ſuſceptibles de peur, &c. Néanmoins, comme l'Enfance eſt ſujette à beaucoup de dérangemens, il paroît, qu'il faut attendre qu'ils aïent trois, ou quatre, ou même cinq ans, d'âge où ils ne connoiſſent point encore le danger qu'ils courent, & où, étant capables de donner à connoître le mal qu'ils ſentent, on aura auſſi apparemment moins de peine à leur faire prendre les remédes que l'on jugera convenable d'ordonner. On aſſure cependant, que quelques Chirurgiens ont parfaitement bien réuſſi à *inoculer* des Enfans à la mamelle ; je le veux, & je ne ferois aucune difficulté de choiſir & de préferer cet âge à un plus avancé, ſi l'on avoit aſſez de pénétration pour découvrir & s'aſſûrer que le ſu-

jet qui va subir l'opération n'a aucune indisposition contraire: Mais c'est ce qui passe les forces de l'Entendement humain, de sorte que les Maîtres du Métier doivent s'y conduire par leurs Observations, leur discernement & leur expérience.

En effet, que signifient tous les raisonnemens que l'on peut faire sur cette matière, à moins qu'ils ne soient fondez sur l'expérience? Si l'Auteur des *Remarques* avoit seulement voulu parcourir les Traitez que des Médecins savans & expérimentez ont mis au jour sur cette affaire, il se seroit certainement dispensé de publier ses Doutes, puisqu'il auroit appris par ces Ouvrages que l'*Inoculation* de la Petite Verole est utile & avantageuse au Genre humain.

Il auroit appris ce que sa Raison ne pouvoit jamais lui suggérer, savoir, qu'il n'importe nullement de quelle espèce est la matière *Morbifique*, que l'on emprunte pour *inoculer* la Petite Verole (*). Il se seroit appliqué

(*) *Plus mea opinione refert in quale corpus infundatur, quam de quali eximatur pestilentiæ virus.* Il importe plus, à mon amis, dans quel Corps la Matiére infectée est introduite, que de quel Corps elle est empruntée. Mead *de Variolis & Morbillis.*

Je connois vingt & une personnes qui furent *inoculées* le même jour, avec du pus d'un homme qui avoit la Petite Verole. . . dont il mourut; & néanmoins toutes ces personnes l'eurent aussi favorable qu'on pouvoit le souhaiter. J'ai moi-même fait un fort grand nombre d'*Inoculations*

pliqué à connoitre quels ſont les ſujets les plus propres à ſubir cette Opération ; quelles ſont les préparations préalablement néceſſaires, & enfin ce qui réſulte de tout cela.

Il auroit vû que les habiles Chirurgiens ne regardent jamais à la quantité de matière qui eſt tranſplantée.

D'ou il auroit enfin conclu; que, moïenant les précautions préliminaires que je viens d'indiquer, le ſuccès de l'*Inoculation* eſt ſi certain, qu'on pourroit dire, qu'il n'y a que l'amour aveugle, & les préjugez des parens qui empêchent qu'elle ne ſoit univerſellement pratiquée (*).

Briſtol 23. Mai 1750.

Votre &c.

* * *

tions avec une matière des plus malignes, ſans qu'il s'en ſoit enſuivi aucun mauvais effet. Frowen, *Théorie & Pratique de l'Inoculation*, *p.* 28. de l'Edition Angloiſe.

(*) Voïez la pratique de l'*Inoculation* dans les Notes ſur la 2de Edition de *ſavant Sydenham.*

ODE
SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE Furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin ?
Sa main tient ce fer parride,
Qui d'Agrippine ouvrit le sein :
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haines, en silence,
Entourent ce monstre éfronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes de Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop longtems tu fus épargnée,
Sur toi, de ma Muse indignée
Je veux lancer les premiers traits ;
Heureux, même en soüillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Nais-

Naiſſons-nous injuſtes & traîtres?
L'homme eſt ingrat dès le berceau,
Jeune, ſçait-il aimer ſes Maîtres,
Leurs bienfaits lui ſont un fardeau;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il raporte tout à lui-même,
Préſomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez-lui ſervice,
Selon lui, c'eſt une juſtice;
Il vit ſuperbe; il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on ſuit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit:
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus ſévéres,
Qui, par des regles trop auſtéres,
Tyranniſent leurs Sectateurs?

Sans-doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits:
L'Amour-propre en ſecret s'opoſe
A de reconnoiſſans effets;
Par un ambitieux délire,

Croyant

Croyant lui-même ſe ſuffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint, dans la reconnoiſſance,
Un témoin de ſon impuiſſance,
Et du beſoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaiſante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux ſe préſente,
Sous le manteau de l'Amitié:
Il rampe, adulateur ſervile,
Vous penſez, à ſes vœux facile,
Que vous allez faire un ami,
Triſte retour d'un noble zéle!
Vous n'avez fait qu'un infidéle,
Peut-être même un ennemi.

Déjà ſon œil fuit votre aproche,
Votre préſence eſt ſon bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre Tombeau.
Monſtre des Bois, Race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous ſentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monſtres le plus ſauvage,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

Mais,

Mais, n'eſt-ce point une chimére,
Un fantôme que je combats?
Fût-il jamais un caractère
Marqué par des crimes ſi bas?
O Ciel! que n'eſt ce une impoſture?
A la honte de la Nature,
Je vois que je n'ai rien outré;
Je connois des cœurs que j'abhore,
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il, Mortels bienfaiſans,
Que vos mains déſormais ſtériles
Ne répandent plus leurs préſens?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire,
Il vaut mieux, d'un ſoin généreux,
Servir une troupe coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples
Dans vos dons deſintéreſſés,
Aucun n'eſt exclus de leurs Temples,
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés;
Le Soleil, qui dans ſa carriére
Prête au Vertueux ſa lumiére,

Luit auſſi pour le ſcélérat;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juſte Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive, ni voix?
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime,
Ainſi qu'il le fut autrefois!
Que ne reprens-tu dans notre Age,
De ton antique Aréopage
L'équitable ſévérité?
L'ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit, loin de la Patrie,
Un oſtraciſme merité.

Mais pourquoi te vantai-je, Athénes,
Sur la Juſtice de tes Loix?
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits:
Que de proſcriptions ingrates?
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort;
La Méconnoiſſance & l'Envie
Leur font de leur illuſtre vie
Un crime digne de la mort.

Ainſi parloit, fuyant ſa Ville,
Thémiſtocle aux Athéniens:
„ Tel qu'un Palmier qui ſert d'aſile,
„ J'en ſers à mes Concitoyens;
„ Pendant le Tonnerre & l'orage,
„ Sous mon impénétrable ombrage,
„ La peur des foudres les conduit;
„ L'orage ceſſe, on m'abandonne,
„ Et longtems avant mon Automne,
„ La Foule ingrate abat mon Fruit.

D'un cœur né droit, noble & ſenſible,
Rien n'enflamme tant le courroux,
Que l'ingratitude inflexible
D'un Traître qui ſe doit à nous;
Sous vingt poignards, (fin trop fatale!)
Le Triomphateur de Pharſale
Voit ſes jours vainqueurs abatus;
Mais de tant des coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous flêchir!
Ou ſi de vos retours perfides
L'Homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maitres;
O honte! ces ſtupides êtres

Savent

Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
Oui, que Sénéque vous aprenne
Ce qu'il admira dans l'Arene
De l'Amphithéatre Romain.

Un Lion s'élance; on l'anime
Contre un Eſclave condamné;
Mais à l'aſpect de ſa victime,
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté ſe change en joye;
On lance ſur la même proye
D'autres Lions plus en courroux:
Le premier d'un cœur indomptable
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.

Autrefois, du Rivage More,
Cet Eſclave avoit fui les Fers,
Trouvant ce Lion jeune encore,
Abandonné dans les Déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe,
L'Animal, émû de tendreſſe,
Reconnoit ſon cher Bienfaiteur,
Un inſtinct de reconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe,
Il ſauve ſon Libérateur.

PETIT RESERVOIR.

EXAMEN

DE CETTE

QUESTION:

Y-A-T-IL QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL.

PAR J. B. TOLLOT.

Chaque objet, animé par la haine ou l'amour,
Sort du néant, y rentre, & périt tour à tour.

ON pourroit peut-être réduire cette Queſtion à ceci: Dieu crée-t-il de nouveaux objets, ou ne fait-il que retracer à nos yeux ceux qu'il a créés dès le commencement? Ces objets ne font-ils que ſe développer ſucceſſivement? Après avoir paſſé par différentes formes, reprennent-ils enfin leur figure primitive & originale?

La Nature eſt-elle éternelle?
De ſon ſein fécond tire-t-elle
Les Plantes & les Animaux?
Et cet objet qu'on voit paroître,
Ne périt-il que pour renaître
Sous des aſpects toûjours nouveaux?

Le Poëte *Lucrece* a eu à peu près la même idée, voici comme il l'exprime :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius ſtatus excipere omnia debet,
Nec manet ulla ſui ſimilis res, omnia migrant,
Omnia commutat natura & vertere cogit.

Mais ne pourroit-il pas être, que ſans rien changer à la décoration de cet Univers, Dieu ne fît que changer la ſituation des objets, & en varier la perſpective? Alors la nouveauté ne ſeroit qu'apparente. Ce ſeroit toûjours la même décoration; nos yeux ſeuls en feroient la différence. Comme cette décoration eſt très-vaſte, & qu'on ne ſçauroit en découvrir les différentes faces tout à la fois; à meſure que chacune ſe développe, elle nous paroît nouvelle, parce que le Créateur a mis une extrême variété dans chaque partie de ſon plan.

Dieu parle, à ſon gré tout s'arrange;
Du ſein d'un ténébreux mêlange
Sortent les Elemens divers.
Un ſage, mais puiſſant Génie,

Eſt

Eſt l'Auteur de cette harmonie,
Qu'on admire dans l'Univers.

Ceux qui ſoutiennent l'affirmative de cette queſtion, penſent que c'eſt borner la puiſſance de l'Etre Suprême, que de ſuppoſer qu'il ne crée plus rien de nouveau. Quoi! diſent-ils, le bras du Créateur eſt il raccourci? Lui, à qui ce vaſte Univers n'a coûté qu'un ſouffle, ne nous donnera-t-il plus de preuves de ſon pouvoir? Ne fera-t-il que nous montrer le même ſpectacle, & répéter les mêmes ſcénes? Cet Etre magnifique eſt-il épuiſé, ou avare de ſes dons? Craint-il de les prodiguer à nos yeux? Les découvertes que les modernes ont faites, ne prouvent-elles pas qu'il y a effectivement quelque choſe de nouveau ſous le Soleil? La Phyſique s'eſt extrêmement enrichie depuis environ 60 à 80 ans. L'étude de l'Hiſtoire Naturelle s'eſt fort perfectionnée depuis quelques années; nous lui devons la curieuſe & admirable découverte du *Polype*, qui ſe multiplie à meſure qu'on le coupe, & qu'on le diviſe. Et que dirons-nous de la merveilleuſe découverte de l'*Electricité*, qui étale tous les jours à nos regards de nouveaux Phénomenes, & qu'un ſçavant & ingénieux Profeſſeur de Geneve a tirée, en quelque ſorte, de ſon inutilité, en la rendant propre à la guériſon de quelques maladies? (*) L'invention du *Microſcope*,

(*) Mr. *Jallabert*, Profeſſeur en Phyſique Expérimentale à Genéve, a guéri un Paralytique par l'opération de l'Electricité.

croſcope, celle du *Téleſcope*, ne nous ont-elles pas ouvert un nouveau Monde? Ces découvertes n'ont-elles pas mis ſous nos yeux des objets ignorés des Anciens, & qui avoient échapé aux recherches de nos prédéceſſeurs? Combien de végétaux, d'animaux & de minéraux, inconnus à *nos peres*, *& dont une heureuſe expérience a démontré l'utilité?*

L'HYPOTHESE de ceux qui prétendent que Dieu a produit dès le commencement du Monde tous les germes, qui ne font enſuite que ſe développer, eſt ſujette à de grandes difficultés. Ces germes ont par eux-mêmes une certaine force & une certaine activité, ou ils ſont purement paſſifs: s'ils ont de l'activité, voilà la créature qui devient, pour ainſi dire, l'Architecte de l'édifice, & le Créateur de ſon propre ouvrage. Il ſemble que par-là on tire la créature de la dépendance naturelle où elle doit être. Ne craint-on point de faire par-là, du Dieu que nous adorons, une Divinité Epicurienne, qui contemplera avec indolence le jeu des reſſorts, dont l'action ſeule ſuffira à former ce nombre & cette variété de ſubſtances répandues ſur la face de la terre? Si au contraire, ces germes ſont purement paſſifs, ne ſont-ils pas abſolument inutiles? Dieu a-t-il beſoin de ce moyen, pour produire des êtres qu'il peut créer par un ſimple acte de ſa volonté? Il me ſemble que cette difficulté n'eſt pas moins forte contre les formes ſubſtantielles d'*Ariſtote*, & les natures plaſtiques de *Cudword*. On pourroit leur oppoſer également ce principe: *Pourquoi le Créateur, dont*

la

la puiſſance n'a aucunes bornes, employeroit-il le plus, lorſque le moins peut ſuffire?

Je ſçai que *Platon* a admis des ſubſtances mitoyennes entre Dieu & l'homme; quoique leur pouvoir, ſelon lui, fût borné juſques à un certain point, elles en avoient ſuffiſamment pour ſervir d'aides & de ſubſtituts au Créateur, comme s'il avoit beſoin de ſecours dans ſes opérations; mais la Théologie de *Platon* eſt ſi défectueuſe & ſi imparfaite, qu'elle ne ſçauroit ſervir de régle.

Mais ſi l'Etre Suprême ne ceſſe point de créer, ſe renfermera-t-il dans un petit cercle d'objets? Doit-on donner des bornes à ſon activité, & à la variété de ſes ouvrages? Réduire tout à une ſimple circulation, ce n'eſt pas avoir une juſte idée de l'étendue du plan que le Créateur s'eſt propoſé; c'eſt donner des limites à ſon pouvoir: c'eſt meſurer ſes forces à notre propre foibleſſe.

Ramenons la queſtion: *Y a-t-il quelque choſe de Nouveau ſous le Soleil?* Oui, ſans doute, il y a véritablement quelque choſe de nouveau par rapport à nous: la nature fait éclore dans chaque ſaiſon de nouvelles fleurs, & fait mûrir de nouveaux fruits. Le ſpectacle change d'une année à l'autre. Quand nous ne ferions qu'appercevoir les cauſes Phyſiques de certains Phénomenes, dont les Anciens ne pouvoient rendre raiſon; quand nous ne ferions que découvrir les divers rapports des êtres entr'eux, la convenance & l'harmonie des parties avec le tout, ces découvertes, quelque imparfaites qu'elles ſuſ-

ſent, ſeroient cependant nouvelles pour nous. Un objet ancien devient, pour ainſi dire, nouveau, lorſque nous en pouvons conſidérer les faces qui nous étoient inconnues, & lorſque nous appercevons les cauſes qui l'ont produit, & les effets qu'il fait naître à ſon tour.

SI du Phyſique nous paſſons au Moral, on peut encore dire à cet égard, qu'il y a quelque choſe de Nouveau ſous le Soleil. Chaque jour fait éclore de nouveaux événemens & de nouvelles révolutions. L'établiſſement des Etats, leurs progrès, leur décadence, tout cela n'offre-t-il pas un nouveau ſpectacle, & ne donne-t-il pas lieu à de nouvelles réflexions?

CEUX qui ſoutiennent *qu'il n'y a rien de Nouveau ſous le Soleil*, ont leur réplique toute prête, & ne manquent pas de bonnes raiſons.

DIEU, diſent-ils, dont la ſageſſe eſt infinie, n'a pas jugé à propos de multiplier les êtres ſans néceſſité; nous en avons autant qu'il en faut pour ſatisfaire nos beſoins, nos plaiſirs & notre curioſité, nous ne ſçaurions même parcourir tous les ouvrages du Créateur, bien loin de les épuiſer. Dieu nous a donné des yeux, qui ſuffiſent à nous conduire & à contempler les divers objets qu'il met à notre portée, mais ils ne ſont pas aſſez pénétrans pour voir toutes ſes productions.

LE Syſtême de l'Univers n'exige pas une création continuée & pouſſée juſqu'à l'infini; il ſuffit que l'Etre Suprême y maintienne

ne l'ordre qu'il a établi dès le commencement. C'eſt un Machiniſte qui n'a beſoin que d'un petit nombre de reſſorts pour varier ſes décorations, elles ſont cependant ſi diverſes & en ſi grand nombre, que bien qu'elles ſoient ſucceſſives, elles nous paroiſſent toujours nouvelles. Il ne s'agit point de décider, ſi la puiſſance du Créateur s'eſt bornée au développement des êtres que nous connoiſſons, il nous ſuffit de jouir avec reconnoiſſance de ſes ouvrages, ſans prétendre en ſonder la profondeur, & en examiner l'étendue: *L'Univers eſt ſi vaſte*, dit Paſcal, *qu'on peut le comparer à une ſphere infinie, dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part.* Cette immenſité où notre imagination ſe perd, quand elle a la hardieſſe de la vouloir pénétrer, eſt comme le caractère & le ſceau de l'Etre Suprême ; à cette vûe nous ſommes comme forcés de reculer, & d'avouer notre néant; rien n'eſt plus vrai que ce que dit *Saint Cyrille:* Que la Philoſophie eſt le Catéchiſme de la Foi.

MAIS, dira-t-on, n'a-t-on pas fait depuis quelques années de grandes découvertes, n'avons-nous pas étendu fort loin nos connoiſſances, notre pénétration n'a-t-elle pas reculé, en quelque ſorte, les bornes de chaque Science? Ne nous vantons pas tant de ces découvertes & de ces prétendues connoiſſances, la plûpart ſont moins le fruit de notre habileté, qu'un effet du hazard, ou de nos beſoins. A meſure qu'ils ſe ſont multipliés, il nous a fallu de nouveaux ſecours, & la Providence nous les a fournis; mais ces

ſecours ſubſiſtoient avant que nous en fiſſions la découverte, notre ignorance ſeule nous les cachoit. Les plantes & les minéraux dont on nous parle, exiſtoient dans le ſein de la terre ou ſur ſa ſurface, avant que les recherches & le travail des Naturaliſtes les expoſaſſent à nos yeux. On dit qu'un Amériquain, ayant arraché un arbriſſeau, découvrit au-deſſous une mine d'or : cet objet fut nouveau pour lui ; mais il exiſtoit déjà lorſqu'il le découvrit ; l'Amérique, cette vaſte contrée, dont la découverte fait tant d'honneur à *Criſtophe Colomb*, n'eſt pas un Pays nouveau, il exiſtoit long-tems avant que les Eſpagnols y portaſſent leur avarice, & y fiſſent ſentir leur cruauté.

Les Anciens ont preſque touché aux découvertes qui nous font le plus d'honneur, comme l'a montré depuis peu le Pere *Regnault*. Qu'on ouvre leurs Livres, & qu'on les liſe avec attention, on trouvera que nous ne ſommes guéres que leurs échos, ou du moins, qu'ils nous ont conduit dans la route de la vérité. *Ariſtote* a entrevû la merveilleuſe multiplication des Polypes, qui ſe fait, en quelque ſorte, par bouture, comme celle de quelques plantes, ce qui fait qu'il nomme ce genre de Vers, *Zoophytes*. *Seneque* croyoit que les Cométes avoient leurs révolutions fixes & déterminées ; il avoit prédit que les Aſtronomes annonceroient un jour, de la maniere la plus préciſe, le retour régulier des Cométes. Il ſemble que *Ciceron* a entrevû la découverte de l'Imprimerie, lorſqu'il parle de ces caractères, qui jettés au hazard,

hazard, ne ſçauroient former un Livre, tel que les Annales d'*Ennius*. Les Anciens, d'ailleurs, avoient trouvé le ſecret de jetter des Médailles en moule; de-là juſqu'à l'Imprimerie, il n'y avoit plus qu'un pas, ils étoient dans la voye de la découverte, & il eſt ſurprenant qu'elle leur ſoit échapée. Nos inventions modernes paroiſſent donc copiées d'après celles des Anciens, & nous n'avons fait, en quelque ſorte, que les reſſuſciter. Comment les productions de l'Art n'auroient-elles pas des limites, puiſque celles de la Nature ont des bornes? Chacun ſçait que les premières ne ſont belles & utiles, qu'autant qu'elles imitent de plus près les ſecondes, & que l'Art eſt plus ou moins parfait, à proportion qu'il ſe cache davantage, & qu'il prend l'air & la reſſemblance de la Nature.

Les Syſtêmes les plus vraiſemblables des Modernes ne ſont pas ſi bien affermis, qu'ils ne ſoient menacés de quelques révolutions: on commence déjà à former des doutes ſur l'hypotheſe de *Newton* touchant les couleurs, qui paroiſſent fondée ſur l'expérience; à l'égard de pluſieurs choſes, il ſemble qu'on ſoit forcé de retourner en arrière, & qu'on veuille ſe rapprocher des Anciens. Le fameux *Bayle* a remarqué que la plûpart des Sçavans ne ſont propres qu'à cultiver les terres qui ont déjà été défrichées: *Ils peuvent*, dit-il, *applanir ou élargir un chemin que d'autres ont déjà fait, mais il en y a fort peu qui ſçachent défricher des terres incultes, & ſe frayer*

une route dans des forêts où perſonne n'a paſſé avant eux.

LES monſtres mêmes, qui par leur irrégularité apparente ſembleroient devoir nous préſenter quelque choſe de nouveau, & que le peuple regarde, comme un Phénomene rare & extraordinaire, ne forment point une eſpèce particuliere. On les peut tous ranger dans la claſſe des êtres avec leſquels ils ont le plus de rapport. Ils ſeront, ſi l'on veut, des ébauches imparfaites, des portraits défectueux, mais il ne different des originaux, que par la difformité de leur figure. Ainſi, à cet égard, il n'y a encore rien de nouveau. Telle choſe ſera nouvelle pour un ignorant, qui ne le ſera point pour un ſçavant: à meſure que l'on connoît moins, on admire davantage. Qu'on tranſporte tout-à-coup un Amériquain dans Paris, qu'on lui faſſe voir les machines de l'Obſervatoire, qu'on lui enſeigne quel eſt leur uſage, & la maniere de s'en ſervir, il ſera ſurpris d'appercevoir ce nombre prodigieux d'aſtres & de planettes, qui par leur éloignement ſe déroboient à ſes regards. Un Sauvage qui n'a jamais contemplé que la Nature, doit être rempli d'admiration à la vûe des merveilles de l'Art. Pour l'ordinaire, ce que l'on appelle nouveau, prouve ſeulement notre ignorance, & le peu d'uſage que nous faiſons de nos facultés: il eſt vrai auſſi qu'un homme qui a du génie, & qui poſſede l'art de faire des obſervations, étend ſa vûe plus loin qu'un autre: la Nature a peu de ſecrets qu'il

qu'il ne ſoit en état de développer ; ainſi il apperçoit du nouveau là où l'homme inepte ne voit rien de rare & d'extraordinaire: les talens & l'attention étendent & multiplient, pour ainſi dire, les objets : le premier qui découvrit les *Satellites de Jupiter*, apperçut quelque choſe de nouveau, du moins par rapport à lui, & aux autres Spectateurs, à qui ces étoiles avoient échappé. Le Ciel n'eſt pour l'ignorant qu'une voute immenſe, éclairée tour à tour par le Soleil & par la Lune, & ornée d'une multitude infinie d'étoiles placées au hazard, & ſeulement pour la beauté & la magnificence de la décoration: il ne voit au-delà qu'un vaſte eſpace, ou plutôt il ne voit rien: ſa vûe ne s'étend pas plus loin que ſes yeux: le Phyſicien découvre, par la vûe de l'eſprit, des objets qu'il ne ſçauroit appercevoir par les yeux du corps. Ce qu'il voit le mene naturellement à ce qu'il ne voit point: le cours des planettes, leurs differentes révolutions, leur apparition fixe & déterminée, rien ne lui échappe, & tout le remplit d'admiration pour le Créateur. Le Phyſicien apperçoit par-tout un plan ſage & régulier, une harmonie qui ne ſe dément point, un but auſſi grand dans le deſſein, qu'admirable dans l'exécution. Les ſpéculations & les recherches du Philoſophe, nous l'avons déjà dit, ſont preſque toujours au profit de la Religion.

Si du Phyſique nous paſſons au Moral, & que nous examinions les divers évenemens qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & qui ſemblent

ſemblent établir une nouveauté morale, nous verrons que les faits ne different gueres entre eux que dans certaines circonſtances particulieres; mais que le fond eſt preſque toujours le même. Que l'on parcoure l'Hiſtoire des differentes Nations, on ſera obligé de dire, comme *Colombine*, en parlant du Royaume de la Lune, *c'eſt tout comme ici*; que l'on ſuive ce qui s'eſt paſſé dans les ſiécles qui ſe ſont écoulés avant nous, on y verra les mêmes faits qui ſe reproduiſent ſous divers noms & ſous diverſes faces; il ſemble qu'ils ne ſont que circuler. Je vais en donner quelques exemples. On a dit que le grand *Scipion* prenoit plaiſir à ſe dépouiller de l'éclat qu'il tiroit de ſes victoires & de ſes conquêtes, pour ne ſe montrer qu'accompagné de ſes ſeules vertus, & qu'il préféroit la qualité d'homme à celle de Conquérant; on a dit la même choſe de l'illuſtre *Turenne*. Le barbare *Chriſtiern*, Roi de Dannemarck, a été nommé avec juſtice le *Néron* du Nord. *Louïs XI*, Roi de France, a renouvellé la Diſſimulation profonde, la Politique ſombre & cruelle de l'Empereur *Tibere*. Donnez à *Charles XII*, Roi de Suéde, un degré de bonheur de plus, ce ſera un autre *Alexandre*. On a vû briller ſous le regne de *Louïs XIV*. les Beaux-Arts & les Sciences, comme ſous le regne d'*Auguſte*. Que l'on conſidere les révolutions les plus conſidérables, ſoit anciennes, ſoit modernes, on trouvera qu'elles ont preſque toutes les mêmes cauſes; d'un côté l'ambition effrenée des Grands, leur

leur avarice & leur cruauté; de l'autre l'inquiétude du peuple, un amour excessif pour la nouveauté & l'indépendance, voilà les causes les plus ordinaires de la décadence & de la chûte des Empires les plus puissans & des Etats les mieux affermis. L'Histoire ne nous présente que le jeu des passions humaines. La terre est comme un grand théatre, où les mêmes scénes sont souvent repetées; il n'y a gueres de difference que dans les divers caractéres des Peuples & dans les titres des Acteurs. La décoration frappe nos yeux & nous surprend, parce que les ressorts en sont cachés; si nous pouvions les appercevoir, le merveilleux disparoîtroit, & nous n'admirerions plus que l'art infini de l'Ouvrier.

JE finirai cet Essai par une réflexion importante. Si le Monde étoit l'ouvrage du hazard ou du concours fortuit des Atômes, comme le disoit *Lucrece*, nous verrions de tems en tems de nouvelles productions; la matière peut se modifier à l'infini, & rien ne borneroit le jeu des Atômes: d'où vient donc ne se forme-t-il plus de nouvelles espèces de Plantes & d'Animaux? C'est que tout est dirigé par une Suprême Sagesse, qui voit que ce qu'elle a créé, suffit à nos besoins & à nos plaisirs; elle ne fait rien à l'avanture & par caprice; tous les événemens sont déterminés dans son Conseil, & enchaînés les uns aux autres. Les créatures se meuvent; l'Univers entier se soutient par le concours des regles générales & primitives; tout porte un caractère d'ordre, mais de grandeur, qui prouve un Etre unique, mais infini.

LE MAL DES YEUX,

EPITRE.

MES yeux, qui m'êtes cent fois
Plus chers que tout l'or des Rois,
Plus chers que ma vie encore,
O mes utiles yeux, ô mes yeux bien aimés,
Pourquoi me quittez-vous? Quel crime, je l'ignore,
M'attire ce malheur, & fait qu'en vain j'implore
Vos secours accoûtumés!
De l'âpre & rigoureux hyver,
Les vents fougueux tyrans de l'air,
A peine gardent le silence;
A peine la terre commence
A mettre à profit les chaleurs
Que le doux Zéphir lui dispense,
Pour reproduire en abondance
Les feüilles, les herbes, les fleurs,
Malheureux que je suis! j'éprouve
D'un triste aveuglement le sort cruel & dur;
Je cherche la lumière, hélas! & je ne trouve en tous lieux qu'un cahos obscur,
Au matin, lorsque je quitte
Mon lit, & qu'en son Char pompeux
Le Soleil paroissant ranime & ressuscite
La Nature par ses beaux feux,

En proye à des douleurs extrêmes,
Mes yeux enflés ne peuvent voir ;
Dans mes apartemens, les plus éclairés mêmes,
Tout, fort long-temps, me semble noir.
Lorsque par mes valets, au soir,
Les chandelles sont allumées,
Et que les fenêtres fermées
Ont exclû les rayons du jour prêt à finir,
Alors que vais je devenir ?
Que deviendrai-je, helas ! dans ces momens funebres ?
Errant & solitaire au milieu des tenebres,
Je ne puis pour charmer l'ennui
Où mon ame est ensevelie,
Ni lire les Oeuvres d'autrui,
Ni mettre par écrit quelque aimable saillie.
Chers yeux, quels maux, quel deüil, quel chagrin, quel souci
Vous ai-je donc causés pour me livrer ainsi
Aux rigueurs les plus violentes ?
Quoi ? jamais vous ai-je réduits
A veiller, à souffrir pendant de longues nuits
L'incommode lueur des chandelles tremblantes,
En lisant tous les Contes bleux,
Des Arabes rêveurs ou des Grecs fabuleux.
Quoi ? de ces Parchemins, de ces Chartes Gotiques,
Et de ces Médailles antiques,
Sur qui le Temps marqua son pouvoir absolu,
Nouveau Lyncée, ai-je voulu

A force

A force d'études auſteres
Connoître & déchiffrer les obſcurs caractères?
Hélas! non. A dormir, je paſſe avec la nuit,
Bonne part de la matinée;
De dormir, quand je veux, la faveur m'eſt donnée,
Sans l'importunité du tumulte & du bruit.
Si quelque fois l'oiſiveté me laſſe,
Alors dans les Ecrits de Catulle, ou d'Horace,
Je goûte avidement les plaiſirs les plus doux.
Eh! pourquoi donc me quittez-vous,
Moi qui me fais honneur de paroître ſans ceſſe
Ennemi de l'étude, ami de la pareſſe?
Mes chers yeux, que vous m'allarmez,
Quoi donc, pour tant d'égards; quoi, pour tant d'indulgence,
O mes utiles yeux! ô mes yeux bien aimés,
Eſt-ce là vôtre récompenſe?

PETIT RESERVOIR.

BILLET

D'une Dame, adreſſé à l'Auteur du

MAGAZIN

DE

LONDRES.

MONSIEUR URBAN,

„ QUI eſt ce qu'une Dame attaquée d'une fiévre d'Amour, „ pourroit-elle s'adreſſer mieux „ qu'à vous, pour découvrir ſon „ mal à un Inconnu qui le cauſe? „ Inférez, je vous en prie, dans votre premier MAGAZIN, ce que je vais tracer ſur „ ce papier, afin que je puiſſe apprendre, ſi

„ le charmant Cavalier dont je ſuis épriſe, „ a le cœur libre, ou non.

„ CE fut vers la Mi-Mai dernier, que je „ vis cet Objet aimable & plus beau qu'*Adonis*. Je le conſidérai bien. Il portoit „ un Surtout de drap bleu, à colet de velours noir. Son Chapeau étoit bordé d'un „ Point d'Eſpagne d'argent. Sa Chevelure, „ noire comme du jais, lui deſcendoit en „ pluſieurs rangs de boucles juſqu'à la ceinture. Il a le teint brun, & la taille moïenne, tirant même ſur la petite. Il étoit avec quelques autres Cavaliers, dont l'un „ avoit un habit de drap écarlate galonné „ d'or.

„ SI le cher objet de mes vœux voit ce „ Billet-doux, je le prie de ſe trouver au „ Parc, à l'heure ordinaire de la promenade, le 5me de ce mois, ou le 6me ſi le 5me „ il ne fait pas beau. Je le prie auſſi de „ mettre un Chapeau à bord d'argent, pour „ ſigne qu'il n'a aucune affaire de cœur. Je „ tiendrai le côté du Mail: Qu'il ſuive dans „ le Parc la Dame qu'il trouvera le plus à „ ſon gré, & je verrai, ſi je ſuis celle à qui „ la fortune en dira. Au reſte, qu'il ne juge pas de mon caractère & de ma conduite par la démarche libre que je fais aujourd'hui. Peut-être me flate-t-on dans le Monde, quand on dit que j'ai de la beauté, „ mais on ne fait que me rendre juſtice, quand „ on me regarde comme aïant de la naiſſance „ & de la vertu.

P. S.

P. S.

„ J'OUBLIOIS de marquer ici, que c'eſt
„ à *Ranelag* (*), que je vis cet aimable Ca-
„ valier; & que l'entrevûe que je lui deman-
„ de, n'eſt que pour juger, s'il eſt vérita-
„ blement mon fait. Je dois ajouter, que
„ je vous aurois plutôt envoïé ce Billet, ſi
„ je n'avois voulu prendre du tems pour eſ-
„ ſaïer de me guérir. Je l'ai eſſaïé en effet,
„ mais envain; Il ne me reſte donc pour fi-
„ nir ma Lettre qu'à vous dire que je ſuis en-
„ core *La très-malade d'Amour.*

„ CLARINDE.

„ Faut-il fuir ce Roïaume, à lui je m'abbandonne,
„ *Prête* à vivre *avec lui* ſous la brûlante *Zone* ".

ON nous a prié de faire entrer dans notre PETIT RESERVOIR, cettre Lettre, ou ſi l'on

(*) *Ranelag.* Sorte de Jardin-Ginguète aux environs de *Londres*, dans lequel ſe rendent des perſonnes de diſtinction, de l'un & de l'autre Sexe, pour y paſſer pluſieurs heures, ſoit à la promenade, ſoit à y entendre de très-beaux Concerts (qui s'y exécutent réguliérement à certains jours de la ſemaine) & même pour y prendre de fort bon repas, &c. Il s'eſt établi depuis quelque tems à la Haie ſur le chemin de *Scheveling*, un de ces Jardins, ſous le nom de Vaux Hall, &c.

l'on veut ce Billet-doux, qui se trouve, mot pour mot, dans le MAGAZIN des CAVALIERS, Mois de Juin dernier, p. 260. Nous avons refusé des Piéces bien plus importantes, & peut-être plus curieuses, mais les égards que nous devons à celui qui nous a recommandé celle-ci, & le rang que tiennent les personnes qui en sont les héros, ont exigé cette complaisance de nous. Au reste, nous n'oserions assurer, que l'avanture dont il y est question, soit réellement arrivée à *Londres*.

CE ne seroit pas la première fois, que, pour dérouter les Lecteurs, on auroit changé dans des Feuilles périodiques, la Scéne des Evénemens que l'on vouloit publier. Ce qu'il y a de certain, c'est que des Histoires à peu près semblables se sont passées, environ dans le même tems ailleurs qu'à *Londres*, comme on pourroit le constater par de très-bons Mémoires-Galans datez les uns de *Paris*, les autres de *Berlin*, & de plusieurs autres endroits. Bien loin de trouver incroïable & étrange une rencontre pareille, je la crois très-ordinaire, très-commune; & si j'y vois quelque chose d'étonnant & de merveilleux, c'est que sa répétition en même tems & en differens lieux, vienne si rarement à la connoissance d'un certain Public. Par tout où il y a des Cavaliers bienfaits & des Dames susceptibles d'impressions tendres, pourquoi le même Astre qui répand ses influences amoureuses dans un Endroit, ne pourroit-il point en même tems, en faire autant dans un autre?

Pour-

Pourquoi les mêmes ſentimens, les mêmes déſirs, ne pourroient-ils point inſpirer, en differentes parties du monde tout à la fois, le même projet, & les mêmes moïens de ſe ſatisfaire? En un mot, pour quoi ne pourroit-il point être arrivé, au même jour de l'Eté paſſé, à **, ou dans le Jardin de **, quoique moins fréquenté aujourd'hui, ce que l'on mande être arrivé au *Ranelag* à *Londres*, & que nous pourrions démontrer s'être paſſé dans le Jardin des Tuileries à *Paris*? C'eſt comme ſi des enfans ne pouvoient être conçus, formez, nez, le même jour, à la même heure, au même inſtant, en différens Païs.

L'Amour regne par tout, en tout tems, ſur tout Sexe.
(Poëte Anonyme.)

VOICI d'autres preuves du pouvoir de l'Amour ſur le Beau-Sexe.

LE Duc de CUMBERLAND prit, il y a peu de mois, ſous ſa protection Roïale & bienfaiſante, une jeune Héroïne, dont l'Avanture ſe lie trop naturellement à ce qu'on vient de lire des effets étonnans que peut produire un Amour extrême, pour ne pas la rapporter tout de ſuite dans cet endroit-ci. Là, nous avons vû une Belle touchée du mérite extérieur d'un beau Cavalier, faire les premières démarches, non ſeulement juſqu'à lui prononcer à la face du Public & en plein jour, le mot de *Je vous aime*, qu'un tendre Amant a tant de peine à obtenir dans

le particulier le plus ſecret, après pluſieurs années de ſervices paſſionnez & bien reçus, mais encore, juſqu'à lui demander, par la même Déclaration, un *Rendez-vous*, & lui proteſter qu'elle eſt prête à s'exiler de ſa Patrie, pour aller avec lui dans les climats les plus inhabitables,

Sive per ſyrtes iter æſtuoſas,
Sive facturus per inhoſpitalem
Caucaſum, vel quæ loca fabuloſus
Lambit Hydaſpes.

Oui, dit-elle,

„ Pone me, pigris ubi nulla campis
„ Arbor æſtivâ recreatur aurâ,
„ Quod latus mundi nebulæ, maluſque
„ Jupiter urget:
„ Pone ſub curru nimiùm propinqui
„ Solis, in terrâ domibus negatâ;
„ Dulce ridentem Socium, ac amabo
„ Dulce loquentem.

Vous le voïez, fût-ce ſous la Zone torride même, *Clarinde* s'eſtimera trop heureuſe d'y paſſer ſes jours avec ſon charmant Cavalier. Ici nous allons voir l'Amour métamorphoſer une jeune Fille en Soldat pour n'être point ſéparée de ſon Amant enrollé par force; & même en Soldat de Marine; circonſtance qui ne relève pas peu le Pouvoir de l'Amour. En effet, s'expoſer aux fatigues, aux dangers

gers de la Guerre, des Batailles, des Siéges &c., c'eſt certainement, pour une jeune Perſonne, quelque choſe de plus fort, de plus effraïant ſur Mer que ſur Terre. L'idée ordinaire & commune, que l'on ſe fait de ces deux Elemens, nous diſpenſe d'alléguer aucune preuve de ce que nous venons d'avancer, & nous ne doutons point, qu'après qu'on aura un peu reflêchi ſur l'Avanture de la nouvelle Heroïne Angloiſe, on ne juge que l'Amour lui a fait faire pour ſon Amant Soldat, plus que la *Matrone* d'*Ephèſe* ne fit pour le ſien, & plus encore que la Princeſſe Impériale *Imma* ne fit pour ſon cher & vaillant Champion *Eginhart*. Paſſons donc à l'Hiſtoire même, qui, quoiqu'elle ne ſoit point ſans exemple, dans tous les Païs du Monde, & particuliérement en *Angleterre*, d'où on l'écrit, n'a pas laiſſé d'y faire le ſujet des Converſations & de l'admiration de tout le Roïaume, & ne manquera ſans doute point d'être inſerée, je ne dis pas uniquement dans les Annales Galantes de la Nation, mais dans le Récit de ſes Expéditions Navales de la dernière Guerre. On aſſure qu'un très-habile Homme travaille à la mettre au Théatre.

Hiſtoire Remarquable d'une Jeune Héroïne ANGLOISE.

„ LA nommée *Anne Snell* native de *Worceſter*, qui, ſous le nom de *Jaques Gray*, „ a ſervi le Roi, pendant pluſieurs années,

„ dans le Regiment de *Fraſer*, emploïé aux
„ Indes Orientales, ſur l'Eſcadre de l'Ami-
„ ral *Boſcawen*, préſenta au Duc de CUM-
„ BERLAND, vers la fin du Mois de *Juil-*
„ *let* dernier, une Requête, pour obtenir
„ une Penſion, qui la mît en état de ſubſi-
„ ſter honnêtement; vû qu'après la décou-
„ verte de ſon Sexe, elle ne pouvoit plus
„ ſervir avec décence dans les Troupes de
„ Sa Majeſté. Son Alteſſe Roïale reçut gra-
„ cieuſement cette Requête, & la remit
„ au Général *Fraſer*, avec ordre de prendre
„ des Informations exactes de la vérité des
„ Faits expoſez, & de lui en faire un fidé-
„ le rapport. Le rapport fut ſi favorable,
„ que ce Grand Prince, qui ſe plaît à re-
„ compenſer la bravoure & l'héroïſme par
„ tout où il peut les découvrir, fit d'abord
„ coucher ſur l'Etat des Penſions Roïales,
„ cette courageuſe Fille ſur le pied de 30.
„ Livres Sterl. par an". Diſons préſente-
ment un mot du principal motif, qui enga-
gea *Anne Snell* à faire une Caravane ſi é-
trange.

„ UNE paſſion violente, que cette Fille
„ avoit conçue pour un Soldat de Marine,
„ de ceux que l'on enrolle de gré ou de
„ force, la porta à ſe traveſtir en homme
„ & à prendre parti dans le même Régiment
„ & dans le même Vaiſſeau où il étoit entré.
„ Son Amant, que l'on ne nomme point,
„ étant mort pendant le trajet, elle conti-
„ nua de ſervir, en cachant toujours ſon
„ Sexe, & elle ſe diſtingua dans toutes les

„ oc-

„ occaſions. La plus remarquable fut celle
„ du Siége de *Pondichery*, où elle reçut
„ douze bleſſures, ſix à la jambe droite,
„ cinq à la gauche, & une à l'aine. Elle
„ panſa elle même les onze premières avec
„ aſſez de ſuccès; mais elle ne put réuſſir à
„ guérir la dernière, quoiqu'elle en eût ti-
„ ré la bale dehors. Cet inconvenient la
„ força à mettre dans ſa confidence, deux
„ ou trois de ſes plus ſages & plus diſcrets
„ Camarades, qui lui ont, en gens d'hon-
„ neur, gardé fidélement le ſecret, juſqu'au
„ moment qu'il leur a fallu, conjointement
„ avec tout le Regiment & tout l'Equipa-
„ ge, rendre témoignage que la conduite
„ qu'elle avoit tenue, tout le tems de ſon
„ ſervice, avoit été auſſi réglée dans le cours
„ ordinaire de la vie, que glorieuſe, & bril-
„ lante dans les rencontres les plus périlleu-
„ ſes &c.".

L'AMOUR porté à l'excès, peut ſans doute faire prendre & exécuter, ſur tout à une Femme, les réſolutions les plus extraordinaires. Mais peut-il lui communiquer une bravoure qui ſe ſoutienne ſi long-tems, & en tant de différentes rencontres ſur Mer & ſur Terre? Je crois qu'il faut qu'une Femme ſoit née avec cette bravoure, dont on n'auroit jamais eu de preuves d'éclat, ſi une paſſion ſemblable à celle d'*Anne Snell* ne les avoit amenées & produites au grand jour. J'ai connu à N*** une Fille ſage, modeſte, vertueuſe, dont ni l'air, ni le ſon de la voix, ni les diſcours, ni la con-

duite n'annonçoient rien moins qu'un Courage mâle; & qui cependant, pour venger un affront fait à ſon Pere vieux & impotent, envoïa un Cartel, avec choix du lieu, du jour, de l'heure & des armes à l'offenſeur, Gentilhomme des plus *hupez*, & Capitaine, ou peut-être Major d'un des plus anciens Regimens de la Province: Et parce qu'il ne daigna pas ſe meſurer avec elle, l'hiſtoire, qui en a été imprimée en langue du Païs, porte qu'il en reçut des coups de bâton, en plein jour, dans un Carrefour, où elle le ſurprit, après l'avoir long-tems guetté. Mais, n'a-t-on pas vû, & ne voit-on peut-être point encore aujourd'hui à la *** une Fille, je ne parle pas de *la Dragonne*, ainſi nommée pour avoir fait pluſieurs belles Campagnes en *Flandres* contre la *France*, dans l'Armée des Alliez, ſous l'habit de Dragon: Non, j'enviſage un objet d'une extraction un peu plus relevée, une *Fille*, qui n'eſt plus en état d'être femme, & qui, ſoit par ſon air mâle, ſes allures & ſes expreſſions très-cavaliéres, donne toutes les marques poſſibles d'un courage vigoureux, qui la met en état de faire & de ſoutenir le coup de piſtolet à brûle pour point. Si elle ne s'eſt pas trouvée dans de chaudes mêlées, comme *la Dragonne*, & *Anne Snell*, elle a par devers elle, ce qu'on appelle de hardis Coups de main avec des *Fierabras*, ſans parler de tant d'Avantures d'un genre d'héroïſme très-ſingulier. D'ailleurs, elle l'emporte ſur les deux autres

autres en ce qu'elle eſt, au *poil & à la plume*, s'il en faut croire un Ecrit hebdomadaire nommé, ſi je ne trompe, le Poſtillon. Tant y a que, l'Amour

Eſt de tout tems, de tous lieux, de tout Sexe.
Et la Bravoure *auſſi.*

ENIGME.

JE vous en avertis avant d'entrer en lice,
Cette Enigme n'eſt qu'un Rebus.
Commençons. Je la tiens & je ne la tiens plus.
La belle Dondon, qui, Novice,
Non ſans douleur & ſans effort,
Entra jadis à mon ſervice,
Dont on me félicita fort.
A ma volupté très-propice,
Toujours prête & de bon accord
Elle fit bien ſon exercice,
Sans exiger aucune épice:
Même pour tout ſon entretien
Elle ne me dépenſa rien,
Que quelque gobelet d'eau claire,
Que je lui donnois réglément,
Une fois par jour ſeulement.

Et maintenant qu'elle me quite,
Avec tant de peine & d'effort,
Que j'en ai fait un cri de mort,
De nouveau l'on m'en felicite.

Ores expliquez-moi cette Enigme-Rébus,
Je la tiens & ne la tiens plus.

TABLE

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE
DES
ARTICLES

Contenus dans ce Troisième Volume.

Preservatif contre le suicide, ou Histoire de Camille, avec des Reflexions. Page 3.
L'Illusion des Plaisirs. Ode. 12.
Réflexions sur le Comique-Larmoyant, par Mr. M. D. C. Tréforier de France &c. 17.
Anecdotes Littéraires. 30.
Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant. 33.
Quatrain à un jeune Auteur, par Mr. de Fontenelle. 41.
Autre *Quatrain* par M. de la Motte, sur l'Amour. 41.
Anecdotes Littéraires. 41.
Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant. 49.
Portrait de l'Amour. 55.
Vers à une jeune Dame. 56.
Anecdotes Litteraires. 56.
Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant. 65.
La soumission aux Decrets de l'Etre Suprême. Ode. 75.
Epitre de M. Freron, à M. Morand celebre Chirurgien. 76.

Vers

TABLE

Vers à Madame du Boccage, par M. de la Motte. 78.
Epitaphe du feu Abbé des Fontaines. 80.
Epigramme, au sujet de la puissance du Roi de France. 80.
Reflexions sur l'éducation des filles. 81.
Retraite involontaire du Parnasse, par M. Verrieres. 92.
Vers à M. Rameau, sur son Ballet de Pigmalion. 93.
Vers de Mr. de Voltaire à M. de B. R. 94.
Vers du même à la Comtesse de la Neuville. 95.
Anecdotes Littéraires. 95.
Suite des Reflexions sur l'éducation des filles. 97.
Ode à la Probité, par M. S. du C. 101.
Epitaphe d'Eusebe Renaudot. 106.
Madrigal. 106.
Vers envoyés de Paris à un ami, qui avoit engagé l'Auteur à revenir en Province. 107.
Vers à Mme de F. jouant le rôle de Celiante dans le Philosophe marié. 107.
Duo à boire. 108.
Anecdotes Littéraires. 108.
Ode à l'Homme. 113.
Vers à Mlle Labat Comédienne &c. 121.
Anecdotes Littéraires. 122.
Portrait de Mlle de G. 129.
L'Amour & la Folie. Fable. 135.
Epître sur l'envie des Auteurs. 139.
Vers sur la glace d'un Etrene. 141.
Anecdotes Littéraires. 142.
Recette pour les Dames qui ont des Maris infidéles. 145.
La Mode du vieux tems. 157.

S'il

S'il vaut mieux qu'un Mari ait plusieurs Femmes, ou une Femm plusieurs Maris. 157.
Si le commerce des Cœurs en Amour a plus de douceur que celui des sens. 158.
Vers écrits sur la première page d'un Almanach. 159.
*Etrenne à Madame *** par M. le Chevalier D. R.* 159.
L'Ambitieux puni. 161.
Ode sur le Jugement dernier. 164.
La Rose, Ode Anacréontique. 169.
Conseils d'un Ami à une Demoiselle. 170.
L'Homme & le Chat. Fable. 175.
Suite de la Recette pour les Dames qui ont des Maris infidéles. 177.
Ode, tirée du Pseaume XLV. 185.
*Epitre à M. l'Abbé de **.* 189.
Lettre à S. A. S. Monseigneur le Prince Eugene de Savoye, sur l'Antiquité, l'Etendue, & le Gouvernement de l'Empire de la Chine. 193.
Caprice. 206.
Epigramme. 208.
Epitaphe. 208.
Suite de la Lettre sur l'Empire de la Chine. 209.
Maximes de l'Honête-homme. 222.
Suite de la Lettre sur l'Empire de la Chine. 225.
Reflexions Philosophiques. 236.
Suite de la Lettre sur l'Empire de la Chine. 241.
Ode sur l'Espérance. 252.
Fleurs sensitives & animées, découvertes par Mr.

Mr. Hugues, & décrites par le même dans son Hiſtoire Naturelle des Barbadoes. 257.
Ode ſur les malheurs du Temps, par M. de Voltaire. 262.
Paraphraſe d'une penſée de Montaigne ſur la briéveté de la Vie, & la Vanité des hommes. 267.
Anecdotes Littéraires. 268.
Livres Nouveaux. 271.
Défenſe de la Pratique de l'Inoculation de la Petite-Verole. 273.
Ode ſur l'Ingratitude. 282.
Examen de la Queſtion: S'il y a quelque choſe de Nouveau ſous le Soleil, par J. B. Tollot. 289.
Le mal des yeux. Epître. 302.
Billet d'une Dame, adreſſé à l'Auteur du Magazin. 305.
Enigme. 315.

Fin du Troiſième Volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due